
42
13


EX FIDE FORTIS
William Lygon Esq.r

LES NOUVELLES FRANÇOISES.

TOME TROISIEME.



TOME TROISIEME.

CONTENANT

DUBOIS ET GIOCONDA.

Les Aventures du Comte DE RIVIERE.

CHARLES DE FRANCE, *Duc de Berry.*

Les Disgraces DE COMINES.

Les Amours du Comte D'ANGOULÊME.

LES NOUVELLES FRANÇOISES.

PAR M. D'USSIEUX.

TOME TROISIEME.



A PARIS,

Chez { NYON, l'aîné, Libraire, rue du Jardinet,
BELIN, rue Saint-Jacques.

M. DCC. LXXXIV.



DUBOIS
ET GIOCONDA.



LE deuxieme printems renaîſſoit depuis que l'armée françaiſe, que les Génois avoient appellée à leur ſecours contre les invincibles Corſes, campoit encore près de Fiorenzo, dans une ennuyeuſe oiſiveté. Le Soldat voyoit couler ſes jours

dans les travaux uniformes d'une garde tranquille ; & les Chefs cherchoient à diſſiper dans les douceurs du vin Corſe, l'ennui que leur cauſoit une trève trop longue.

L'un d'entr'eux, Dubois, brillant des agrémens de la jeuneſſe, préféroit aux plaiſirs de la table de plus nobles amuſemens. Doué par la nature, des plus rares qualités, & comblé des biens que donne une éducation ſoignée, il ſavoit s'entretenir avec les Muſes, au milieu du bruit des armes, & croyoit devoir leur conſacrer tous les inſtans qui n'étoient pas marqués par les devoirs de ſon état. Tel étoit l'aſcendant des Lettres ſur ſon caractere, qu'il n'avoit point la ſévérité farouche d'un enfant de Mars, & que leur douce influence tempéroit les effets de ſon naturel un peu ſérieux. Aimé de tous ceux qui lui étoient ſubordonnés, il forçoit ſes ſupérieurs à le conſidérer, & l'étendue de ſes connoiſſances, le faiſoit regarder comme un ſujet eſſentiel à ſon Corps. Nous dirons ſeulement que, de tous ſes Camarades, S. Clair étoit le ſeul qui lui refusât le degré d'eſtime auquel il avoit droit de prétendre.

A peine Dubois étoit libre de ſes occupations,

qu'il s'éloignoit du camp, pour aller chercher la ſolitude au milieu des campagnes; & là, muni d'un livre, ou bien d'un crayon, (car la ſcience du Deſſinateur ne lui étoit point inconnue,) il goutoit les délices les plus pures. L'aſpect de la Nature exaltoit ſon ame; il aimoit ces tableaux variés à l'infini, qu'offrent les ſites agreſtes de ces pays ſauvages. Ces monts couverts d'oliviers, ces rocs eſcarpés, qui forment un heureux contraſte avec la ſurface des mers, préſentoient ſans ceſſe à ſon œil avide, de nouveaux objets de curioſité.

Un ſoir que la Nature étoit, pour ainſi dire, encore plus belle que de coutume, à cet inſtant où le ſoleil répand l'or ſur les nuages, & ſe plonge dans le ſein des eaux, Dubois s'aſſit au pied d'une coline que le printems avoit tapiſſée de fleurs odorantes, & goûta paiſiblement le ſeul vrai plaiſir dont on peut jouir ici bas; celui de contempler en paix les beautés de la Nature. Que de merveilles, s'écrioit-il! Appellé du ſein de ma famille aux travaux de la guerre; tranſplanté de ma Patrie dans une région éloignée, je ne me trouve étranger nulle part: la Nature eſt belle;

elle eſt par-tout merveilleuſe ! Occupé de ces penſées, il ouvre ſon porte-feuille, & ſa main trace ſur le papier les divers points de vue dont ſon œil eſt frappé. Aſſoupi par la douce vapeur qui s'exhale des plantes dont il eſt entouré, il s'endort inſenſiblement auprès du deſſin que ſon crayon a formé.

Une jeune Corſe, que l'attrait des mêmes plaiſirs, & la curioſité de voir le camp français, avoit attirée dans ces environs, s'approche & attache ſes regards ſur le jeune homme qui ſommeille. Son viſage doux & riant déceloit la paix de ſon ame, & la vivacité de ſes couleurs annonçoit la ſanté & la jeuneſſe. Elle s'appuie un inſtant ſur les armes du Guerrier, le contemple & lance ſur lui les regards de l'Amour. Elle ſe baiſſe, ſe releve & s'approche tout doucement pour le voir de plus près. Plus elle l'examine, plus elle ſent redoubler les battemens de ſon cœur ; mais le ſouvenir de ſon frere, qu'elle a quitté à la chaſſe, vient ſuſpendre ſon admiration, & elle s'éloigne auſſitôt, de peur de ſurpriſe. Alors mille penſées agiterent ſon ame : Quoi ! ſe dit-elle en elle-même ! N'eſt-ce pas-là un de ces cruels ennemis, que nous ne

devons envisager sans éprouver un mouvement d'horreur!... Cependant, ajouta-t-elle, après un moment de silence, je ne saurois haïr celui-là. Tandis qu'elle s'éloignoit à grands pas, son frere se présente à sa vue. Celui-ci l'aborde d'un air menaçant; & elle se précipite dans ses bras à dessein de lui dérober la vue du jeune Français; mais le panache de son casque avoit déjà décélé sa présence. O ciel, s'écria le Corse, j'apperçois un Français! & en disant ces mots, il arme son fusil. Dubois s'éveille au même instant, se leve, porte la main à son épée, & se met en défense. Cependant il apperçoit la jeune fille qui, d'une main tremblante, détourne l'arme de son frere, & de l'autre le tient pressé contre son sein, en tournant ses yeux humides de larmes vers Dubois, plus ému du ravissement de la voir, qu'effrayé du courroux de son frere. Il reste immobile, & son arme échappe de ses mains. Ah! mon frere, s'écrie la jeune Corse, aurois-tu la cruauté d'insulter à la généreuse confiance de ce jeune Militaire, que tu vois désarmé. Au reste, je l'ai trouvé la premiere; ainsi il est mon prisonnier; respecte sa captivité. Non, reprit le Corse saisissant le dessin

qu'avoit fait Dubois ; non, il eſt l'ennemi de ma Patrie : il mourra. Ne vois-tu pas que ſa main téméraire vient de tracer ſur ce papier le tableau de notre pays, pour en faciliter aux ſiens l'injuſte conquête.

La générosité de ta ſœur, répondit Dubois, me force à te dire la vérité. Ce deſſin, qui t'eſt ſi ſuſpect, ne repréſente que notre camp & les côtes de la mer. En le faiſant, je n'ai eu pour motif que d'occuper agréablement quelques heures de loiſir. Si mon aveu ne te ſuffit pas, tes menaces ne m'effrayent point : ſans doute tu feras aſſez généreux pour n'employer avec moi que des armes égales. Prens ton épée ; en même-tems il releve la ſienne. Inſenſible, s'écria Gioconda, en ſe précipitant au milieu d'eux ! je voulois te ſauver, & tu veux te battre contre mon frere ?... Ces mots, & ſon regard plein de douceur, ſuſpendent les coups qu'alloit porter Dubois ; & le Corſe lui-même, ſoit que le courage de ſon adverſaire lui en impoſât, ou que les prieres de ſa ſœur l'euſſent ſéduit, ſe recule, abandonnant ſon épée aux mains de Gioconda. Cependant Dubois n'oſe ſe livrer ſur le champ à la confiance que lui témoigne le

Corse ; mais l'air affectueux de la jeune Beauté désarma sa colere, & il remit son épée. Je ne m'en sers, dit-il, que pour réprimer la violence ; mais je ne puis me garantir de même des maux que vous me préparez. Ne perdons point de tems, ma sœur, interrompit le Corse, le jour fuit ; nos parens nous attendent. Adieu, Français, reprends ton dessin, & dis à tes compagnons, que ces malheureux Corses, qu'ils veulent détruire, sont plus généreux que leurs ennemis. Adieu, aimable étranger, interrompit Gioconda, adieu ; & si ce n'est trop exiger pour la vie & la liberté que tu me dois, laisse-moi par reconnoissance ce dessin ; & souviens-toi quelquefois que, dans les montagnes, il est aussi des cœurs sensibles. A ces mots le visage de Dubois se couvre d'une rougeur ardente ; il lui tend son dessin d'une main tremblante, & peut à peine faire entendre ces paroles : Je ne vous reverrai plus, Gioconda ! En cet instant, je voudrois avoir perdu la liberté & la vie. Ah ! ressouvenez-vous aussi quelquefois que, parmi vos ennemis, il est un cœur qui ne respire que pour vous. Le Corse s'étoit déjà éloigné. Gioconda le suivoit tristement ; souvent elle tournoit ses

regards vers Dubois, & ſouffroit impatiemment la marche précipitée de ſon frere. A quelle foibleſſe tu m'as contraint, lui dit celui-ci ! Si j'avois tué ce Français, & que j'euſſe apporté ſa tête à notre Chef, il eût loué mon courage, & m'eût élevé peut-être au grade de Capitaine. Gioconda ne l'écoutoit point; toutes les facultés de ſon ame étoient abſorbées dans le ſouvenir du jeune étrangers; ſes yeux étoient attachés ſur le deſſin qu'elle tenoit de lui. Elle ne rompit le ſilence que pour dire à ſon frere : Tiens, lis au bas de cette marge... *DUBOIS :* N'eſt-ce pas-là ſon nom ? Il a auſſi entendu prononcer le mien !... Dubois !... Hélas ! peut-être ne le reverrai-je plus.

Il étoit tard lorſqu'ils arriverent au hameau, où leurs parens inquiets les croyoient déjà perdus. Le plaiſir qu'ils éprouverent à les revoir, les empêcha de remarquer le changement qui s'étoit fait dans l'humeur de Gioconda; & ſon frere tût ſoigneuſement le motif de leur retard, afin de n'être point accuſé de lâcheté.

Cependant Dubois, tout occupé de l'objet dont ſon cœur étoit épris, graviſſoit les plus hautes montagnes, pour le ſuivre des yeux le plus qu'il

le pourroit. La nuit étant venue le ſurprendre, il fut obligé de gagner le chemin du camp. Que ne puis-je voler ſur ſes traces, ſe diſoit-il ! Et pourquoi faut-il que j'aille habiter au milieu des ennemis de Gioconda ? Mon cœur ne s'eſt ému à la vue d'aucune femme de ma Patrie ; & celle-ci me ravit & m'enchante ; je deſirerois paſſer ma vie avec elle dans ces montagnes ennemies. Ne m'a-t-elle pas recommandé de me ſouvenir qu'en ces lieux il ſe trouve auſſi des cœurs ſenſibles ? ainſi elle ne me hait pas. Oui, tout ce qu'elle a fait aujourd'hui pour moi m'en eſt un sûr garant. Elle a voulu garder mon deſſin.... & ce n'étoit point ſans objet... O Gioconda ! ma chere Gioconda !

Dubois s'occupoit de ſon amour lorſqu'il arriva au camp. La foule de ſes amis s'empreſſe auſſitôt autour de lui, & lui fait des queſtions ſur ce qu'il a vu dans ſa promenade, lui demande s'il a découvert le poſte avancé des ennemis. L'Amour lui ſuggere une réponſe qui puiſſe lui ménager les moyens de revoir ſon Amante, en retournant aux lieux où il l'avoit quittée. Il raconte à ſes camarades comment il s'eſt haſardé à pénétrer dans les

montagnes, & combien lui a paru foible la garde avancée des ennemis. Il se flatte, dit-il, de pouvoir, à l'aide de sa prudence, & du secours d'un petit nombre de Soldats, les contenir dans d'étroites limites, & les empêcher de descendre dans la plaine. La nuit suivante, le jeune Capitaine, tout occupé de son amour & du desir de revoir celle qui en est l'objet, ne s'occupe que du plan de sa marche. Je me ferai suivre, disoit-il, de quelques Soldats de ma Compagnie; & sans exposer leurs jours, je tâcherai de pénétrer jusqu'aux environs de la demeure de Gioconda. Si elle m'aime, sans doute elle fera de son côté quelques recherches pour me rencontrer; & alors je lui proposerai de me suivre au camp, & notre union sera bénie par le Prêtre qui préside à nos actes de religion.

Gioconda, de son côté, attendoit impatiemment le retour de la lumiere. Elle repassoit dans son esprit tous les instans heureux de la veille. L'image du jeune étranger étoit profondément imprimée dans son cœur. Aussitôt que le jour vint seconder ses desirs, elle se remit à considérer le dessin. O, disoit-elle en soupirant & baisant le nom qui y

étoit inſcrit, ſi c'étoit-là ſon image ! Elle diſoit ces mots, quand ſa mere parut. Celle-ci avoit été troublée pendant la nuit par les ſoupirs de ſa fille. Quelle inquiétude eſt la tienne, ma Gioconda ? Tu pleures; tu as paſſé la nuit la plus agitée. Gioconda, aurois-tu des ſecrets pour ta mere ! Gioconda ne peut parler, & ne s'exprime que par ſes pleurs, qui coulent en abondance. Elle colle ſes levres de feu ſur la main tremblante de ſa mere; elle veut tomber à ſes pieds; mais celle-ci la ſoutient & cherche à la raſſurer. Elle employa des expreſſions ſi perſuaſives & ſi touchantes pour arracher à ſa fille le ſecret qu'elle s'obſtinoit à lui taire, que Gioconda ſe rendit à ſes inſtances, & lui fit l'aveu de ce qu'elle ſentoit pour le jeune étranger. Paſcoli, ſa mere, lui promit de n'en rien divulguer à ſon pere; promeſſe d'autant plus agréable à Gioconda, qu'elle connoiſſoit toute la haine que le vieillard portoit aux Français. Il écoutoit atentivement les détails que lui racontoit ſon fils de la ſituation du camp ennemi; il l'encourage à parcourir les lieux qui l'entourent, à épier tous les mouvemens des ennemis, à n'échapper aucune occaſion de leur

porter des coups redoutables. Pendant cette conversation, Gioconda faiſoit le projet de profiter du diſcours du vieillard, pour ſe faciliter les moyens d'accompagner ſon frere. Pourquoi ne ſuivrois-je pas ſes pas, diſoit-elle à l'auteur de ſes jours? N'ai-je pas hérité comme lui de votre courage, de votre prudence, de vos vertus? Ah! répartit le vieillard, qui ſait, en effet, ſi bientôt vous ne ſerez pas obligées de combattre toutes pour la Patrie? O Dieu! ne permets pas que je ſurvive à ſa deſtruction!

Après le dîner, Gioconda revêtit ſon habit de chaſſe, & décora ſon chapeau d'un panache de fleurs. Elle cherche, elle appelle ſon frere, dont l'ame échauffée par le diſcours du vieillard, brûloit déjà du deſir d'accabler l'ennemi. Laiſſe-moi, dit-il à ſa ſœur dans un généreux tranſport, laiſſe-moi ſuivre ma deſtinée, & céder à l'invitation de la Gloire; & ne viens point me troubler par tes folles chimeres. Mais Gioconda lui ayant repréſenté que le jeune Français avoit paru touché de leur générofité, que peut-être il reviendroit aux mêmes lieux, & s'il éprouvoit pour elle ce qu'elle ſentoit pour lui, ils en obtiendroient

facilement

facilement des détails ſur les projets & les opérations de l'armée ennemie; ces idées ſubjuguerent Paſcoli, & il conſentit à ſe laiſſer accompagner par ſa ſœur.

Cependant les troupes corſes avoient abandonné le bourg qu'elles avoient jugé trop près de Fiorenzo pour y être en ſûreté, & s'étoient retirées dans les montagnes; mais les Français connoiſſoient trop imparfaitement l'intérieur des montagnes pour oſer entreprendre d'y pénétrer en foule. Dubois avoit ſeulement obtenu de ſon Chef un petit nombre de Soldats pour y faire quelques tentatives. Il donna ordre à ſa troupe de ſe tenir cachée derriere un bouquet de bois, & de s'avancer promptement au premier ſignal qu'elle entendroit, & il ſe met à gravir au haut des montagnes, les armes à la main. Déjà il croit revoir la bien-aimée de ſon cœur; mais ce n'eſt qu'une illuſion. Bientôt il croit être plus certain de l'appercevoir; il jette ſur-le-champ ſes armes derriere lui, & s'empreſſe de courir au-devant de ſes pas. Il ne s'eſt point trompé : c'eſt elle : c'eſt Gioconda. Elle marchoit plus rapidement que ſon frere; mais elle eut à peine diſtingué les traits du

jeune homme, que, baiſſant les yeux, elle retourna vers Paſcoli. La bonne mine de Dubois étoit relevée par l'éclat de ſon armure; & le feu de ſes yeux, où ſe peignoient tous les mouvemens de ſon ame, le rendoit encore plus beau à ceux de Gioconda. Il s'incline reſpectueuſement à leur aſpect. Mes généreux amis, dit-il, vous m'avez rendu hier ces contrées ſi cheres, que je les rechercherai toujours avec un nouvel empreſſement. Puiſſiez-vous, ajouta-t-il, en ſe tournant vers la jeune Corſe, y être venue dans les mêmes ſentimens. —Mais on ne va point au-devant de ſes amis armé comme vous l'êtes, lui dit Gioconda. —Mon cœur déteſte ces armes depuis l'inſtant où je vous ai connue. Ces mots réveillent dans le jeune Paſcoli l'eſpérance qu'il avoit conçue d'apprendre quelles étoient ou les forces ou la foibleſſe de l'armée françaiſe. Nous vous abordons également comme amis, lui dit-il; & la nobleſſe de votre extérieur nous eſt un ſûr garant de la générosité de votre ame; vous n'abuſerez point de notre confiance. Il n'eſt pas ſans exemple qu'on ait trouvé un ami au milieu d'une armée ennemie. —Voilà pourquoi je ne déſeſpere pas de me

rendre digne de votre amitié. Notre rencontre d'hier eſt enveloppée de circonſtances ſi biſarres, qu'il ſemble que le deſtin ait voulu que nous fuſſions unis. Je vous conjure d'accepter l'offre de mon amitié; & à ces mots ils s'embraſſerent. Ce doux ſpectacle arrache des larmes à la tendre Gioconda : & moi, dit-elle en baiſſant les yeux, ne ſerai-je pour rien dans cette union. N'eſt-ce pas à la découverte que j'ai faite de Dubois, que vous devez les ſentimens chéris que vous éprouvez. A peine elle eût parlé, que Dubois ſaiſit ſa main & lui imprima le plus ardent baiſer : puiſſiez-vous lire dans mon cœur, Gioconda, dit-il; vous y trouveriez plus que de l'amitié. Mon ame vous eſt dévouée toute entiere. Depuis hier, mon pays, l'armée, tout m'eſt indifférent; & je vous jure que mes jours ſeront d'une bien courte durée, ſi je dois les employer à ſervir contre votre Patrie. Ah! je découvre ce qui ſe paſſe en vous, interrompit Gioconda : on m'a dit aſſez que l'ame d'un Français eſt le ſiege de la flatterie. —Ce lieu, & le court inſtant où je vous vois, ne ſont point faits pour la diſſimulation; & je vous proteſte, à vous, belle Gioconda, à qui je ſuis redevable de

la vie, & à qui je la confie encore, que jamais je ne coulai des momens plus heureux qu'auprès de vous, & qu'aucune beauté dans ma Patrie, ne m'a fait ſentir ce que me font éprouver vos charmes. Gioconda lui répondit, en rougiſſant, par un ſourire de reconnoiſſance. Ils s'aſſeyent enſemble ſur la pente d'une colline; & le jeune Paſcoli amene adroitement le Français à la deſcription du camp & de l'emplacement occupé par les ſiens. Dubois entremêloit ſes diſcours de la peinture des mœurs polies de ſes compatriotes; & il s'apperçut avec plaiſir qu'elles faiſoient quelqu'impreſſion ſur l'eſprit de Gioconda. Je deſirerois auſſi, lui dit-elle avec une aimable impatience, de connoître votre Patrie. L'aveu de cette curioſité enchante l'amoureux Dubois. Rien ne me manqueroit dans ma Patrie, lui dit-il, ſi j'avois le bonheur de vous y voir; & le deſir de la lui rendre agréable embellit encore la deſcription qu'il en fait. C'eſt des détails inſtructifs de notre Capitale que Gioconda fut ſur-tout charmée. Elle ne put cacher l'envie de connoître une Ville qui lui paroiſſoit un pays enchanté. Elle continuoit à lui faire des queſtions ingénieuſes, & Dubois lui

faisoit les réponses les plus spirituelles, quand ils s'apperçurent que la nuit les avoit surpris; & Pascoli, impatient de rendre à son pere les nouvelles qu'il avoit apprises du camp français, interrompit une conversation qui n'avoit plus rien d'intéressant pour lui. Gioconda ne put cacher la peine qu'elle ressentoit de se séparer de l'aimable étranger, qui l'avoit entretenue avec tant de graces & d'intérêt. Elle fixa long-tems ses yeux sur lui, comme si elle eût dû ne le revoir jamais; & détachant ensuite le bouquet de son chapeau: Je vous dois encore, lui dit-elle, une marque de reconnoissance pour le beau présent que vous me fîtes hier; acceptez donc ces fleurs; mais ne jugez pas de mon souvenir par leur courte durée. Dubois lui serra tendrement la main; elle tourna encore vers lui ses yeux pleins de larmes, & reprit avec son frere le chemin de la forêt. Dubois resta long-tems plongé dans un doux ravissement. Le plaisir d'avoir vu Gioconda, & la flatteuse espérance d'en être aimé, adoucirent les maux que lui auroit causé leur séparation. S'il éprouve quelque chagrin, c'est de n'avoir point concerté avec Gioconda les moyens de la revoir; & le

lendemain il devoit monter la garde au camp. Obligé de rejoindre sa troupe qui l'attendoit dans l'inquiétude, il se rendit à l'endroit qu'il lui avoit ordonné d'occuper ; & pour que son absence ne pût lui être suspecte, il raconta qu'il s'étoit long-tems entretenu avec un jeune Corse, qui lui avoit appris que la plus prochaine place étoit absolument sans défense. En effet, il avoit pu le conjecturer par quelques paroles échappées à la naïveté ou à l'inexpérience de Gioconda.

Assez instruit par ce récit, le détachement entretint de ces détails l'armée française pendant une partie de la nuit suivante ; & le Général forma dès-lors le projet de renvoyer Dubois dès le lendemain à la découverte qu'il lui étoit intéressant de connoître. Mais l'envieux S. Clair, persuadé que c'étoit une occasion de se rendre recommandable, en voulut partager l'honneur avec Dubois. Il sollicita le Général de lui confier quelques troupes, ainsi qu'à Dubois ; & il osa se flatter de pouvoir lui disputer l'avantage de la premiere conquête.

Un pareil desir animoit en même-tems les deux Pascoli. Le fils n'avoit pu réprimer l'envie de

révéler le ſecret de ſa ſœur ; mais l'eſpérance de ſéduire le jeune Français empêcha le vieillard de voir un crime dans la foibleſſe de ſa fille. Ce qu'il entendit dire à ſon fils des mœurs polies & de la nobleſſe de Dubois ; la vue ſur-tout du deſſin que le jeune Français avoit donné à Gioconda, le rendit plus gai qu'il n'avoit coutume de l'être. Il ſe ſouvint d'avoir connu autrefois des Français à Gênes ; il raconta avec plaiſir leur maniere de vivre, & employa tout le reſte de la ſoirée à faire le récit des voyages & des remarques qu'il avoit été à portée de faire dans ſa jeuneſſe. Pendant ce tems-là, Gioconda ſe ſentoit agitée par ſa paſſion naiſſante ; l'image de Dubois ne la quittoit point. Sitôt qu'elle en trouva le moment, elle s'empreſſa de répandre ſes inquiétudes dans le ſein de ſa mere, ſon unique amie. Tout ce que Dubois lui avoit dit fut ſoigneuſement répété ; elle cherchoit, par ſes tendres careſſes, à intéreſſer ſa mere pour Dubois. Ah ! s'il m'aimoit autant que je l'aime, diſoit-elle, s'il m'étoit fidèle, vous conſentiriez, je gage..... & ſes ſoupirs l'empêchoient de pourſuivre. Sa mere cherchoit à la tranquilliſer, & mêloit aux aſſurances de ſa

tendresse, les leçons de vertu qu'exigeoit l'état de sa fille.

Chacun passa la nuit à former des projets selon ses affections. Je reconnoîtrai bien s'il m'est fidèle, se disoit Gioconda. Hier, en nous quittant, nous n'avons point concerté une nouvelle entrevue ; mais si je suis aimée, il aura le courage de venir lui-même me chercher en ces lieux ; moi, j'aurai bien celui d'aller à sa rencontre. Mais si nous allions ne pas nous rencontrer dans les détours de la montagne, que je serois malheureuse ! J'aimerois à lui découvrir mon cœur, sans la présence importune de mon frere ; je voudrois voir, sans témoin, ce qui se passe dans son ame, & ne lui rien céler de ce qui agite la mienne.

Dès l'aube du jour le jeune Pascoli résolut d'aller joindre le corps le plus voisin des Corses, pour leur faire part des connoissances qu'il avoit puisées dans son entretien avec Dubois, relativement à l'armée française ; & sur-le-champ il exécuta son dessein.

L'infortuné Dubois cherchoit en vain les moyens rejoindre sa chere Gioconda. Il ne pouvoit ni la voir ni l'instruire des obstacles qui s'y oppo-

ſoient. Il formoit des vœux ſecrets pour la trouver ſeule un jour, ſe flattant que s'il en étoit aimé, il pourroit la déterminer à le ſuivre dans le camp. Il faiſoit des réflexions inutiles, lorſque l'heure fatale l'appella à ſon poſte.

Le jeune Paſcoli ſe hâte d'arriver vers les ſiens, & Gioconda, égayée par l'eſpérance, & brillante de l'éclat de la jeuneſſe, s'achemine vers les lieux ſi chers à ſon amour. Elle avoit déterminé ſa tendre mere à l'accompagner. Je veux vous faire connoître cet aimable jeune homme, lui diſoit-elle; ah! puiſſiez-vous l'aimer autant que je vous ſuis chere! Elles errent long-tems en ſilence autour des montagnes, mais inutilement; enfin, accablée de fatigue, Gioconda s'en retourne languiſſamment, & ſoupire ſur ſa malheureuſe deſtinée. Elle ſe flatte cependant d'être plus heureuſe le ſoir. Au retour de ſon frere, elle s'empreſſe de lui raconter l'hiſtoire de ſa promenade, & le preſſe de l'y accompagner le ſoir. Paſcoli, que le deſir d'exécuter ſes projets n'abandonnoit point, céda aux inſtances de ſa ſœur, & fit avec elle une tournée inutile comme celle du matin. L'infortuné Dubois avoit paſſé la journée entiere à

ſon poſte, n'ayant d'autre conſolation que de contempler les fleurs qu'il tenoit des mains de ſa chere Gioconda. Paſcoli auroit bien voulu le rejoindre pour arracher à ſa naïveté des particularités qu'il eût ſu tourner au profit des ſiens. Mais il commençoit à s'impatienter du retard; Gioconda de ſe diſtraire, en portant de toutes parts ſes regards inquiets. Enfin, il fallut s'en retourner. Le faux ami, ſe diſoit-elle! qui l'eût penſé! Si jamais il revient dans ces contrées, que le ſouvenir du cœur le plus fidèle ſoit pour lui le plus cruel des ſupplices. En même-tems, & ſans être apperçue de ſon frere, elle détacha un collier de perles, le plaça au même endroit où ils s'étoient trouvés la veille, & ſuivit la marche de Paſcoli.

Les ſoupçons qu'elle avoit de l'infidélité de Dubois, l'empêcherent de goûter aucun repos; elle réſolut de ne faire aucune démarche juſqu'à ce qu'elle eût pu ſavoir de ſes nouvelles, & demeura fidèle à cette réſolution juſqu'à la moitié du jour ſuivant.

Dubois n'avoit pu modérer ſon impatience. A peine il fut libre, que, guidé par l'Amour, il

dirigea ſes pas vers les montagnes, & en parcourut tous les détours. Il s'arréte où il avoit vu Gioconda ; mais il ne la revoit point. Il y reſte long-tems abſorbé par la triſteſſe ; ſouvent il croit l'appercevoir : il veut lui parler, & ce n'eſt qu'une illuſion ; il l'appelle, & les ſeuls échos lui répondent. Il leur confioit ſes plaintes les plus ameres, lorſqu'il apperçut le collier dont on vient de parler. Qu'apperçois-je, s'écrie-t-il ! cet ornement n'a-t-il point ſervi de parure à ſes charmes ? A quel deſſein ſe trouveroit-il en ces lieux ? Gioconda, l'auriez-vous laiſſé comme un témoignage de votre attention pour moi ? Eſt-il la preuve que vous vîntes hier ici, & que vous m'y avez vainement attendu. Dans cette douce perſuaſion, il voulut regagner le camp pour ſe ménager les moyens de revenir le ſoir ; mais avant de s'éloigner, il traça quelques lignes amoureuſes ſur des tablettes qu'il mit à la place du collier.

Vers le ſoir une voix ſecrette appella Gioconda dans ces mêmes lieux, qu'elle préféroit à tous les autres. La matinée lui avoit paru d'une extrême longueur, & elle ſaiſit le premier inſtant où elle

put ſe dérober à l'œil vigilant de ſon pere. A meſure qu'elle approche, elle ſent s'affoiblir ſon dépit & ſa colere. D'abord elle cherche ſon collier; mais de quel étonnement n'eſt-elle pas frappée en le voyant remplacé par des tablettes qui lui ſont inconnues. Ah! Dieu, s'écria-t-elle, il n'eſt point infidèle! Dubois eſt venu; il m'a cherchée; nous n'avions pu convenir de l'heure. Etoit-ce ſa faute, s'il ne m'a point rencontrée? O Dubois, pardonne-moi un jugement trop précipité!... Mais voyons ce qu'il me dit: *Ton collier eſt dans les mains de celui qui paſſa hier loin de toi une mortelle journée, & qui n'a d'autre adouciſſement à ſes peines, que le plaiſir de contempler les fleurs que tu lui as données. Il n'en connoîtra jamais d'autre que celui de vivre pour toi. Aujourd'hui il pourra te remettre le précieux gage de ton ſouvenir.* Elle relit ſouvent ces mêmes lignes, craignant toujours que quelqu'expreſſion ne ſoit échappée à ſon empreſſement: pluſieurs fois elle avoit gagné le ſommet de la montagne, dans l'eſpérance de le découvrir au loin. Fatiguée d'aller & de venir, elle étoit ſur le point de tomber de laſſitude, lorſque tout-à-coup Dubois parut & tomba à ſes pieds. La joie,

l'étonnement ſuſpendirent un inſtant toutes les facultés de ſon ame. Dubois la combloit des plus tendres careſſes ; elle y répondoit avec toute l'ingénuité que décelent les démarches qu'on lui a vu faire. Ma Gioconda, ma Gioconda, diſoit Dubois, m'eſt-il permis de vous appeller ainſi ? Vous peignez-vous l'ardeur avec laquelle je deſirois hier de paſſer le jour à vos côtés, & combien j'ai été puni ce matin de ne vous avoir point rencontrée ici ? Puiſſiez-vous lire dans mes yeux tout ce qui ſe paſſe dans mon ame ! vous ne conſerveriez aucun reſſentiment contre Dubois ; vous ne l'accuſeriez point de négligence, encore moins d'être indifférent. —Mon cœur aime à vous excuſer : puiſſé-je ne m'en repentir jamais ! —Le plus cher de mes ſouhaits, Gioconda, c'eſt que nous n'ayons jamais à regretter que le jour que nous perdîmes hier. Vous ne me connoiſſez, il eſt vrai, que depuis quelques inſtans ; mais pourquoi ne jugeriez-vous pas mon cœur par le vôtre ? Je n'entreprendrai point de vous atteſter la ſincérité de mes ſentimens ; mais ſi vous l'exigiez, je prendrois à témoin l'Etre inviſible qui voit tout, qui connoît tout, & lui dirois : Grand

Dieu ! j'en jure par toi, mon amour pour Gioconda eſt pur & ſincere ; je n'aimai, je n'aimerai jamais que Gioconda. Une voix intérieure m'aſſure que je lui ſuis deſtiné ; & cette penſée fait en ce moment mon ſuprême bonheur. —Arrêtez, Dubois, s'écria-t-elle, en lui ſerrant la main ; modérez ces tranſports ; vous ſavez que mon devoir me défend d'écouter un ennemi... Votre ennemi, Gioconda ! qui ! moi, qui donnerois mille vies pour vous. —Dubois, vous avez ſurpris le ſecret de mon cœur ; j'avoue que je vous aime ; je ſens que ſans vous il me ſera difficile de vivre, & que votre ſociété, votre entretien ont pour moi des charmes inexprimables..... Mais, Dubois, par-delà ces montagnes il habite un couple chéri, à qui je dois tout, & auquel je ne déſobéirai jamais. O ! que ne connoiſſez-vous mon pere ! l'aſpect de ce vieillard vous combleroit d'eſtime & de vénération. Que ne connoiſſez-vous la meilleure des meres ! ah ! combien Dubois en ſeroit aimé !... S'ils n'approuvoient point mon amour pour vous.... Mais hélas ! comment l'approuveroient-ils, ajouta-t-elle triſtement, après un moment d'un profond ſilence... Dubois,

oubliez ma tendresse, oubliez votre amour. Laissez-nous, tant que durera la trève, jouir souvent du plaisir de vous voir. Mais ne formez point le projet d'être à moi tant que je verrai en vous l'ennemi de ma Patrie. —Cruelle ! en ce moment même n'exposé-je pas ma vie pour le plaisir de vous voir. Si vous vouliez me suivre, Dubois, vous seriez bientôt soustrait au danger. Je vous présenterois à mon pere; je le prierois à genoux, au nom de sa tendresse pour moi, de vous accorder son amitié. Mes parens vous connoissent déjà par le portrait qu'a fait de vous mon frere ; ils vous aimeront comme leur fils.... Quelle heureuse famille seroit la nôtre ! —Quoi ! un perfide pourroit être heureux, Gioconda ! Quoi ! tandis que mes compatriotes m'accuseroient de trahison.... cette idée me fait frémir.... je ne m'y accoutumerai jamais.... Mais vous, Gioconda, vous n'êtes point enchaînée par de tels liens à la maison paternelle : tôt ou tard il faudra vous en séparer ; car vous aurez vous-même un époux, des enfans, & alors vous aurez quitté la maison de votre mere, comme votre mere a quitté la maison de la sienne.... Hé bien, s'il étoit vrai que

j'euſſe le bonheur de vous plaire ; pourquoi craindriez-vous de venir dans mon camp, au milieu de mes amis ?... Vous rougiſſez ? Je ne cherche point à allarmer votre vertu ; je vous aime trop, Gioconda, pour ne vous pas reſpecter ; mais au pied de ces montagnes habite un Miniſtre de la Religion ; nous irons nous proſterner au pied des autels, & il bénira notre union. Alors je vous conduirai en triomphe au milieu de mes compatriotes, qui tous vous ſalueront comme mon épouſe. —Une telle propoſition a dequoi me ſéduire, ſans doute ; mais, pouvez-vous m'accompagner, Dubois, ajouta-t-elle, en ſe diſpoſant à s'éloigner. —Hélas, belle Gioconda, l'honneur enchaîne mes pas ; mais mon ame vous accompagnera toujours.... elle ſera ſans ceſſe unie à la vôtre. —Tu cherchois donc à m'abuſer, quand ta main écrivoit ſur ces feuilles d'yvoire, que tu voudrois ne connoître d'autre devoir que celui de vivre pour moi. —C'étoit le ſouhait que formoit mon cœur, & qu'il accomplira ſitôt que j'en ſerai le maître. —Vous le pouvez ſur l'heure, dit-elle en le tenant par la main.... Inſenſible ! ma douleur & mes larmes ne peuvent

donc

donc t'émouvoir ! —Que vous êtes injuſte ! Eh ! pourriez-vous aimer un traître ? Gioconda étoit déjà à quelque diſtance : Adieu, Dubois, ſois heureux ! —Moi, être heureux ſans Gioconda.... ou être avec elle après avoir perdu l'honneur ! Dieu ! dans quelle alternative cruelle me trouvé-je ! —Je te livre à tes réflexions juſqu'au retour du ſoleil ; alors je verrai à qui, de ta Patrie ou de moi, tu donnes la préférence. Je ſens tout ce que je perds en te perdant ; mais as-tu pu te flatter, qu'immolant toutes les bienſéances, j'irois au milieu de ton camp comme une fille abandonnée ? Si je dois porter le nom de ton épouſe, je veux le mériter. En prononçant ces mots, elle lui tendit une de ſes mains, que Dubois ſaiſit & preſſa reſpectueuſement entre les ſiennes ; puis il reprit le chemin de ſon camp. Actuellement la certitude d'être aimé de Gioconda ne ſuffit plus à ſon bonheur. Il voudroit la poſſéder, & il ne le peut qu'aux dépens de ſa liberté, de ſon honneur. Enſuite d'autres penſées viennent agiter ſon eſprit inquiet. Si elle m'aimoit, auroit-elle refuſé de me ſuivre. Cependant n'eſt-ce pas trop exiger, que de vouloi lui faire abandonner ſon

pays, les compagnes de ſa jeuneſſe, les auteurs de ſes jours ? & pour qui ? pour un étranger qu'elle connoît à peine, & dont elle n'a aucune certitude d'être aimée. Moi, qui lui ſuis redevable de la vie, ou du moins de la liberté, je ne puis me réſoudre à quitter un camp oiſif, & des compagnons envieux & ingrats.... Que dis-je, malheureux ! ces ingrats ne ſont-ils pas comme moi, le ſoutien des droits de ma Patrie ? ne ſuis-je pas enrôlé comme eux, ſous l'étendard de l'honneur & de l'amour de la Patrie ? Criminelles penſées, allez, fuyez loin de moi ! mon devoir eſt ce que je dois chérir le plus : c'eſt en s'en rendant eſclave que l'on jouit du ſeul bonheur véritable.

Son ame flottoit ainſi entre ſon amour pour Gioconda & ſon attachement à ſa Patrie, quand il arriva au camp. S. Clair avoit profité de ſon abſence pour obtenir du Général la permiſſion d'aller le lendemain à la découverte pour s'aſſurer de la vérité des rapports de Dubois. Celui-ci, tout occupé de ſa Gioconda, trouvoit dans ſon amour des motifs de conſolation. Preſqu'aſſuré de la retrouver aux mêmes lieux où il l'avoit déjà vue pluſieurs fois, la nuit lui paroiſſoit trop

longue, & il lui tardoit de mettre en exécution le projet qu'il avoit conçu, d'employer la violence, s'il le falloit, pour l'attirer dans ſon camp. Il eſpéroit trouver dans l'amour de ſon amante, le pardon de cet excès. D'autres inquiétudes cependant tourmentoient Gioconda. Le refus de ſon amant à la ſuivre dans la maiſon paternelle, & la difficulté de pouvoir jamais s'unir à lui, ne ſortoient point de ſa penſée. Elle avoit eſſuyé les plus vifs reproches de la part de ſon pere ſur les longues abſences qu'elle s'étoit permiſes : l'auſtère vertu du vieillard en étoit griévement offenſée. Dona Paſcoli, ſa mere, cherchoit à la vérité à eſſuyer les larmes de Gioconda; mais les juſtes reproches du vieillard, & l'expreſſe défenſe qu'il lui fit de s'éloigner déſormais de la maiſon paternelle, lui cauſoient les plus vives douleurs.

Le jeune Paſcoli ſe mit en marche le jour ſuivant, à la tête de ſa troupe. Dans le même tems Dubois & S. Clair s'éloignerent du camp, ſuivis de quelques ſoldats. Arrivés au pied de la montagne, les deux Officiers aſſignerent un poſte aux leurs, & marcherent en avant à travers d'épaiſſes

brouſſailles & des ſentiers tortueux. Ils s'obſtinoient à ne ſe point rebuter, quand tout-à-coup ils ſe virent entourés d'un parti Corſe. Les yeux de Dubois parcourent tous les viſages, & ne reconnoiſſent point dans le nombre les traits de Paſcoli. Auſſitôt il fait feu ; mais ſon plomb ne frappe que les airs, & l'ennemi l'aſſaille de toutes parts. Si Dubois n'eût prononcé le nom de Paſcoli, comme pour l'appeller à ſon ſecours, c'en étoit fait de lui ; mais à ce nom, les Corſes étonnés ſuſpendent leurs coups, & ſe contentent de le faire priſonnier, ainſi que S. Clair. Paſcoli arrive au même inſtant. Que vois-je, s'écria-t-il ! Dubios ! Dubois dans les fers ! qu'on lui rende vîte la liberté : & il fut obéi. Mais cet autre, quel eſt-il, ajouta Paſcoli ? —Mon ami, répliqua Dubois avec une nobleſſe impoſante. Lui & moi ne devions pas nous attendre à trouver ici des meurtriers pendant une trève que chacun de vous a juré de reſpecter. Paſcoli alloit répondre à ce reproche, lorſque les ſoldats, qui étoient accourus au bruit du fuſil de Dubois, déboucherent par pluſieurs avenues. Les Corſes font ſur eux une vigoureuſe décharge. Dubois ſe

jette ſur l'épée de Paſcoli, & ſe défend avec un courage dont on a peu d'exemples; le combat devient terrible: mais les Français, bien inférieurs en nombre, ſont forcés de ſuccomber, & les Corſes les emmenent en triomphe au bourg voiſin. On n'oubliera point de dire que Paſcoli s'étoit chargé de la conduite de Dubois. Chemin faiſant il travailloit à diſſiper ſes allarmes, & parloit en ennemi généreux. S. Clair marchoit triſtement; il ne pouvoit concevoir d'où venoit la liaiſon de Dubois avec Paſcoli, & il avoit l'injuſtice d'accuſer intérieurement ſon camarade de lâche trahiſon. Arrivés au bourg, on les ſépara, & Paſcoli introduiſit Dubois dans la maiſon de ſon pere. Au moment de leur ſéparation, Dubois s'étoit tourné vers S. Clair, & lui avoit dit: Garde-toi de me condamner: je ſuis malheureux, mais non coupable. Le cœur de Dubois battoit avec plus de rapidité à meſure qu'il s'approchoit de la demeure de Gioconda. Il étoit partagé entre la peine de voir ſes braves ſoldats dans les fers, & le plaiſir de revoir ſon aimable & jeune Corſe. Paſcoli le préſente à ſon pere. La contenance de Dubois n'avoit rien de l'humiliatio

que donne l'esclavage. La noblesse de son extérieur, & son air aimable, plurent infiniment au vieillard, qui lui promit d'adoucir, autant qu'il le pourroit, l'ennui de sa captivité. Il porta la générosité jusqu'à lui faire des excuses de la nécessité où s'étoit vu son fils, de traiter comme ennemi un Guerrier qui lui paroissoit si digne de son estime ; & il ne tarda pas à lui montrer un vif desir de voir ses compatriotes devenir amis des siens. Dona Pascola paroît avec sa famille. Sa surprise, en voyant Dubois, lui ôta l'usage de la parole. Les deux Amans se considérerent long-tems dans une douce extase. Gioconda rompit le silence la premiere. Ah ! c'est lui, s'écria-t-elle, en se jettant aux pieds de son pere ; c'est lui, c'est cet aimable étranger dont je vous ai long-tems entretenu. Mon pere, pourriez-vous le haïr ?..... Dubois, vous ne me dites rien. Hier vous refusâtes de m'accompagner ici, & aujourd'hui vous avez suivi mon frere ? (elle ignoroit ce qui s'étoit passé)..... Que n'ai-je perdu la vie avant d'y arriver, répondit Dubois. Gioconda pâlit à ces mots ; & le jeune Pascoli lui fit le récit de ce qui s'étoit passé : les autres s'empresserent de tran-

quillifer Dubois. Son cœur étoit en proie à mille inquiétudes ; & pendant plufieurs jours il évita de fe rencontrer tête-à-tête avec Gioconda. Sa profonde trifteffe excita la pitié de Dona Pafcola ; & fes difcours fpirituels, & fa fierté, lui gagnerent l'eftime du vieux Pafcoli. L'attention de toute cette famille à lui rendre fon féjour agréable, & fur-tout la joie que paroiffoit éprouver Gioconda à le voir, excitoit fa jufte reconnoiffance. Il l'entendoit folliciter fon frere de donner tous fes foins aux autres prifonniers. Elle n'oublia point de faire donner une fépulture honorable à l'un des Français qui avoit été tué dans la mêlée ; en un mot, tout ce qui pouvoit être agréable à Dubois étoit l'objet des foins de Gioconda. Enfin, la trifteffe de Dubois ayant paru s'adoucir un peu, elle profita du premier inftant où elle pût le trouver feul : Dubois, lui dit-elle, l'événement qui vous a conduit ici paroît avoir quelque chofe de fi particulier, que vous auriez dû l'envifager depuis long-tems comme l'ouvrage de la Providence. Pardonnez-moi ce fentiment d'orgueil ; mais je crois que vous ne pouvez être heureux fans unir votre deftinée à la mienne. Si je me

rappelle vos anciens ſermens, combien ne dois-je pas être ſurpriſe de ne pas rencontrer ſur votre front toute la ſérénité que j'y voudrois voir. A ces mots elle lui tendit la main, & Dubois lui donna la ſienne. Pourrois-je donc encore gouter quelque plaiſir, lui dit Dubois, accablé d'une ſombre triſteſſe, après avoir conduit dans les fers mes compatriotes & mes amis ? Je ſuis cauſe que l'un d'eux a perdu la vie : S. Clair eſt captif. . . . . Eh ! de quel œil doit-il m'enviſager ! —Mon ami, la Gloire dépendroit-elle donc du jugement des hommes ! . . . . . Gioconda, j'ai tout fait pour vous, & cette réflexion ne ſuffit point à mon repos. Il parut un inſtant abſorbé dans ſes penſées, puis tout-à-coup : J'allois pour vous voir, je me rendois à ce lieu charmant, où, pour la premiere fois je vous vis, &. . . . je ne m'attendois guère au piege que me tendoit votre barbare frere. Ces mots, prononcés avec véhémence, pénétrerent le cœur de la jeune Corſe. Vos regrets ſont juſtes, répondit-elle, en verſant des larmes, & je veux & je dois être punie de la faute de mon frere, dût-il m'en couter tout ce qui m'eſt cher. Le poids de votre douleur

m'accable ; prefcrivez-moi tout ce que je dois faire pour vous rendre votre tranquillité.—Cœur tendre & généreux ! votre amour eût fait le bonheur de ma vie, s'il eût pu s'accorder avec mon devoir. Gioconda, auriez-vous le courage de me fuivre au camp français ? —Le courage, je l'ai, fans doute ; mais l'amour & la vertu me font un devoir d'en obtenir l'agrément de mon pere. Un fecret preffentiment me dit qu'il ne me le refufera pas ; & alors j'accompagnerai par-tout celui qui doit me tenir lieu de pere en devenant mon époux.

Cette efpérance, la vertu de Gioconda ranimerent la confiance de Dubois. Il n'oublia rien pour fe rendre agréable au vieux Pafcoli. L'ufage qu'il avoit du monde, & fes connoiffances profondes & variées, ne tarderent pas de charmer le vieillard. Dubois eut bientôt connu le caractere de fon hôte, & fut refpecter jufqu'à fes foibleffes. Il obfervoit fcrupuleufement de ne bleffer en rien fon orgueil ; il évitoit fur-tout de témoigner la plus légere envie d'attenter à la liberté des Corfes ; il parloit fans ceffe d'alliance, & il gagna infenfiblement l'amitié de Pafcoli. Un

jour qu'ils s'étoient long-tems entretenus ſeuls dans un jardin, Paſcoli dit affectueuſement au jeune Français, qu'il commençoit à deſirer que ſa captivité durât encore long-tems : je vous avoue, Dubois, que notre ſéparation feroit douloureuſe pour moi. L'état qu'a embraſſé mon fils me prive de le voir. J'aime la converſation, moi; & ma femme & ma fille parlent peu. Au milieu des troubles où nous ſommes, la Providence a voulu me ménager des agrémens par le commerce doux & paiſible que je trouve dans votre ſociété. Vous avez un caractere tel que je l'ai toujours cherché, ſans le rencontrer, parmi mes compatriotes. —Et moi, combien ne dois-je pas m'applaudir, d'avoir trouvé dans ces contrées un cœur doué des plus rares qualités. Le vieillard le regarda en ſouriant, & lui dit : Puiſſe cet éloge flatteur tomber ſur ma fille ! c'eſt un cœur naïf.... Dubois, elle a beaucoup d'amitié pour vous. —Oſerois-je eſpérer, vénérable Paſcoli, que vous ne verriez pas ſans courroux notre amitié ſe changer en amour ? Dubois rougit en diſant ces mots; & le vieillard, en lui ſerrant la main & s'éloignant, lui dit : Dubois, quand vos

ſoldats ſeront nos amis, faites-moi cette queſtion.

Dubois demeura confondu. Son orgueil, & la crainte de ſe rendre parjure à ſa Patrie, l'empêcherent de réitérer cette tentative. Mais Gioconda faiſoit de ſon côté tous ſes efforts pour émouvoir la tendreſſe paternelle. Souvent elle épioit ſon pere dans les promenades, & ſitôt qu'elle l'appercevoit ſeul, ſans lui donner le tems de la réflexion, elle alloit ſe jetter aux pieds du vieillard, embraſſoit ſes genoux, les arroſoit de ſes larmes. O! mon pere, lui diſoit-elle, qu'à votre place je bénirois le ſort qui m'auroit donné le pouvoir de faire d'un ſeul mot le bonheur de la fille la plus tendre, la plus reſpectueuſe, & celui d'un jeune Héros qui n'a point d'égal ſur la terre. Paſcoli raſſembloit toutes ſes forces pour réſiſter aux inſtances de ſa fille; il la remettoit ſans ceſſe au tems où les Corſes & les Français ſeroient unis par la paix. Depuis quelque tems il affectoit même qu'il y eût plus de circonſpection entre Dubois & ſa fille.

Pendant ce tems le jeune Paſcoli acquit tant de renommée parmi les Corſes, qu'il étoit pour

ainſi dire indépendant. Il venoit de tems en tems chez ſon pere, pour converſer avec Dubois, dont la converſation l'inſtruiſoit toujours. Mais il voyoit Dubois triſte & rêveur, & il en étoit affligé. Il crut que quelques entretiens avec S. Clair pourroient le diſtraire, & forma la réſolution de les leur ménager. Un jour que Dubois & Gioconda prenoient le frais dans un jardin, Paſcoli parut ſuivi d'un étranger : c'étoit S. Clair. Quoi ! mon ami ! s'écria Dubois en ſe jettant au col de S. Clair, eſt-il bien vrai que c'eſt vous que je revois ? Mais quelle pâleur affreuſe couvre votre viſage ? —Je crois bien que la pâleur d'un priſonnier a quelque choſe d'effrayant pour vous qui ne l'êtes point... Il y avoit déjà quelques jours que le jeune Paſcoli avoit inconſidérément raconté à S. Clair toute l'hiſtoire de Dubois : & c'eſt ſur ce récit qu'il avoit fondé un reproche auſſi ſanglant. Dubois en reſſentit vivement toute l'amertume, & dès-lors il réſolut d'abandonner pour jamais le ſéjour qui l'avoit cauſé. Il ſe flattoit que ſon retour au camp effaceroit tout ce que ſa conduite paroiſſoit avoir de répréhenſible. S. Clair étoit occupé de

ſentimens bien différens. Gioconda poſſédoit des charmes puiſſans, & S. Clair avoit trop peu de délicateſſe pour combattre l'impreſſion qu'ils firent ſur lui. Il oſa même la dévoiler dès cette premiere entrevue, en couvrant la noirceur de ſon projet du voile de la reconnoiſſance. Mais quand il apperçut la froideur de Gioconda dans les réponſes qu'elle lui faiſoit, il employa les armes de la perfidie, qu'il étoit accoutumé de faire valoir avec tant d'adreſſe. Il ne lui fut pas difficile de s'appercevoir que la jeune Corſe étoit paſſionnée pour Dubois ; & dans la vue de gagner ſa confiance, il affecta d'en paroître l'ami le plus dévoué.

Les Français irrités de leur premier déſavantage, accuſent les Corſes d'avoir rompu la trève, & reprennent les armes. Un ſeul ſoldat, qui s'étoit échappé du détachement de Dubois, avoit rendu compte de tout ce qui s'étoit paſſé, mais de manière que le Général & tous les Officiers ſe croyoient fondés à avoir des ſoupçons ſur la conduite du jeune Capitaine. Ils prirent auſſitôt les armes. Le jeune Paſcoli, inſtruit de leur mouvement, ſe mit en défenſe de ſon côté, & pro-

fita de cette circonſtance pour éloigner Dubois de la maiſon de ſon pere. Le vieux Paſcoli communiqua ce projet à ſon épouſe ; & celle-ci ne tarda pas à en inſtruire ſa fille. Gioconda pénétrée de douleur, cherche à rencontrer Dubois. Mon ami, lui dit-elle, en verſant un torrent de larmes, on veut nous ſéparer ! Si nous ne trouvons un moyen pour parer le coup qui nous menace, demain vous ſerez peut-être détenu dans un affreux cachot ; & ſans doute je ne vous reverrai jamais. Dubois fit tous ſes efforts pour conſerver un inſtant de ſang froid. Raſſurez-vous, Gioconda, je ne déſeſpere pas d'échapper à cette affreuſe deſtinée. L'amour nous ménagera une iſſue ; & ſi vous m'aimez autant que je vous aimerai toute ma vie, vous ne vous ſéparerez point de l'infortuné Dubois. Partons ; venez habiter au milieu d'une ſociété d'amis, qui ſe croiront heureux de vous voir & de vous entendre. Gioconda ſe tut, & jetta ſur lui un regard mêlé d'amour & de triſteſſe. J'entends votre ſilence, Gioconda ; je n'ai point encore gagné votre confiance ; mais quels ſermens exigez-vous de moi ? A ces mots la tendre Gioconda

laiſſa encore couler quelques larmes. S. Clair parut au moment de cette ſcene attendriſſante. Dubois prend la parole, & lui dit: Vous m'avez aſſuré que je n'avois point d'amis plus ſincere que vous: je me plais à le croire; mais voici le moment de m'en donner la preuve. S. Clair cacha de ſon mieux la noirceur de ſon ame ſous le voile de la ſincere amitié, & jura qu'il n'avoit d'autres deſirs que de le ſervir. Dubois lui avoua qu'il étoit diſpoſé à prendre la fuite avec Gioconda, & de gagner, par des chemins de traverſe, le camp des Français: il invite S. Clair à ſuivre ſon exemple. Celui-ci, loin de combattre un tel avis, effet du délire où l'amour avoit jetté Dubois, l'applaudit & paroît diſpoſé à le ſeconder. Ils projettent toutes les meſures à prendre, & conviennent de l'heure qui doit ravir Gioconda à la tendreſſe de ſa vertueuſe famille.

Gioconda, durant le reſte de la journée, n'oſa lever les yeux ſur ſes parens; tantôt elle ſaiſiſſoit la main de ſa mere & la baiſoit avec effuſion; tantôt elle pouſſoit de profonds & lugubres ſoupirs, que Dona Paſcola attribuoit à la

douleur qu'alloit éprouver ſa fille au moment qu'on la ſépareroit de Dubois.

A peine le lever de la lune eut répandu quelque clarté ſur les montagnes, que Dubois & S. Clair donnerent à Gioconda le ſignal de leur fuite. C'eſt alors que cette foible, mais vertueuſe enfant, ſentit la douleur & les remords déchirer ſon ame. Il auroit fallu la voir ſe précipiter dans les bras de ſa mere, embraſſer ſes genoux, cacher ſon viſage dans ſes vêtemens, aller & venir; aucune de ſes démarches ne paroiſſoit décidée. Ses regards annoncent l'effroi; & elle ne répond que par des ſanglots aux queſtions qu'on lui fait. Dubois n'étoit pas moins agité. Au moment où il va arracher Gioconda aux bras maternels : Je vais donc auſſi me rendre parjure envers mes amis, mes bienfaiteurs !

Cependant le traître S. Clair, qui nourriſſoit dans ſon cœur l'exécution d'un projet abominable, les ſollicite & les preſſe de partir. Partons, leur dit-il, fiez-vous à mon courage; & en diſant ces mots, il les ſaiſit l'un & l'autre par le bras, & les entraîne hors de la maiſon du vertueux Paſcoli.

Semblable

Semblable à une victime que l'on va immoler, Gioconda suit en tremblant les pas de nos deux Guerriers. Elle détourne la vue & répand un torrent de larmes en s'éloignant de la maison paternelle; puis levant les yeux au ciel, elle lui demande de détourner tous les maux de dessus leur demeure. Grand Dieu! bénissez mes parens, & ne punissez que moi : je suis seule coupable.

Agitée par un trouble mortel; pâle & défaillante, elle marchoit au hasard, comme si elle parcouroit une contrée étrangere. Après avoir long-tems erré, Dubois s'écrie tout-à-coup : J'apperçois une lumiere au pied de cette montagne. Peut-être trouverons-nous là quelques-uns de nos Compatriotes. S. Clair sort de son abattement, cherche à les dévancer, & se flatte en secret de pouvoir exécuter le dessein qu'il a conçu. Il précipite ses pas vers la lumiere, & se fait connoître à la premiere sentinelle; il pénetre jusqu'à l'Officier qui commande, & lui dit, que l'auteur de sa captivité, & du malheur des Français, se promene non loin de là avec une jeune Corse. Sur ce discours, tous s'empres-

ſerent d'aller ſaiſir le coupable Français ; le traître, le délateur : en effet, ils arrivent près de Dubois & l'enveloppent de toutes parts : on l'arrête, & on le ſépare inhumainement de ſa belle Maîtreſſe. Gioconda, pénétrée d'effroi, ſe livre à la plus vive douleur, elle s'attache à Dubois, ſe jette aux pieds de ſes perſécuteurs, & répand un torrent de larmes, en proteſtant de l'innocence de ſon Amant ; mais c'eſt en vain. On entraîne Dubois ; & ſur l'avis que S. Clair avoit donné à l'Officier, Gioconda fut conduite chez le Curé du prochain village.

S. Clair s'empreſſa de ſe rendre au camp pour achever la perte de Dubois. A ſon abord imprévu, le Général témoigna le plus vif empreſſement d'être informé de toutes les circonſtances de cet événement, auquel chaque particularité donnoit une nouvelle importance. Il arrête que dès le lendemain un conſeil de guerre prononceroit ſur le crime dont S. Clair accuſoit Dubois. Son infâme accuſateur ſortit de la tente du Général comblé d'éloges ſur ſa fidélité, & avec l'eſpoir flatteur de remplacer inceſſamment Dubois dans ſon grade. Croiroit-on que cette nuit

même, qu'il auroit dû paſſer dans le tourment du remords ; cette nuit, où il ne devoit être environné que de l'ombre d'un homme déjà trop à plaindre par ſon propre malheur, il conſerva aſſez de ſang-froid pour méditer de nouveaux forfaits. Il ſe rend à la demeure du Curé, chez lequel l'arrivée de Gioconda avoit fait une étonnante ſenſation. Tout, en elle, avoit fixé l'attention de ſes hôtes. Gioconda avoit une taille avantageuſe ; elle étoit belle ; rien de plus gracieux que ſon premier abord ; ajoutez à cela ſa jeuneſſe, ſon affaiſſement lui gagnerent à l'inſtant l'affection du Paſteur déjà avancé en âge, & celle de ſa mere, courbée ſous le poids des ans, & compatiſſante, comme ſon fils, au ſort des infortunés. L'impudent S. Clair ne redoute rien. Il ſe fait introduire dans l'aſyle de la paix & de l'innocence, il oſe ſoutenir la préſence d'un Prêtre vertueux, & offrir des ſoins criminels à la jeune Corſe. Qu'avez-vous fait de Dubois, lui dit-elle, ſitôt qu'elle l'apperçut, avec une fermeté bien capable d'ébranler tout autre qu'un traître ? L'eſprit perfide de S. Clair fournit des réponſes à toutes ſes queſtions ; il affecte les

dehors d'un tendre intérêt, & dit : Le Général, mécontent de sa conduite, le soupçonne de trahison. A ce mot elle tombe au pied de S. Clair, le conjure de voler au secours de son ami, & de venir la tirer de l'incertitude affreuse où sa nouvelle l'a plongée. Il étoit trop intéressé lui-même à savoir l'issue de son infâme trame, pour rester plus long-tems auprès de Gioconda. Il part ; il va rejoindre le camp, & apprend que Dubois vient d'être condamné à mort pour avoir sacrifié tous les Soldats de son détachement, & pour avoir dissimulé les véritables circonstances qui avoient donné lieu à sa défaite. Sa liaison reconnue avec les ennemis, tout servit à le faire condamner avec la derniere rigueur.

Dubois reçut la nouvelle de son arrêt avec la douleur d'une ame sensible, qui a entraîné dans le précipice une jeune personne, que sa candeur & sa beauté lui avoient rendue chere, & avec la sérénité d'une conscience sans reproche. La destinée de Gioconda occupoit seule ses derniers momens. Son grand cœur ne pouvoit s'ouvrir aux noirs soupçons que méritoit le traître S. Clair : il l'aimera, se disoit-il ; je vais la recommander

à ſon zele & à ſon amitié : il ſera plus généreux que moi ; peut-être la remettra-t-il dans les bras d'une tendre mere, qui pleure la perte de ſa fille. Il adreſſe à ſon Amante une lettre, dans laquelle il atteſte la pureté de ſes ſentimens pour elle ; il lui donne le conſeil de ſe confier à ſon ami, & de lui donner ſa main, ſi elle n'eſpere rien de la clémence de ſon pere. S. Clair fut lui-même le porteur de cette lettre. Qu'on ſe repréſente Gioconda à ce moment terrible ; Gioconda, à qui la réflexion avoit permis de réconnoître un fourbe dans l'ami de Dubois. Elle ne met plus de bornes à ſon déſeſpoir ; elle lance des regards foudroyans ſur l'ennemi de ſa vertu, l'accuſe hautement de trahiſon. Ni les repréſentations du vénérable Paſteur, ni les prieres de ſa mere ne peuvent l'appaiſer. Elle ne veut rien écouter ; elle ne voit que le danger où eſt ſon Amant. Sors de ma préſence, monſtre qu'ont vomi les enfers, s'écrie-t-elle ; commence à frémir de ton odieux meſſage, & va, ſi tu le peux, te ſouſtraire aux juſtes châtimens dûs à ton crime. S. Clair n'oſe répliquer. Il lui tarde

d'être de retour au camp, pour ſe voir élever au grade de Dubois, qu'il avoit long-tems ambitionné.

Gioconda rappelle toutes ſes forces ; elle ne voit point le déſordre qui regne dans ſa parure ; elle ſe contente de prendre une magnifique ceinture qu'elle avoit coutume de porter à la chaſſe ; elle en ceint ſa taille ſvelte & majeſtueuſe ; elle ſe couvre la tête d'un chapeau orné de plumes de différentes couleurs, laiſſe flottante ſa ſuperbe chevelure ; &, dans cet état, précipite ſes pas vers le camp français. Elle annonce ſon arrivée par des cris perçans & douloureux : tous les yeux ſont fixés ſur elle ; elle excite l'effroi & la curioſité dans l'eſprit du Soldat, & dans celui de l'Officier. Elle pénétre à la tente du Général ; elle ſe jette à ſes pieds ; & levant la tête avec une noble fierté : Vaillant Chef d'une Nation brave & généreuſe, vois ſi tu veux te ſignaler aujourd'hui par une injuſtice criminelle, ou ſi tu veux conſerver la dignité de ton caractere, en révoquant l'arrêt de mort que tu as prononcé contre un innocent. Si je ne peux te

fléchir, voilà mon ſein, frappe, je ſuis ſeule criminelle, je dois être ſeule immolée. Je ne viens point vous offrir des méchans à punir : le Ciel ſaura châtier le vrai coupable, qui eſt indigne de reſpirer ſous cette voûte céleſte qui m'éclaire. Dubois n'a pas ceſſé un ſeul inſtant d'être fidèle à ſon Roi & à ſa Patrie ; ma préſence, ici, atteſte ſa fidélité ; oui, c'eſt parce qu'il a cherché à fuir d'avec les miens, pour vivre parmi vous ; ainſi ſon devoir lui en preſcrivoit la loi, que j'ai briſé les liens les plus ſacrés, que j'ai abandonné la maiſon paternelle ſur la foi des promeſſes que les Français me donneroient un aſyle honorable, qu'ils accélèreroient l'inſtant où je ſerois revêtue du nom de ſon épouſe. S'il vous reſte quelque doute ſur la vérité de ce que je viens de vous révéler, allez, franchiſſez ces montagnes, pénétrez juſqu'à la demeure des auteurs de mes jours ; interrogez mon frere, & vous apprendrez de lui ſi Dubois eſt un lâche ou un traître ; vous ſaurez s'il a de la valeur, & s'il ſait combattre ; & vous oſez l'outrager ! vous avez pu condamner un

jeune & brave Militaire, que, ſans doute, un jour vous auriez compté au nombre de vos Héros.

La démarche courageuſe de Gioconda, avoit répandu ſur toute ſa perſonne, je ne ſais quoi de grand & de touchant, qui la rendoit cent fois plus belle encore. Tant d'attraits réunis, ſa décence, ſa candeur, la fermeté de ſon diſcours, tout avoit captivé l'attention & le cœur du Général, dont elle reçut l'accueil le plus favorable.

Elle eut à peine achevé de parler, qu'il donna ordre de ſuſpendre l'arrêt. Le grand nombre d'Officiers que la préſence de Gioconda avoit ramaſſés, étoient demeurés immobiles de ſurpriſe & d'admiration. Il ne s'en trouva pas un, qui, dans ce moment, ne deſirât en ſecret d'être à la place de Dubois. Cependant cette étrange aventure avoit rapidement paſſé de bouche en bouche. S. Clair s'occupoit de ſon nouvel état; il s'amuſoit à inventer d'autres noirceurs pour ſe rendre maître de la belle Corſe, lorſqu'il apprit qu'elle étoit dans le camp. Cette nou-

velle eſt un coup de foudre. Il ignore encore ce qui s'eſt paſſé ; il ſe flatte d'arriver à tems pour prévenir la cataſtrophe. Il ſe préſente à cette nombreuſe aſſemblée. Gioconda, en l'appercevant, jette un cri qui annonce & qui décéle le coupable. S. Clair pâlit comme un criminel auquel il ne reſte plus de reſſource dans la calomnie. Les regards pénétrans du Général ont tout apperçu ; il le fait arrêter ; & la ſenſible Gioconda acheve de le dévoiler par ces mots, prononcés avec effroi : Ah ! par pitié laiſſez-lui la vie ! —Raſſurez-vous, belle & vertueuſe fille, lui dit affectueuſement le Général : vous avez droit de tout attendre de notre admiration & de notre équité. Les momens ſont précieux ; n'en perdons aucuns : je veux vous accompagner : vous allez faire tomber vous-même les fers de Dubois, & rendre la liberté & la vie à votre Amant.

Dubois croit qu'un ſonge enchanteur s'eſt emparé de tous ſes ſens, lorſqu'il voit entrer dans ſa priſon ſon Général & ſa Maîtreſſe. Soyez libre, lui dit-il ; c'eſt à cette Beauté que vous

devez votre ſalut ; S. Clair recevra le prix qu'a mérité ſa trahiſon. Ciel ! qu'ai-je entendu ? S. Clair ! mon ami m'auroit trahi ! Ah ! divine Gioconda, mon ſort eſt donc de vous devoir toujours la vie ? Mais l'excès de ma joie & de mon bonheur me raviſſent le peu de forces qui me reſtent. Gioconda lui prend les mains, les arroſe de larmes ; elle s'empreſſe, par les plus tendres ſoins, de le rappeller à la lumiere. La deſtinée de S. Clair occupoit actuellement nos deux Amans. Je n'oſe point vous demander ſa grâce, en s'adreſſant au Général ; mais j'implore votre pitié. Le Général répond à la jeune Corſe, qu'il eſt de l'intérêt de l'humanité même, que les fourbes & les méchans fuſſent punis ; qu'au reſte, l'aveu de Dubois fixeroit la nature de ſa punition. Dubois répondit avec une noble franchiſe à toutes les queſtions qui lui furent faites, & finit en repréſentant qu'une paſſion aveugle pouvoit avoir égaré le malheureux S. Clair, & que le tems le rameneroit à la vertu.

Cependant quel étoit le déſeſpoir du vieux Paſcoli & de ſa femme, lorſqu'ils ſe voyoient

abandonnés par leur fille, la ſeule compagne de ſa mere. Elle court, éplorée, vers le lieu qu'habite ſon fils; elle demande vengeance; elle lui demande ſa fille. Le jeune Paſcoli, à la vue du déſeſpoir de ſa mere, & du ſoupçon qui s'éleve dans ſon eſprit, que Dubois pouvoit être l'auteur d'une action ſi noire, prend ſes armes; & avec une voix & un regard menaçans, il aſſemble ſes plus braves Corſes, & leur fait jurer de venger cet outrage. Déjà ils ſont en chemin. Epars dans les montagnes, ils croient appercevoir de loin un Eccléſiaſtique, accompagné de pluſieurs Corſes, qui marchoient à pas précipités. On les aborde. Où allez-vous? —Je vais, répond le vénérable Curé, à la demeure du Chef de ce petit Canton. J'apporte au vieux Paſcoli une lettre du Général français, qui lui annonce que ſa fille eſt dans ſon camp; qu'elle vient de garantir d'une mort honteuſe le plus vaillant de ſes Officiers; que Dubois demande ſa main; que toutes les voix ſe réuniſſent pour l'élever à un grade ſupérieur; que ſa fille, digne de l'amour de ſes parens, en partagera toute la gloire, & ſera à leurs yeux un bienfait

ſignalé de la part des Corſes. Le jeune Paſcoli, à ce récit, ſentit ſa fureur faire place à la ſurpriſe & au plaiſir de rétablir le calme dans l'eſprit de ſa mere; mais ſa propre haine contre les Français ne lui permettoit pas de penſer que ſon pere ſe laiſſât fléchir. Cependant il retourne ſur ſes pas. On introduit le Curé, qui s'acquitte de ſon meſſage avec le zele d'un Paſteur rempli de ſageſſe & d'humanité. On a déjà dit que le vieux Paſcoli avoit un attachement ſecret pour les Français, & que celui qu'il avoit pour ſon pays l'empêchoit ſeul de ſe lier avec eux. On ſait combien Dubois avoit charmé la ſolitude du vieillard, & combien il lui étoit attaché. La préſence du bon Curé, la lettre flatteuſe du Général, la vertu & le courage de ſa fille; plus que tout cela, les vives prieres d'une tendre mere, qui préféroit à ſon bonheur celui de ſa fille, tout lui arrache l'aveu qu'on exigeoit de lui. Allez, dit le vieillard, portez-lui, avec l'aſſurance de ſon pardon, ma bénédiction paternelle. Et vous, ô ma fidèle Compagne, ſuivez ce bienfaiſant Paſteur; allez jouir de la ſatisfaction d'embraſſer votre fille; dites-lui que,

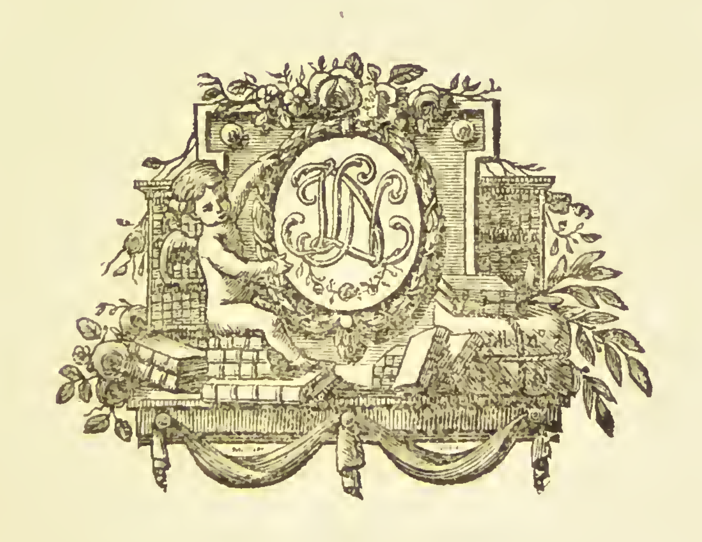
ſi ſa vertu & ſa beauté lui donnent quelques droits ſur nos ennemis, elle ſe ſouvienne alors que ſon vieux pere eſt ami de la paix, & que loin de les haïr, il voudroit emporter dans la tombe l'amitié des Français.



NOUVELLES
FRANÇAISES.

TOME III, N°. XII.

LES AVENTURES DU COMTE DE RIVIERE, NOUVELLE FRANÇAISE.



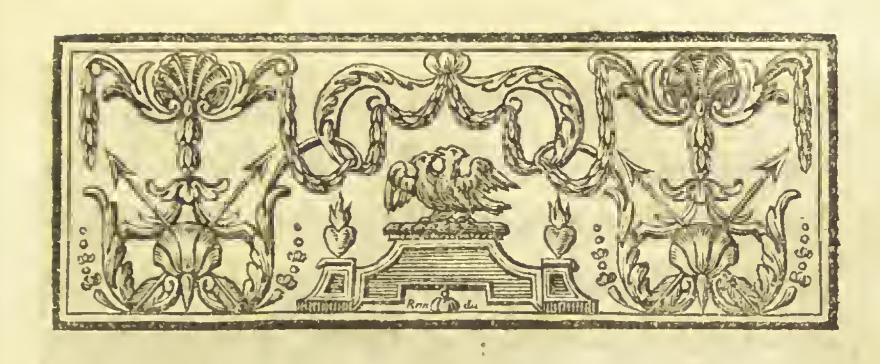
A PARIS,

Chez { NYON l'aîné, Libraire, rue du Jardinet,
BELIN, Libraire, rue Saint-Jacques.

M. DCC. LXXXIII.



Binet. Inv



LES AVENTURES DU COMTE DE RIVIERE.

CHARLES le Guerrier, ou le Téméraire, étoit le plus puiſſant Prince de ſon tems; grand par l'étendue de ſes États & par ſes richeſſes, chéri de ſes Alliés, redouté de ſes Ennemis, il étoit iſſu du plus beau ſang de l'univers, puiſqu'il tiroit ſon origine de l'auguſte Maiſon de France. Sa Cour étoit le centre de la galanterie, & en même tems ſervoit d'aſile à tous les malheureux: il étoit même ordinaire d'y voir des Rois détrônés ou perſécutés. Charles étoit jeune encore, lorſqu'il ſe maria pour la troiſième fois. Il n'avoit eu de ſa-

feconde femme, Élifabeth de Bourbon, qu'une fille unique. Enfuite il s'allia avec Édouard IV, Roi d'Angleterre, dont il époufa la fœur, Marguerite d'Yorc. Elle entroit pour lors dans fa dix-feptième année, & n'avoit pas deux ans révolus plus que fa belle-fille. Rien n'égaloit la beauté de ces deux Princeffes. Marguerite étoit blonde; fon vifage avoit une fraîcheur & un agrément qui lui donnoit un éclat extraordinaire. La Princeffe de Bourgogne avoit un teint femblable, avec de grands yeux noirs, fi paffionnés & fi tendres, qu'ils portoient l'amour dans les cœurs, & les attiroient par leurs regards. Les hommes qu'elle envifageoit, étoient pour l'ordinaire affujettis à une fervitude éternelle. Jamais on ne vit un mêlange plus achevé de tout ce qui compofe les charmes, & ce n'étoit qu'en elle feule qu'on voyoit la jeuneffe & la majefté réunie, fe prêter des agrémens enchanteurs. Son efprit répondoit en tout à fon extérieur; il étoit doux, pénétrant, cultivé par une excellente éducation; fon courage étoit au-deffus de ce qu'en raconte l'hiftoire, & ce fut auffi fon unique reffource dans tous les malheurs qui affaillirent le cours de fa vie.

Dès ſes premières années elle dut entendre parler d'amour. Comme elle étoit le parti le plus conſidérable de la Chrétienté, tous les Potentats du monde la recherchèrent en mariage. Pluſieurs Souverains envoyèrent leurs fils pour être élevés à la Cour du Duc ſon pere, & avant que la Princeſſe eût atteint ſa douzième année, beaucoup de Princes ſoupiroient pour elle, chacun prétendant à l'honneur d'être choiſi par Charles, pour être l'époux d'une ſi belle Princeſſe.

Entre ceux-là, on vit au premier rang le Duc de Berri, frere de Louis XI, & l'Archiduc Maximilien d'Autriche, fils de l'Empereur Frédéric. Enſuite paroiſſoient les Ducs de Savoie, Frédéric de Naples, & le Prince de Clèves. Le Duc de Bourgogne, par une politique qui lui réuſſiſſoit, la faiſoit eſpérer à tous ces prétendans, & ne l'accordoit à aucun. La Princeſſe, ſoumiſe à la volonté de ſon pere, avoit la douleur de ſe voir l'objet éternel de la galanterie de ces Princes. Son honneur en ſouffroit infiniment; mais quel remède y apporter, puiſque c'étoit la volonté de ſon pere? Sa plus grande conſolation étoit dans la liberté de s'en plaindre à la Ducheſſe ſa belle-mere,

qui l'aimoit d'une amitié ſi tendre, qu'elle eût été au déſeſpoir de mettre au jour des enfans mâles, qui euſſent ôté à la Princeſſe une ſi belle ſucceſſion.

Tous les Grands de la Cour de Bourgogne étoient autant attachés par affection que par devoir à ces deux Princeſſes, & l'union qui régnoit entre elles, rendoit ces ſentimens encore plus forts. Hugonet & Imbercourt leur étoient principalement dévoués, auſſi bien que Raveſtein, Comines, le Maréchal & le Batard de Bourgogne. Louis de Bourbon, Évêque de Liege, qu'un intérêt plus particulier attachoit, étoit conſumé d'une paſſion ſi forte & ſi ſecrete pour la Ducheſſe, que, n'oſant la découvrir, il la cachoit ſous un ſilence d'autant plus cruel, que juſques-là il ne s'étoit pas trop contraint dans les autres circonſtances de ſa vie. Il avoit tellement abandonné ſon cœur à ſes inclinations galantes, qu'il avoit été plus d'une fois ſur le point d'être dépoſé de ſon Siége. Il demeuroit pour l'ordinaire à la Cour de Charles, qui étoit ſon beau-frere & ſon couſin germain.

Le Duc de Bourgogne avoit une inclination ſingulière pour tout ce qui portoit le nom de Bourbon, & ſur-tout pour les enfans d'Agnès de

Bourgogne, sœur de ſon pere. Cette Princeſſe, après la mort de ſon mari, s'étoit retirée auprès de Philippe le Bon : elle avoit eu onze enfans de ſon mariage avec le Duc de Bourbon. Charles avoit épouſé ſa fille aînée, dont il avoit eu la Princeſſe de Bourgogne ; & Marie, la dernière de tous ſes enfans, étoit venue au monde la même année que Marie de Bourgogne ſa niece. Elles avoient été nourries enſemble ; les mêmes perſonnes avoient été chargées du ſoin de les élever & de les inſtruire. Leur bon naturel, joint à une éducation ſoignée, les avoit liées de la plus forte amitié. Cependant elles étoient ſéparées depuis plus d'un an. La Ducheſſe de Bourbon étoit paſſée en France pour revoir les Princes ſes fils, & depuis ce tems-là elle y avoit été retenue par une longue maladie.

Le Duc de Bourgogne venoit de conclure le mariage de Marie de Bourbon avec Adolphe, fils unique du Duc de Gueldres : c'étoit un Prince cruel, ambitieux, vain, ſans honneur & ſans foi. Son pere, qui voyoit avec chagrin le peu de fruit qu'avoit produit la peine & les ſoins qu'il s'étoit donnés pour changer un naturel ſi ſauvage,

crut que le dernier moyen pour le corriger ou pour l'adoucir, étoit de l'unir à une Princeſſe auſſi accomplie qu'il étoit vicieux: dans ce deſſein, il fit demander la Princeſſe de Bourbon.

La beauté ſembloit alors héréditaire dans toutes les Maiſons Souveraines. L'Europe étoit remplie de toutes ces fameuſes Princeſſes qui ont fait l'admiration de ce ſiècle remarquable. L'Eſpagne triomphoit par la Reine & la petite Princeſſe de Caſtille; le Portugal adoroit les vertus & les charmes de ſon Infante, qui ont fait les deſirs inutiles de tant de Rois; la cruelle Reine d'Arragon étoit même auſſi belle que méchante; la Reine d'Angleterre réuniſſoit toutes les perfections; la jeune Louiſe de Savoie faiſoit déja parler de ſes agrémens; & la Reine de France ne le cédoit à aucune d'elles. Le Roi Louis XI, ſon époux, avoit trois filles naturelles, que rien ne pouvoit égaler en beauté, en eſprit, en vertu; & généralement toutes les Princeſſes de la Maiſon de Bourbon étoient parfaitement belles. Entre toutes celles-là, Marie, deſtinée au Prince Adolphe, méritoit d'être ſur-tout diſtinguée; les agrémens de ſon eſprit égaloient ceux de ſa beauté. Ajoutez à

cela qu'elle étoit d'une gaieté, d'une humeur charmantes.

Louis XI approuva ſon mariage avec le Prince de Gueldres, & la renvoya en Bourgogne avec la Ducheſſe ſa mere. Charles, ſon couſin, Comte d'Angoulême, eut ordre du Roi de l'accompagner pour porter ſon conſentement : il fut ſuivi de toute la jeuneſſe de la Cour, qui vouloit ſe ſignaler aux Courſes de Bague, aux Tournois, & à toutes les Fêtes qu'on alloit donner à la Cour de Bourgogne.

Ces fatales noces furent la ſource de tous les malheurs dont on va lire l'hiſtoire, & le cruel Amour lança ſon venin funeſte dans tous les cœurs diſpoſés à le recevoir.

Un jeune ambitieux s'étoit mis au nombre de ceux qui ſe préſentoient pour épouſer la Princeſſe de Bourgogne. Fier de ſa qualité de beau-frere du Roi d'Angleterre; excité d'ailleurs par un mérite reconnu, qui lui donnoit l'approbation univerſelle, & comptant moins ſur les avantages qu'il avoit reçus de la nature, que ſur ſes qualités morales; quoiqu'il fût le plus beau & le mieux fait des Princes de ſon tems. C'étoit le fameux Comte de

Riviere. Quand la Princeſſe de Bourgogne le vit pour la première fois, elle le trouva il eſt vrai d'une beauté preſque égale à la ſienne; mais cette vue ne fit ſur elle aucune de ces impreſſions qui conduiſent à la tendreſſe. Le Comte, de ſon côté, ne fut point touché de l'éclat de cette Princeſſe, & fit des reproches à ſon cœur de le ſeconder ſi mal dans ſes deſſeins ambitieux: il étoit obligé de faire des efforts ſur lui-même, pour aimer ce qu'il admiroit. Quand la jeune Princeſſe de Bourbon arriva à la Cour, dans le deſſein d'y conclure ſon mariage, elle acquit par quelques regards ce cœur ſuperbe, qui réſiſtoit à la première beauté de l'univers. La vivacité de ſes yeux alluma les feux de l'amour dans l'ame du Comte de Riviere, & il l'aima dès ce moment, par ce penchant invincible qui nous porte à un objet plutôt qu'à un autre. La jeune Princeſſe de Bourbon, de ſon côté, trouva le Prince tel qu'il étoit, c'eſt-à-dire le plus aimable de tous les hommes. Malgré ſa vertu, elle ſoupira en ſecret, & ſe plaignit au Ciel de ce que le Prince de Gueldres n'étoit pas fait comme le Comte de Riviere, ou de ce que le Comte de Riviere n'étoit pas à la place

du Prince de Gueldres. Adolphe avoit à peu près les mêmes ſentimens. Son cœur barbare étoit aſſujetti aux charmes de la Princeſſe de Bourgogne, & ne regardant qu'avec répugnance la femme qu'on lui deſtinoit, le lien où il étoit prêt de s'engager lui ſembloit inſupportable & odieux. D'un autre côté, le Duc de Bourgogne qui croyoit avoir uſé ſa ſenſibilité, par la poſſeſſion des trois plus belles femmes de la terre, regardoit l'amour comme une paſſion éteinte dans ſon cœur ; il tournoit ſes mouvemens du côté de l'ambition, & deſiroit avec une ardeur qu'on ne peut exprimer, l'auguſte titre de Roi. La vue de la Princeſſe de Bourbon lui fit avoir d'autres penſées, & il comprit trop, en la revoyant, combien alloit être grande la félicité de l'indigne Adolphe. L'aſile qu'il donnoit alors à cette Princeſſe, n'étoit pas une raiſon aſſez forte pour lui faire ſurmonter ces commencemens d'amour. Il eſpéra pouvoir changer en galanterie, ce que l'on pourroit y voir de plus irrégulier; peut-être même que la nouveauté de ſes ſentimens en fit tout le goût. Ce qui devoit l'éloigner d'un attachement ſi peu ordinaire, ne fit qu'irriter ſa paſſion : il lui auroit été impoſſible d'y mettre

un frein, ſi la Princeſſe n'en eût modéré les mouvemens. Sa vertu, en effet, étoit difficile à apprivoiſer ſur de certaines matières, & elle avoit un aſcendant ſi fort ſur l'eſprit du Duc, qu'elle le réduiſoit en toute rencontre à la ſoumiſſion de ſes devoirs. Si toutes ces paſſions mal aſſorties ſemblent préparer à des événemens ſurprenans, l'origine funeſte en fut ſeule dans le cœur du Comte d'Angoulême & dans celui de la malheureuſe Princeſſe de Bourgogne. La fortune avoit beſoin de leurs cœurs, pour faire naître des malheurs, qu'on ne ſauroit apprendre ſans les déplorer.

Le Comte d'Angoulême étoit moins beau que le Comte de Riviere ; mais il avoit un air plus haut & plus majeſtueux que lui : il étoit grand, de belle taille, le viſage agréable : il avoit un feu dans les yeux, & une nobleſſe répandue dans toute ſa perſonne, qui faiſoit aiſément connoître celle du ſang dont il étoit formé : il avoit de l'honneur, du courage, de l'eſprit, de la probité : c'étoit un Prince auſſi accompli qu'il y en ait eu jamais au monde. Il étoit Cadet de la Maiſon d'Orléans, & ſa fortune étoit ſi médiocre, qu'il

n'oſoit eſpérer que le Duc de Bourgogne pût jamais jetter les yeux ſur lui pour en faire ſon gendre. Il ſavoit auſſi que ſa deſtinée l'aſſujettiſſoit à la bizarrerie de Louis XI, qui diſpoſeroit de ſa main; mais malgré toutes ces raiſons, ſon aſcendant fut le plus fort, & lui fit porter ſes vœux & ſes eſpérances vers la Princeſſe de Bourgogne. Cette Princeſſe ne fut point inſenſible aux qualités du Comte d'Angoulême, & l'avoua à la Ducheſſe ſa belle-mere, qui fut la première à l'entretenir de ce Prince. Le mariage d'Adolphe & de la Princeſſe de Bourbon ſe célébra pourtant; & dans la confuſion d'une fête ſi galante & ſi tumultueuſe, tous les amans découvrirent leurs ſentimens aux perſonnes qui les avoient fait naître. Pourquoi me preſſez-vous, diſoit un jour la Princeſſe de Bourgogne à la Ducheſſe? Que ferez-vous du ſecret du Comte d'Angoulême, quand je l'aurai fait paſſer juſqu'à vous? Il eſt vrai, il m'a dit qu'il m'aimoit, & je me ſens embarraſſée depuis cet aveu. Que peut-il eſpérer de moi autre choſe que de la pitié? Hélas! quand je tourne les yeux ſur tous ceux à qui le Duc mon pere permet d'eſpérer, je frémis, & après des conſidérations

ſecretes, je crains bien de n'être jamais au plus aimable, au ſeul enfin, Madame, que je trouve digne de moi. Je ne ſuis point de votre avis, lui répartit la Ducheſſe. Le Duc aime paſſionnément la Maiſon de France, quoiqu'il en haïſſe le Roi : il eſtime & chérit la perſonne du Comte d'Angoulême. Que ſavons-nous, après tout, ſi, pour faire dépit à Louis XI, & par un caprice heureux, il ne pourroit pas vous le donner pour époux, & ſe piquer de vouloir faire de lui un Souverain? Ne me flattez point d'une idée ſi dangereuſe, repliqua la Princeſſe, elle me meneroit trop loin, je ſens que je ne ſuis pas née pour être heureuſe; une inclination violente donne tous mes deſirs au Comte d'Angoulême; je ſens une fatalité qui me bornera toujours à ces inutiles deſirs. La Princeſſe ſentit ſes yeux ſe mouiller de larmes, en achevant ces paroles; & ſes premiers pleurs furent donnés au preſſentiment cruel qui devoit la rendre un jour ſi malheureuſe.

La magnificence des noces de la Princeſſe de Bourbon dura un mois entier; les jeunes Chevaliers François ſe ſignalèrent aux Tournois & à toutes les Courſes qui ſe firent; le Captal de Buc

&

& Chatillon y parurent ſouvent, ainſi que le Comte de Dammartin & le Bâtard de Bourbon. Mais, entre tous, le Comte d'Angoulême fit convenir, que jamais Prince n'avoit été ni plus galant, ni plus adroit. Ce fut à ces belles Courſes, qu'il fit paroître pour la première fois cette célèbre Salamandre, ſi connue depuis en France; il la fit repréſenter ſur ſon écu, avec ces mots : JE M'EN NOURRIS. On en parloit un ſoir chez la Ducheſſe, qui, s'appercevant combien on étoit curieux d'expliquer cette deviſe, & que cela faiſoit de la peine au Comte, détourna la converſation, aidée par le Comte de Riviere, qui s'étoit lié d'amitié avec M. d'Angoulême. Cependant la Princeſſe de Gueldres revenoit toujours à la charge, & ne ceſſoit de le tourmenter avec ſon enjouement ordinaire : Comte, lui diſoit-elle, depuis quand de l'amour? Un homme que j'ai cru inſenſible en France, ſeroit-il capable d'aimer en Bourgogne? Je veux ſavoir tout-à-l'heure qui vous aimez, ayant un ſecret infaillible pour le découvrir malgré vous, ſi vous vous obſtinez à ne pas me le dire de bon gré. Le Duc de Bourgogne conjura pour lors la Princeſſe de

mettre en uſage ce ſecret ſi curieux, qui faiſoit connoître ce que l'on vouloit tenir caché; & s'approchant de ſon oreille, il lui dit tout bas, qu'elle l'avoit éprouvé ſur lui-même, puiſqu'elle l'avoit forcé à lui découvrir la paſſion qu'il avoit pour la plus aimable Perſonne de la terre. Il peut y avoir de la vérité, Seigneur, lui dit-elle tout haut, en riant, à ce que vous me faites l'honneur de me dire; mais je vais vous faire connoître toute ma ſcience, puiſqu'enfin je n'ai qu'à nommer toutes les Dames qui ſont ici, & regarder fixement le Comte d'Angoulême; je ſuis aſſurée que nous ſaurons bientôt quelle eſt celle qu'il aime avec tant de diſcrétion. Le Comte frémit à cette terrible propoſition, & la Princeſſe ne la put entendre ſans rougir : elle ſe troubla entièrement. Ah! Madame, dit-elle à la Princeſſe de Gueldres, qu'il y a de cruauté à ce que vous propoſez. Pourquoi vouloir ſavoir de nos amis plus qu'ils ne veulent? Je ne veux point être préſente à la queſtion que vous allez donner au Comte d'Angoulême. En effet, pourſuivit la Ducheſſe de Bourgogne, vous n'allez pas ſeulement chagriner le Comte d'Angoulême; mais

vous embarrafferez fans doute la modeftie de la Dame qu'il aime, & à qui peut-être il n'a pas encore ofé le déclarer. De forte, continua le Comte de Riviere, qu'au lieu de fe fâcher, on lui donnera le moyen de fe découvrir, fans que la belle perfonne qu'il aime puiffe en être offenfée. La Princeffe de Gueldres, à qui il n'en falloit pas tant dire, comprit qu'il y avoit des raifons pour ne plus preffer le Comte d'Angoulême, & pour défabufer ceux qui pouvoient avoir la même penfée. Elle tourna la vivacité de fon enjouement fur le Comte de Rémond, qui paroiffoit entretenir une converfation fuivie, avec une de fes filles nommée Huguette de Jaquelin, dont la beauté étoit extraordinaire. Le Roi Louis XI l'aimoit, comme le tems le juftifia depuis. Elle fit donc la guerre au Comte, & le menaça d'un rival redoutable, que perfonne ne foupçonnoit alors, mais qui n'avoit pu fe dérober à fa pénétration.

Pendant que la Princeffe de Gueldres parloit, la Princeffe de Bourgogne étoit paffée dans le cabinet de la Ducheffe. Le Comte d'Angoulême l'y fuivit, avec un trouble dans les yeux, qui mit de la tendreffe dans ceux de la Princeffe. J'ai penfé mourir, Madame,

de la perfécution de la Princeffe de Gueldres ; elle veut favoir ce que vous voulez ignorer. Ah ! répondit la Princeffe, que je le fache plutôt toute feule, & que ce foit ignoré du refte de la terre. Prince, continua-t-elle, il m'a femblé que le Duc voyoit dans vos yeux tout ce que vous dites que vous fentez, & je me fuis imaginée que tout le monde doit favoir ce que vous n'avez dit qu'à moi feule. Souffrez donc que je vous le dife toujours, reprit-il; c'eft le moyen que je le cache aux autres. Si ce que vous dites eft vrai, repliqua-t-elle, il n'y aura que moi qui le faurai. La Ducheffe de Bourgogne, qui les voyoit dans un grand miroir, & qui remarquoit que le Prince de Cleves les obfervoit curieufement, s'avança vers eux : Comte, lui dit-elle, les flammes de la Salamandre échauffent trop ce cabinet ; fortez, on vous obferve ; la Princeffe & moi allons tâcher de deviner ce que n'a pu comprendre la Princeffe de Gueldres. Ces trois perfonnes eurent, les jours fuivans, des converfations plus étendues ; la Princeffe permit au Prince de l'aimer ; la Ducheffe l'affura qu'elle emploieroit fon crédit auprès du Duc fon époux, pour le lui rendre favorable ;

elle lui donna des avis ſur ſa conduite; & dès ce jour-là elle mit Imbercour & Comines dans la confidence, & le Prince regarda dans la ſuite Imbercour comme un pere, & Comines comme le meilleur des amis. Entre toutes les Fêtes que donna le Duc de Bourgogne, celles qui ſe firent de nuit dans les jardins, furent les plus ſurprenantes & les plus magnifiques, ſoit par la maniere de les exécuter, ſoit par les illuminations. Il y en eut une, entr'autres, qui fut très-remarquable, & qu'il avoit imaginée pour aider à ſon amour. C'étoit une maſcarade de toute la Cour, où chaque homme & chaque femme devoit prendre l'habillement d'une nation différente; & comme on pouvoit ſe rencontrer dans le même choix, la différence des étoffes & des couleurs en faiſoit toujours la diſtinction. Lon faiſoit faire ſes habits en ſecret. Le Duc, par les préſens qu'il fit, connut bientôt les habits de tout le monde; le Prince de Gueldres n'ignora pas non plus comment étoient ceux de la Princeſſe de Bourgogne. Quand l'heure fut venue où la Fête devoit commencer, toutes ces perſonnes ſe rendirent dans un bois délicieux, dont toutes les allées étoient auſſi éclairées qu'en

plein jour. Un petit masque couvroit seulement leur visage. Tant de personnes bien faites, dont la parure étoit variée à l'infini, formoient un spectacle charmant. Le Comte de Riviere avoit endossé des habits de femme, & étoit précisément en Sicilienne, comme la belle Jaquelin. Leur taille étoit semblable, & l'on ne pouvoit guere les distinguer. La Princesse de Gueldres étoit en habitante de l'Isle de Chio; & la Princesse de Bourgogne en Esclavone. On fut long-temps à se reconnoître, ou à faire semblant de n'y pouvoir parvenir. Le Prince Adolphe eut l'audace de parler d'amour à la Princesse. Le Duc de Bourgogne ne désempara pas la Princesse de Gueldres; mais ils n'étoient pas contens; le tumulte, qui leur avoit été d'abord si favorable, commençoit à les fatiguer. Le Duc s'en avisa le premier, & prenant Adolphe à l'écart, après qu'ils eurent été connus de tout le monde, il lui proposa de changer d'habits. Adolphe accepta la proposition avec joie, dans la pensée que sous cet habit il se conduiroit avec plus de liberté auprès de la Princesse. Dans ce même moment, les Princesses avoient formé le même dessein, & étant entrées sous un pavillon, elles changerent d'habits,

à l'aide de quelques-unes de leurs filles ; ensuite elles se séparèrent, & passèrent dans des allées différentes. Un Favori du Prince Adolphe, qui étoit chargé de sa commission, aborda la Princesse de Gueldres, qu'il prit pour la Princesse de Bourgogne, & lui dit que le Duc son pere la demandoit. La Princesse de Gueldres rit de la méprise, & suivant les pas de ce messager, elle s'avança vers son mari, qu'elle prit pour le Duc. Princesse, lui dit-il, en la prenant par la main, & la faisant entrer dans une grotte qui étoit éclairée comme le reste du jardin, je veux jouir tout seul du plaisir de vous voir ; votre habillement est le plus joli du monde : il nous laisse voir toutes les beautés de votre taille ; l'air de votre coëffure est galant ; mais ôtez un peu votre masque ; je desire voir combien cette parure vous sied. Seigneur, lui répondit la Princesse de Gueldres, ne croyant pas s'exprimer aussi heureusement qu'elle le faisoit, je suis si accoutumée à vous obéir, que je vous supplie de me laisser goûter le plaisir de m'y refuser en ce moment ; mon masque m'est nécessaire. Je serois désolée de vous contredire ; ainsi laissez-moi la satisfaction de ne vous pas obéir. Non,

repartit le Prince de Gueldres, en mettant un genou en terre; je ne le puis souffrir; ne nous contredisons jamais; unissons plutôt toutes nos volontés. Seigneur, reprit-elle, vous perdez auprès de moi un temps que vous pourriez mieux employer auprès de la Princesse de Gueldres que je vois passer là-bas. Ah! lui dit-il, plût au Ciel que vous fussiez la Princesse de Gueldres; que mon amour & mes desirs seroient satisfaits; mais, continua-t-il, en passant la main autour de sa taille, que cet habit est bien fait! que cette agraffe est bien placée! que tout ce que je vois est beau! & se laissant aller à un de ces mouvemens impétueux, auxquels son ame peu délicate ne pouvoit résister, il eut l'audace d'avancer les bras pour la retenir. La Princesse, effrayée, s'en arracha brusquement, & courant vers l'une des issues de la grotte, elle apperçut une Sicilienne, au col de laquelle elle se jetta. Ainsi cette Princesse abusée, fuyoit les bras de son époux, pour se jetter dans ceux de son amant; car c'étoit précisément le Comte de Riviere, qu'elle prenoit pour l'aimable Jaquelin. Elles rentrerent dans la grotte, dont le Prince étoit sorti aussi-tôt qu'il avoit apperçu cette

autre perſonne, & s'aſſeyant toutes les deux : que le Duc de Bourgogne eſt inſupportable, dit-elle, d'interrompre la gaieté de cette Fête, par de fâcheux contretems! que je le hais! Allons rejoindre la foule. Pendant qu'elle parloit ainſi, elle regardoit ce qui ſe paſſoit au bord d'un canal qui n'étoit pas loin, & étant appuyée ſur le Comte de Riviere, ſa joue touchoit celle de cet heureux amant, qui avoit auſſi ôté ſon maſque. Il eſt impoſſible de peindre l'agitation dans laquelle il étoit; il ſe croyoit maître de tant de beautés qu'il avoit en ſa puiſſance; le reſpect lui déroboit des faveurs, que l'erreur de la Princeſſe ſembloit lui accorder. Enfin, ſa timidité vaincue par ſon amour, lui fit ſerrer ſi tendrement la Princeſſe, & un ſoupir qu'il ne put retenir, la fit retourner, & voyant le viſage du Comte de Riviere ſi près du ſien, ſes traits ſe couvrirent du rouge de la pudeur, & le regardant avec émotion : que vous êtes une belle fille! lui dit-elle, en ſe levant, & ſortant de la grotte. Le Comte, tranſporté d'amour, la ſuivit encore, & la prenant par ſa robbe, en marchant à ſes côtés : heureux Comte de Riviere, diſoit-il tout bas, tu viens d'être, pour un moment,

ſemblable aux Dieux, qui ſont maîtres de toutes les beautés de la terre. Félicité charmante, reprenoit-il, que vous paſſez vîte! Vous reſſemblez à l'idée d'un ſonge agréable, & votre privation cruelle, va plonger mon ame dans une nuit éternelle de douleur. Belle Princeſſe, donnez au moins votre conſentement à une mépriſe qui m'a été ſi favorable. Comte, lui dit la Princeſſe de Gueldres, en faiſant des efforts pour ne pas rire, mettez fin à cet enthouſiaſme; il vous porteroit au-delà de ce que je veux; j'ai fait une horrible mépriſe; oublions-la tous deux; parlons de choſes qui lui ſoient étrangères, & ſoyez étonné comme moi de la hardieſſe du Duc de Bourgogne. Le Comte de Riviere la déſabuſa, & lui dit que celui qu'elle venoit de quitter étoit le Prince ſon époux; il lui apprit leurs changemens d'habits, & comment le Prince de Gueldres l'avoit priſe pour la Princeſſe de Bourgogne. Elle s'amuſa beaucoup de cette avanture, dit cent choſes plaiſantes ſur cela; & comme le Comte de Riviere revenoit toujours à ſon amour, la Princeſſe prenant un ton ſérieux qui ne lui étoit pas ordinaire, je vous ai déja dit pluſieurs fois quels ſont mes ſentimens. Je

connois toutes les mauvaiſes qualités du Prince de Gueldres; mais il eſt mon époux; je ſuis ſa femme, & cette malheureuſe qualité m'impoſe une loi difficile : je la veux ſuivre; elle ſera toujours ſouveraine dans mon eſprit. Le même malheur qui m'ouvre ſi bien les yeux ſur le Prince de Gueldres, les ouvre auſſi parfaitement ſur vous. Vous êtes aimable, d'un mérite diſtingué; je crois que vous m'aimez; je vous eſtime; je vous aimerois, s'il m'étoit permis d'aimer. Mais après cet aveu plaignez-moi, car je ne ferai que vous eſtimer. Voyant la Princeſſe qui paſſoit, elle l'arrêta, & lui fit part de ce qui venoit de lui arriver, afin qu'elle ſe préparât à ſon tour à jouer ſon rôle auprès du véritable Duc de Bourgogne, qui ne manqueroit pas de la prendre pour elle. Elles ſe ſéparèrent après cette inſtruction, pour aſſurer le ſuccès de leur projet. La Princeſſe de Bourgogne n'eut pas plutôt tourné dans une autre allée, avec deux de ſes filles qui ne la quittoient point, qu'elle rencontra le Duc. Il la tira à l'écart, & la prenant pour la Princeſſe de Gueldres, il l'aborda avec l'air de liberté que prend un mari galant. La Princeſſe ſe mit à rire du ton de ſon

pere : Seigneur, dit-elle, en se laissant baiser l'épaule, c'est à la Fille de Chio que vous devriez adresser vos galanteries. Je n'étois point jusqu'ici accoutumée à recevoir tant de marques de votre tendresse; mais cette nouveauté me fait le plus grand plaisir. Est-ce le masque que je porte; est-ce l'habit qui vous couvre qui cause un changement si extraordinaire? Mon cœur n'a point changé, reprit le Duc, & si le vôtre n'avoit point pour le mien des mouvemens si contraires, vous connoîtriez sans doute que je vous aime; vous savez que vous seule, à mon avis, êtes aimable sur la terre, & vous n'ignorez pas davantage que vous seule pouvez me rendre heureux. Quel discours! quel langage! interrompit la Princesse. Ce n'est point la voix d'un époux; ces tendres expressions ne sont jamais sorties de la bouche d'Adolphe; son cœur n'a jamais connu tant de délicatesse; mais ... je crois ... C'est lui. Je vous reconnois, Seigneur; & il y a trop de différence entre le Prince de Gueldres, & l'illustre Duc de Bourgogne, pour s'y méprendre plus long-tems. Le Duc transporté à ces paroles, qui lui faisoient naître de si douces espérances : ah! Madame, lui

dit-il, qu'entends-je à mon tour! S'il vous eſt aiſé de reconnoître ma perſonne, pourquoi ne voulez-vous pas auſſi connoître tout mon amour? Vous ſavez combien il me coûte, par la violence continuelle que vous me faites pour vous en taire les ardeurs, par la douleur que j'éprouve de vous voir à un autre, & par la contrainte enfin où je vis, & pour laquelle vous ſavez que je ne ſuis point fait. La Princeſſe commença à s'embarraſſer, voyant le ſérieux de ſon pere: Seigneur, lui dit-elle, en voulant lui faire reprendre ſa premiere gaieté, le ton plaintif, le ton de la plainte n'eſt point fait pour l'illuſtre Duc de Bourgogne; jouiſſons du plaiſir que nous offre une ſi belle nuit; ordonnez-moi d'ôter mon maſque, & enſuite nous irons chercher tout ce qui peut vous plaire. — Tout ce qui peut me plaire eſt en vous; n'eſt-ce point vous demander aſſez, que de ſouffrir que je vous aime? oſerois-je ajouter que vous m'aimaſſiez auſſi? Non, Seigneur; ce n'eſt point trop, repliqua précipitamment la Princeſſe; vous allez bien voir que je vous aime, & alors ôtant ſon maſque, elle ſe baiſſa reſpectueuſement pour lui baiſer la main. Pardonnez-moi, Seigneur, ajouta-t-elle, ſi je ne

vous montre que votre fille, au lieu d'une Princeſſe aimable ; & voyant du dépit dans les yeux du Duc : pardonnez-moi, mais je n'ai pu réſiſter un moment à l'envie de vous faire goûter un véritable plaiſir. Ah! Princeſſe, lui dit-il enfin, quelle mépriſe! mais puiſque vous êtes devenue ma confidente malgré moi, uſez bien de ce titre ; parlez pour moi à la charmante perſonne que j'aime, & rendez-moi un compte exact des diſpoſitions où vous la trouverez. Seigneur, lui dit gaiement la Princeſſe, la commiſſion eſt délicate ; & comme deux perſonnes ont plus de lumieres qu'une, voilà le Comte de Riviere, dit-elle en ſouriant, avec qui je vais partager l'emploi que vous me confiez, & qui ſans doute ſera fort propre à attendrir ſon cœur. Le Duc n'entendit point le ſens de ces paroles, étant prévenu que le Comte de Riviere avoit des prétentions ſur ſa fille : il le croyoit ſon amant. Il ſe joignit à lui ; & comme ſon habit de fille le rendoit encore plus beau, il s'amuſa à lui faire entendre des choſes agréables. Pendant ce tems-là le Comte d'Angoulême s'approchoit de la Princeſſe. Il n'avoit pu lui parler durant toute la ſoirée, qu'à mots interrompus ; &, depuis que la

Princeſſe avoit changé d'habit, il s'étoit encore mépris avec la Princeſſe de Gueldres, auſſi bien que Maximilien & le Duc de Berri. Il en éprouvoit un ſecret chagrin; la Princeſſe crut s'en appercevoir, & il le lui avoua. Comme elle étoit de très-bonne humeur, elle lui fit part de la converſation qu'elle avoit eue avec ſon pere. Il vous a donc pu dire qu'il vous aimoit, reprit le Comte, & il vous l'a dit ſans vous fâcher? — En effet, il eſt bien doux, Seigneur, lui dit-elle, de pouvoir dire ce que l'on penſe, & vous avez trouvé le ſecret de vous approprier ce bonheur. J'aime, je l'avoue, à vous écouter, malgré toutes les oppoſitions qu'y apporte ma raiſon; & quand je vous vois & que je vous entends, j'éloigne de ma penſée tout ce que je puis craindre de l'humeur impérieuſe du Duc de Bourgogne; mais, continua-t-elle, j'ai une nouvelle à vous apprendre, qui m'a fait un ſenſible plaiſir: je n'ai point été occupée tout ce ſoir aux divertiſſemens de la Fête. Vaubriſſet, qui, comme vous le ſavez, jouit de toute la confiance de mon pere, vient de me parler, & m'a appris un grand ſecret. La paix eſt faite entre Louis XI & le Duc de Berri. Le Roi lui cede la

Guienne, & il part demain pour l'aller trouver dans l'Anjou, où leur entrevue doit se faire ; ainsi, Comte, nous en serons délivrés : c'est un importun de moins ; & Vaubrisset m'a assuré que le Duc ne penseroit point à le prendre pour gendre. Il a ajouté, d'un air mystérieux, qu'il en veut choisir un qui lui doive tout. Si vous étiez l'objet de sa pensée, que nous serions heureux ! & que le don de mon cœur suivroit avec plaisir celui des deux Bourgognes.

Le Prince étoit trop délicat & trop sensible, pour ne pas sentir tout le charme de ces paroles ; un mouvement passionné précédoit la réponse qu'il alloit lui faire, lorsqu'une troupe de masques se mêla au milieu d'eux & interrompit leur conversation.

Les Fêtes des noces du Prince de Gueldres étant finies, il partit de la Cour de Bourgogne, pour se rendre dans les Etats de son pere, emportant avec lui des résolutions aussi cruelles que chimériques ; les unes éclaterent peu après, & il fut sur le point de mettre les autres à exécution.

Toute la Cour ne vit partir qu'à regret la Princesse de Gueldres : son départ lui causa une douleur

inconcevable

inconcevable à elle-même. Elle quittoit un pays qu'elle regardoit comme le ſien, puiſqu'elle y avoit été élevée ; elle quittoit des Princeſſes qu'elle aimoit de la plus tendre affection : cette douleur, toute grande qu'elle étoit, avoit peut-être encore une cauſe plus ſenſible dont elle ſe doutoit bien ; & pour comble de chagrin, elle ſuivoit un époux déteſtable, qui n'avoit rien d'humain pour elle ; ſon eſprit & ſa douceur n'avoient jamais rien pu ſur lui.

Le Comte de Riviere ſentit cette ſéparation en amant délicat & ſenſible ; il n'eut de conſolation que celle qu'il trouva dans ſa confiance au Comte d'Angoulême : ce fut à lui ſeul qu'il communiqua ſon deſſein. Il fit ſemblant de retourner en Angleterre ; &, après avoir fait exécuter des armes ſur un deſſin qu'il avoit imaginé, il fut *incognito*, ſuivi de deux hommes ſeulement, en Gueldres, où, ſelon la mode de ce tems-là, il ſoutint ſeul *un pas en l'honneur de ſa Dame*, contre tous les Chevaliers qui voulurent ſoutenir que leurs Maîtreſſes la ſurpaſſoient en beauté. Il défit tous les Courtiſans d'Adolphe, auſſi-bien que les étrangers qui voulurent accroître ſa gloire : il vainquit

encore Maximilien, que ſon pere avoit rappellé, qui voulut s'éprouver contre lui, & donner deux coups de lances en l'honneur de ſa Princeſſe.

On apprit en Bourgogne la réconciliation de Louis XI & du Duc de Berri, & la chûte & la détention du Cardinal Baluë, qui, par une intention criminelle, & voulant toujours ſuſciter des affaires à la France, pour être toujours néceſſaire, avoit trahi avec ingratitude ſon Roi & ſon bienfaiteur, en écrivant au Duc de Bourgogne & à celui de Berri des lettres pour empêcher la ſignature du traité de paix : elles tomberent entre les mains du Roi, par cet accident dont l'hiſtoire a tant étendu les détails.

On ſçut enſuite que le Connétable de Saint-Paul renouoit la propoſition du mariage du Duc de Berri avec la Princeſſe de Bourgogne ; & le Comte d'Angoulême, pénétré d'affliction à cette nouvelle, forma le projet déterminé de repaſſer en France. Leſcun, ſa créature & ſon ami particulier, étoit devenu favori du Duc de Berri depuis ſon retour. Le Comte d'Angoulême, qui connoiſſoit la foibleſſe de ce Prince, & tout l'empire que prenoient ſur lui ceux qui le connoiſſoient, jugea que

personne ne feroit plus propre que Lefcun à le détourner du deffein d'époufer la Princeffe de Bourgogne. Il communiqua cette penfée à la Ducheffe, qui l'approuva; & il fe difpofa enfin à prendre congé du Duc de Bourgogne, & à faire fes adieux à la Princeffe.

Elle étoit plongée dans la trifteffe, depuis qu'elle avoit appris cette réfolution: il va partir, Madame, difoit-elle à la Ducheffe fa belle-mere; il s'en va; il m'oubliera durant cette longue abfence; quelque courte qu'elle puiffe être, le Duc mon pere difpofera de ma main; & quand même, par l'adreffe de Lefcun, le Comte romproit mon mariage avec le Duc de Berri, le Duc de Bourgogne peut me donner à un autre, qui me rendroit auffi malheureufe. Il n'ira peut-être pas fi vîte, répondit la Ducheffe; mais enfin vous faites bien de vous préparer à tout. Je ne faurois croire que le Duc veuille tout de bon l'alliance de la France; il rejette obftinément, à ce que m'a dit Comines, toutes les propofitions du Roi, & s'en tient avec fermeté à la ratification des traités de Péronne, avant que de donner fon confentement à votre mariage. Voilà pour vous un rayon

d'espérance. Nous connoissons sa fierté, & nous pouvons le dire entre nous, que le succès de la bataille de Montlhery l'a singuliérement enorgueilli. Il veut avec opiniâtreté tout ce qu'il veut; il se souvient toujours de la faute que le Roi fit à Péronne, en se livrant entre ses mains; il s'applaudit sans cesse de la fausse générosité dont il usa; il s'imagine que rien ne la peut égaler; l'opinion qu'il a de lui-même, depuis ce tems-là, le porte à l'excès; il croit sa puissance plus grande qu'elle ne l'est encore; il croit que, quand il lui plaira, les mouvemens de ses armées feront le destin de l'Europe; au lieu de faire un traité, il prétend donner des loix.

Louis XI le hait, & ne consent qu'à regret à cette alliance; cette prochaine grandeur de son frere l'épouvante; le bas âge du Dauphin lui fait craindre de le laisser en minorité, & en proie à la merci du nouveau Duc de Guienne, & aux factions qui s'éléveroient dans l'État. Ainsi le Comte d'Angoulême est heureux, s'il fait ménager Lescun dans ces circonstances, ou du moins il est certain qu'il éloignera son malheur : c'est beaucoup que de gagner du tems, & c'est par lui seul que les

choſes les moins eſpérées, viennent quelquefois à des fins que l'on n'avoit oſé eſpérer.

Ce que vous dites eſt tout-à-fait bien penſé, repartit la Princeſſe, & l'antipatie du Duc & du Roi ſemble mettre une oppoſition aſſurée à ce mariage que je crains tant. Les obſtacles que nous prétendons y apporter, peuvent réuſſir; mais, Madame, un de ces obſtacles, c'eſt l'abſence du Comte; il va partir; il s'éloigne de moi; quand le reverrons-nous, & s'il revient, le retrouverai-je fidele? La Princeſſe ſoupiroit, & ſes larmes enfloient déja ſes paupieres, quand le Comte parut dans le cabinet où elles étoient. Il s'arrêta, immobile, en regardant fixement la Princeſſe. Elle fit un cri, & voulut ſe cacher pour lui dérober ces marques de ſa foibleſſe; mais il la ſuivoit toujours, & la regardoit en ſilence, avec l'air de l'amant le plus paſſionné. Eh bien! que voulez-vous, lui dit-elle? je pleure votre abſence, & je ne puis m'en empêcher. En ſerez-vous plus heureux, Comte, de m'avoir amenée à ce comble de tendreſſe, qui me cauſe tant de douleurs. Je ſuis ſans doute heureux, lui dit-il, de vous voir ſi perſuadée de mon amour, que

vous ſoyez ſenſible aux peines qu'il me prépare: mais, Madame, ajouta-t-il, & reprenant les dernieres paroles qu'elle avoit dites à la Ducheſſe, vous diminuez beaucoup mon bonheur, par les ſoupçons injuſtes dont vous outragez ma fidélité. Je ne ſais point parler un langage déguiſé, ni me ſervir d'expreſſions outrées : croyez-moi donc, je vous aime, je vous aime avec adoration : je ſçais que le Ciel vous fit la plus charmante de toutes les créatures ; il ſçait ſi je connois un bonheur au-delà de celui de vous poſſéder. Pour cette poſſeſſion, je donnerois & mon ſang & ma vie ; rien n'a jamais paru à mes yeux de ſi beau que vous, vous ne me verrez jamais infidele ; & quand il feroit poſſible que de votre propre mouvement, ſans que le Duc s'en mêlât ; quand il ſeroit poſſible que vous portaſſiez votre cœur ailleurs, vous ne verrez jamais, ma Princeſſe, que j'imite un ſi cruel exemple : non, jamais je ne puis aimer que vous. Après ces proteſtations ſinceres, ils prirent des meſures ſur ce que le Comte alloit faire ; il promit à la Ducheſſe de lui mander toutes les nouvelles de la Cour de France, & d'écrire à Comines les détails de ſes

projets : après avoir reſpectueuſement baiſé la main aux deux Princeſſes, il prit congé d'elles.

La jeune Princeſſe fut plus tranquille qu'elle n'avoit oſé eſpérer de l'être pendant l'abſence du Comte, par les marques d'affection qu'elle recevoit continuellement de la Ducheſſe, & par les ſoins qu'avoit le Comte d'Angoulême de lui écrire. Elles apprirent que Leſcun employoit toute ſon adreſſe pour détourner le Duc de Berri de l'alliance de la Bourgogne; que ſon cœur étoit occupé par un nouvel engagement, & que le Duc ne ſongeoit qu'à s'aller établir en Guienne. Le Comte d'Angoulême y étoit allé auſſi avec le Comte de Beaujeu pour appaiſer quelques mouvemens, & les Princeſſes apprirent, par le bruit commun, qu'il avoit fait des actions extraordinaires, & donné des marques de la plus éclatante valeur. Cependant la Cour de Bourgogne étoit toujours la même. Tous les Princes de l'Europe y étoient la plupart du tems, & les brigues des amans de la Princeſſe y répandoient un air de galanterie & de magnificence qu'on ne voyoit point ailleurs.

Elle fut troublée par les nouvelles de Gueldres. On apprit que le Prince avoit fait empriſonner ſon

pere, par une action également barbare & dénaturée : il avoit négligé de s'assurer de la personne de sa belle-mere, jeune Princesse, remplie de vertus & de courage, qui s'étoit sauvée chez le Duc de Cleves, son frere, & l'avoit enfin réduit, par ses raisons, à porter la guerre dans la Gueldres, pour briser les fers de son époux. Le Duc de Bourgogne vit d'abord ces troubles avec indifférence : il ne pensa pas que ses deux voisins, en se détruisant, mettoient par-là leurs États en proie à son ambition : il ne songeoit point à dépouiller le Prince de Gueldres ; il aimoit trop sa femme, & pensoit plutôt à la confirmer dans cette nouvelle domination.

Le Pape & l'Empereur commanderent cependant au Duc de Gueldres & à celui de Cleves de mettre bas les armes, & prierent le Duc de Bourgogne de raccommoder le pere & le fils. Le Duc écrivit au Prince de Gueldres de le venir trouver, & de lui amener son pere : il obéit ; car il n'avoit conçu le dessein de se mettre à la place de son pere que par d'horribles pensées. Il vouloit être plus puissant qu'il n'étoit, & d'autres projets plus abominables encore lui faisoient croire que dans

peu il pourroit s'assurer la possession de la Princesse de Bourgogne. Il se disposa avec joie à passer en Bourgogne : il étoit charmé de cette occasion de revoir la Princesse qu'il aimoit ; & menant avec lui sa femme, dont il savoit que le Duc étoit épris, il ne crut pas trouver en lui un juge sévere.

Le Duc travailla aussi-tôt à leur raccommodement, & quoiqu'il n'aimât pas le Prince de Gueldres, sa femme lui étoit trop chere, pour consentir qu'elle descendît du rang où le crime de son époux venoit de l'élever. Il fut donc question d'appaiser & de contenter le vieux Duc. Charles consentit à lui donner le Gouvernement des deux Bourgognes, pour lui faire un établissement honnête : il demanda en outre certains revenus, & un petit pays en propre. Le Prince de Gueldres s'opiniâtra à ne pas vouloir que son pere eût la moindre possession dans ses États : il le refusa même d'une maniere si indécente, & dans des termes si cruels, que son pere irrité se porta jusqu'à jetter son gand pour l'appeller en duel. On empêcha le fils de le ramasser, & le Duc de Bourgogne, piqué de son inhumanité, lui parla avec tant de hauteur

& de fierté, que le Prince de Gueldres épouvanté, & sans songer que la foi publique étoit le gage de son retour, prit secrétement la fuite, de peur d'être arrêté : il abandonna sa femme, se déguisa, & prenant des chemins détournés, il alla jusqu'à Namur, où il fut reconnu. On s'assura de sa personne, & l'on dépêcha au Duc, pour savoir ce qu'il vouloit qu'on en fît. Ce fut alors qu'il ouvrit les yeux sur ses intérêts; il manda qu'on eût à enfermer le Prince de Gueldres dans le Château de Namur : il rétablit le vieux Duc, qui déshérita son indigne fils, & institua le Duc de Bourgogne son héritier. Ainsi la Princesse de Gueldres demeura en Bourgogne, & elle y demeura avec bienséance auprès de sa mere, & au sein de presque toute sa famille. Elle étoit trop heureuse d'être débarrassée, sans avoir rien fait pour cela, d'un époux si barbare, d'un pere si inhumain.

Le Comte de Riviere ne fut pas long-tems sans trouver des prétextes pour revenir en Bourgogne. Le Duc s'étoit rejetté plus que jamais dans sa galanterie, malgré les interruptions que les soins de la guerre y apportoient de tems en tems : c'étoit toujours contre la France. Le Comte d'An-

goulême, comme on l'a dit, avoit adroitement obtenu de l'emploi en Guienne, pour n'avoir point à ſe trouver contre le Duc. Comines, qui étoit ſon ami particulier, n'avoit pas manqué de le faire remarquer au Duc de Bourgogne, afin que ce témoignage de conſidération produiſît, dans le tems, ſon effet.

Il entretenoit ſouvent la Princeſſe des intérêts du Comte; & c'étoit une douceur pour elle de pouvoir s'entretenir avec un homme du caractere de Comines. Il écrivoit des lettres à ce Prince; il en recevoit d'autres; & ce commerce avoit tout l'agrément qu'il pouvoit tirer d'une ſi fâcheuſe abſence.

Cependant Louis XI reprit la négociation du mariage du Duc de Berri, & ſeulement parce que Charles l'avoit rompue par la guerre. Le Duc, qui ſavoit bien que le Roi ne le vouloit pas ſincérement, le deſira dans la vue de le chagriner, & conclut une treve. Malgré tous les ſoins de Comines, qui faiſoit l'impoſſible auprès du Duc, pour l'empêcher, parce qu'elle ne pouvoit qu'être très-funeſte au Comte d'Angoulême, elle eut lieu. La Princeſſe de Bourgogne en fut incon-

ſolable. On ne comprenoit jamais rien dans les biſarres démarches du Roi; & l'on fut bientôt éclairci, qu'il n'avoit fait de telles propoſitions, que pour amuſer le Duc de Bourgogne. Une lettre du Comte d'Angoulême diſſipa leur crainte & leur douleur. Elle étoit adreſſée à la Ducheſſe; & comme il s'expliquoit à Comines avec des chiffres ſur les intérêts de ſon cœur, on rendoit ordinairement public tout ce qu'il mandoit à la Ducheſſe, attendu que ce n'étoient que des nouvelles ou des choſes agréables.

Comme cette lettre, ſi flatteuſe pour la Princeſſe, avoit été apportée par un exprès; qu'elle contenoit une nouvelle très-importante, & que le Duc n'en avoit encore aucune connoiſſance, Comines ne manqua pas d'en faire un mérite au Comte d'Angoulême. Elle contenoit une relation de l'événement le plus extraordinaire. Nous la réſerverons pour le Conte ſuivant.



NOUVELLES

FRANÇAISES.

TOME III, N°. XIII.

CHARLES
DE FRANCE,
DUC DE BERRI,
NOUVELLE FRANÇAISE.

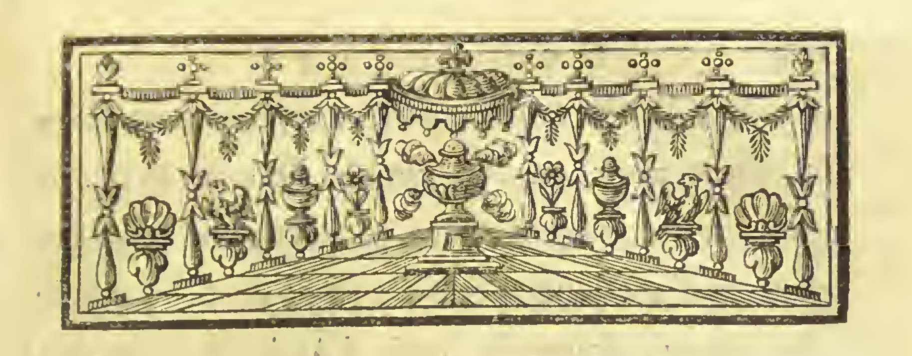


A PARIS,

Chez { NYON l'aîné, Libraire, rue du Jardinet,
BELIN, Libraire, rue Saint-Jacques.

M. DCC. LXXXIII.





CHARLES DE FRANCE, DUC DE BERRI.

Lettre du Comte d'Angoulême à la Ducheſſe de Bourgogne.

Comme je n'ai guere manqué à vous mander tout ce qui ſe paſſe en ce pays, Madame, & que ce que j'ai à vous dire préſentement eſt tout-à-fait extraordinaire, je vous ſupplie de vous remettre tout ce que j'ai eu l'honneur de vous écrire, après l'entrevue du Roi & du Duc de Berri. La punition du Cardinal Baluë ſuivit de près cette réconciliation, le Roi donna la Guienne à ſon frere ; & l'on prétend que pour empêcher l'alliance de Bourgogne, à laquelle il étoit

opposé, il n'y eut sorte de moyens dont il ne se servît pour en éloigner le Duc de Berri. Il n'en trouva point de plus propres, que ceux des charmes d'une jeune personne, fille du Seigneur de Monsoreau, veuve de Louis d'Amboise, Vicomte de Thouars, qui fit bien voir, en cette rencontre, qu'il n'est pas nécessaire d'être parfaitement belle pour inspirer une forte passion. Madame de Thouars avoit le visage agréable, l'air fin, la taille belle, un esprit incomparable, & un savoir qui n'est pas ordinaire aux Dames : elle étoit charmante pour la société; sa conversation étoit comme on la vouloit, sérieuse ou divertissante, également utile & agréable : jamais femme n'eut le cœur si grand, ni les manieres si nobles, & ne fut si généreuse.

Comme elle étoit soutenue du Roi, dans la passion qu'il vouloit qu'elle inspirât au Duc de Berri ; qu'il l'avoit assurée qu'elle pouvoit la pousser aussi loin qu'elle voudroit, & prendre des espérances qu'il appuieroit, elle obéit avec joie, & réussit heureusement.

Le Duc de Berri étoit doux, d'une humeur facile : Lescun aidoit son cœur à se soumettre

ſous le joug, ſoit pour ſeconder les volontés du Roi, ou par des raiſons qui nous ſont inconnues; enfin la victime étoit trop bien ornée, le ſacrifice s'accomplit. Le Duc aima Madame de Thouars, avec une paſſion ſi forte & ſi ſincere, qu'il ſe réſolut bientôt après à l'épouſer. Elle étoit ravie de l'avoir amené où elle le vouloit, parce qu'elle s'élevoit à un rang qu'aucune Princeſſe de l'Europe n'eût dédaigné; mais encore, comme elle l'a avoué, parce qu'elle aimoit le Duc de Berri: celui-ci étoit jeune, beau, avoit beaucoup d'amour, & étoit fils de France; il n'en faut pas tant pour toucher le cœur d'une femme: elle ſe crut au comble du bonheur. Lorſqu'ils voulurent tous deux en preſſer l'inſtant, ils trouverent que le Roi différa ſouvent par des prétextes, qui n'étoient, à proprement parler, que des chicanes qu'il leur faiſoit, pour empêcher un mariage, auquel il étoit bien éloigné de ſouſcrire.

Madame de Thouars, qui avoit trop d'eſprit pour ne pas connoître les artifices du Roi, vit qu'elle ne parviendroit jamais à l'honneur dont on l'avoit flattée ſi elle ne diſſimuloit à ſon tour. Elle feigni tout d'un coup de ſe rendre

justice, & de mettre des bornes à une ambition trop élevée, en jouant le simple rôle d'une maîtresse, qui n'envisage rien au-delà du plaisir d'aimer. Elle étoit cependant convenue avec le Duc de Berri, de ce qui pouvoit rendre leur engagement éternel : il y en a même qui assurent qu'ils se marierent en secret, & que c'est ce qui les a conduits à leur perte. Tout ce qui parut alors aux yeux de la Cour, fut une grande modération de la part de Madame de Thouars ; & quelque tems après une envie déterminée du nouveau Duc de Guienne d'aller s'établir dans cette Province.

Madame de Thouars feignit d'être au désespoir de cette résolution. Elle la combattit fortement dans l'esprit du Duc, en disant qu'elle vouloit s'en séparer, & réussit si bien dans ses vues, qu'elle obligea le Roi à la prier d'accompagner son frere, jusqu'à ce qu'elle ait obtenu ce qu'elle vouloit, & qu'alors son mariage seroit absolument à sa volonté. Quoiqu'elle se méfiât du Roi, elle crut toujours qu'il n'y avoit qu'à s'éloigner, & que le Duc seroit maître en Guienne. Il partit de la Cour avec un équipage superbe : celui de Madame

de Thouars étoit si nombreux & si magnifique, qu'il ne différoit en rien de celui d'une Duchesse de Guienne. Beaucoup de ses amis la suivirent ; & ce voyage fut une partie de plaisir. Ils séjournerent dans toutes les villes : leurs entrées s'y faisoient avec pompe, & cela par ordre du Roi lui-même. Leur route se fit gaiement de ville en ville, jusqu'à Saint-Jean d'Angely, où l'Abbé de ce lieu leur donna une fête si galante, qu'elle sembloit être calquée sur la politesse de la Cour. Sur la fin du repas il présenta au Duc de Guienne une pêche d'une si grande beauté, pour la saison peu favorable, que le Duc & toute sa suite en témoignerent la plus grande surprise. Ce Prince la reçut avec beaucoup d'affabilité & d'admiration, & l'offrit à Madame de Thouars. Elle la prend, la partage en deux, en donne la moitié au Duc, & mange l'autre. Elle eut à peine avalée cette fatale pêche, que ses yeux se couvrirent d'un épais nuage : ses regards devinrent sombres ; son teint pâlit, & le rose vermeil de ses belles levres fut bientôt changé par l'effet violent du poison. Ah ! Prince, dit-elle, d'une voix mourante & pleine de terreur, prenez garde à vous ! qu'on le

ſecoure, s'écria-t-elle foiblement : je me meurs! Un ſymptome mortel ſe manifeſta ſur toute ſa perſonne : ſa jeuneſſe combattoit contre la mort; elle fit de vains efforts; ſa vie ne dura que deux heures. Ses yeux appeſantis par l'angoiſſe de la mort, cherchoient encore ceux du Prince, qui en ſentoit comme elle les fatales approches; mais moins violemment; ſoit qu'il y eût plus de poiſon dans la moitié de pêche qu'elle avoit mangée, ſoit qu'il eût plus de force pour réſiſter à ſon effet. Il prit tous les ſecours qu'on lui offrit, mais il ne quitta pas Madame de Thouars : il lui tenoit les mains; il pleuroit; il pénétroit tous les cœurs par ſes cris & ſon déſeſpoir.

Au milieu des tourmens qu'éprouvoit Madame de Thouars, on voyoit qu'elle ſouffroit plus encore du danger de ſon amant, que de ſes propres maux : elle avoit toujours les yeux attachés ſur lui. Lorſque le tourment du poiſon l'agitoit trop fortement, on voyoit quelques larmes couler des yeux de Madame de Thouars, & tous les ſpectateurs en répandoient. Elle fit des efforts inutiles pour parler : elle eſſayoit de prononcer le

nom du Prince, & quelques expreſſions d'amour & de douleur : à ſon dernier moment, elle approcha la main du Duc de ſa bouche, & elle expira. Ah ! Madame, quel ſpectacle attendriſſant. Il eſt étonnant que la douleur du Duc de Guienne n'eût point encore plus de force que le poiſon, & qu'elle ne le fît pas mourir ſur le champ : il vécut encore quelques jours dans des douleurs pires que la mort même. Le nom de Madame de Thouars étoit ſans ceſſe dans ſa bouche. Il tenoit & baiſoit à chaque inſtant un petit livre qui étoit écrit de la main de Madame de Thouars. Enfin il mourut, & avoit recommandé que ſon corps fût réuni dans un même cercueil avec celui de ſon amante. Le fidele Leſcun ſe chargea de ce précieux dépôt, & le fit porter ſur un vaiſſeau avec le perfide Abbé de Saint-Jean d'Angely, pour le livrer à une vengeance affreuſe, faite pour étonner la poſtérité. L'embarquement ſe fit à Bordeaux, d'où l'on prétend qu'ils ont pris la route de Bretagne. Voilà, Madame, la fin tragique du déplorable Duc de Guyenne, & de l'infortunée Madame de Thouars. Elle laiſſe l'eſprit dans des idées triſtes, & je crains ſi fort de vous les communiquer, que vous

agréerez que je ne me jette point ſur des réflexions : bien loin d'oſer parler, je crois qu'il faut ſavoir ſe taire.

Après cette lecture, le Duc parut rêveur, il prononça quelques paroles, en murmurant ſur une mort ſi extraordinaire, & prenant ce papier, dont il relut quelques endroits, il fut, ſuivi de Comines ſeul, chez la Princeſſe de Gueldres, pour lui en faire part. Lorſque chacun eut dit librement ſa penſée ſur cette nouvelle, la Princeſſe jetta adroitement le Duc ſur le ſujet du Comte d'Angoulême : elle l'aimoit & l'eſtimoit ; & comme les intérêts de ſa Maiſon lui étoient chers, elle s'expliqua au Duc plus clairement qu'elle n'avoit encore oſé faire : le moment lui fut favorable. Le Duc ne parut point étonné de ce qu'elle lui dit. Je vous aſſure, continua-t-elle, que je plains le Duc de Berri : je ne ſuis point aſſez ſavante dans la politique, pour connoître s'il vous étoit auſſi utile, qu'on le diſoit, pour votre gendre : je ſais ſeulement qu'agiſſant ſur des principes naturels, ſi j'étois en votre place, je choiſirois un Prince de mon Sang. Qu'avez-vous à faire de tous ces étrangers qui ſont ici ? qu'ils regnent chez eux ?

que vous font-ils ? vous honorent-ils ? en avez-vous besoin ? Je voudrois un Prince qui me dût toute sa fortune, & qui pût aimer ma personne. Entre tous ceux qui pourroient prétendre à un honneur comme celui-là, je ne vois que le Comte d'Angoulême, dont nous venons de parler, qui en est le plus digne. Je dirai plus, Madame, si on me le permet, reprit Comines, c'est le seul Prince digne d'être choisi par le Duc, & qui soutiendroit, avec des qualités les plus semblables aux siennes, toute cette grandeur à laquelle on l'éleveroit. Je crois, Madame, continua le Duc, que ma fille seroit fort heureuse avec lui, & je prétends qu'elle le soit dans le choix que je voudrois faire. Je suis souvent politique ; mais je suis pere quelquefois. Ah ! Seigneur, repliqua la Princesse de Gueldres, demeurez dans un sentiment si raisonnable : donnez-lui un époux qu'elle puisse aimer. Qu'on est à plaindre, quand il faut passer sa vie dans un lien mal assorti ; j'en suis un triste exemple. Toute ma douceur & ma patience ne m'ont jamais attiré un bon moment de la part de mon mari, & tant que j'ai demeuré en Gueldres, j'ai eu des peines à souffrir. Seigneur, la Princesse est trop aimable ;

faisons-la heureuse : je sais qu'elle le sera avec un Prince si bien né : son intérêt & le vôtre me guident; je vous rends à tous justice. Je ne vous propose aucun de mes freres, qui sont du même Sang que le Comte, parce qu'aucun n'a le merite qu'il a. Je connois son mérite, reprit le Duc; il m'a souvent conduit à cette pensée de le choisir pour mon gendre; vous m'y déterminez maintenant. Quelle surprise pour toute l'Europe! quelle rage pour le Roi, de voir un de ses sujets aussi puissant que lui. Il faut, par notre diligence, tromper cette prévoyance dont il se pique tant; agir ensorte que la chose soit faite avant qu'il la puisse savoir; confondre le soin de ses espions, dans le seul dessein qu'il ne prévoit pas, & dont le succès doit lui être si important. Comines, il faut écrire au Comte d'Angoulême, qui est encore occupé en Guienne, devant Laitoure, lui faire entendre mes volontés : qu'il feigne d'être malade; qu'il se dérobe seul, & qu'il se rende incessamment auprès de vous.

Cette commission fut très-agréable à Comines. Il dépêcha un Gentilhomme, adroit & fidele, au Comte d'Angoulême : il est à croire qu'il se disposa

avec bien du plaisir à exécuter un ordre qui devoit être si agréable à ce Prince.

La Princesse de Gueldres, qui craignoit de trouver trop de monde chez la Duchesse, lui manda qu'elle se trouvoit mal, & qu'elle la prioit de passer chez elle avec la Princesse. Elles s'y rendirent toutes deux. Ce fut avec une si grande joie, qu'elle leur apprit le bonheur du Comte d'Angoulême, qu'à peine la Duchesse en eut-elle autant, & toute la modestie de la Princesse n'empêcha pas qu'elles ne vissent que la sienne étoit encore au-dessus de la leur. Le Comte de Riviere, qui faisoit semblant d'ignorer les desseins du Duc, mais qui les savoit, parce qu'il étoit l'intime ami du Comte d'Angoulême, alla au-devant de lui, sous prétexte de la chasse, le jour qu'on savoit qu'il devoit arriver. On eût eu de la peine à voir lequel des deux avoit le plus de joie, lorsqu'ils s'embrasserent, tant il est vrai que la parfaite amitié rend les biens & les maux communs. Le Comte de Riviere ressentoit la fortune de ce Prince aussi sensiblement que lui-même.

Que fait-on d'où vous venez, lui dit le Comte d'Angoulême ? M'y attend-on avec quelque impa-

tience ? m'y desire-t-on ? Je vois à votre visage que rien n'est changé pour moi, & que la Princesse est persuadée que je suis l'homme du monde qui a le plus de respect pour elle. Non-seulement la Princesse n'est point changée, reprit le Comte de Riviere ; mais je vous assure encore que le Duc ne l'est pas non plus ; il est dans les mêmes sentimens, & votre bonheur est si prochain, que je ne sais ce que vous sentez là-dessus. Je me sens si près de ce que j'ai le plus desiré en ma vie, repliqua-t-il, que je ne puis vous exprimer ce qui se passe en moi. Je m'examine ; je ne sais si l'on ne me trompe point, & je trouve la félicité où l'on m'éleve si parfaite, que j'ai peine à la croire. Mon cher Comte, est-il bien vrai que je vais être si heureux ? Non : je ne le puis croire, par les craintes que j'ai de voir traverser les espérances que l'on me donne.

Dès le soir même, le Duc voulut voir en secret le Comte d'Angoulême, & ce fut dans un cabinet de la Princesse de Gueldres, en présence de la Duchesse de Bourgogne, de la Princesse, de Comines & de Vaubrisset. Le Comte se jetta aux pieds du Duc ; le Duc le releva en l'embrassant.

Comte, lui dit-il en riant, & en lui préſentant la Princeſſe, voulez-vous cette perſonne? Je n'ai que cela à vous donner pour le préſent: mais j'eſpere que vous attendrez le reſte ſans impatience. Seigneur, reprit le Comte, tous vos dons ſont précieux: mais j'avoue que voilà le plus grand de tous vos biens. C'eſt ainſi que le Duc engagea ce Prince & cette Princeſſe, & qu'on ſe dépêcha, autant qu'on le put, à régler tout ce qui étoit néceſſaire dans une affaire de cette importance.

Quoique le Comte fût *incognito* à la Cour, il voyoit tous les jours la Princeſſe, & ils n'attendoient que l'inſtant où ils ſeroient unis pour toujours. Je ne puis croire mon bonheur, lui diſoit-il; il n'y a que la poſſeſſion de votre perſonne qui puiſſe me le perſuader. Juſques-là, tout ce qu'on pourroit me dire me paroîtra une chimere. Tout le cours de ma vie a été ſi infortuné, que je ne puis penſer que je vais être heureux, préciſément par la ſeule choſe par où je le pouvois devenir. Pourquoi vous tourmenter, lui dit la Princeſſe? vous ne devez avoir que de la joie, ſi vous m'aimez. Votre inquiétude paroît

d'abord obligeante ; mais enfin vous la faites paſſer dans mon eſprit : n'eſt-ce point que vous craignez de m'aimer moins, quand vous n'aurez plus rien à deſirer, & que vous n'ignorez pas qu'une tendreſſe languiſſante feroit peu propre à ſatisfaire la délicateſſe de mon cœur ? Vous ne penſez point ce que vous me dites, reprit froidement le Prince. Non, repartit-elle ; je ne le crains pas : quand mes devoirs ſeront joints à la forte inclination que j'ai toujours eue pour vous, il me ſera aiſé de vous faire voir juſqu'à quel point vous m'êtes cher, & je ſuis perſuadée, quand j'examine vos ſentimens, que je vous pourrai obliger à être fidele à votre paſſion. Elle ſera le charme de ma vie, reprit le Comte ; & quoique je vous aime autant que je le puis faire préſentement, je ſuis aſſuré que je vous aimerai mille fois davantage, quand rien ne nous ſéparera, & que ma félicité ſera ſans obſtacle.

Le tems du mariage fut enfin marqué. Deux jours avant la célébration, le Comte & la Princeſſe ſe parloient avec une tendreſſe extrême, en préſence du Comte de Riviere & de la Ducheſſe de Bourgogne. Mon bonheur eſt-il bien certain,

diſoit le Comte d'Angoulême? je ne puis exprimer l'état où je me trouve : j'ai une agitation & une impatience qui ne me laiſſent aucun repos ; les nuits & les jours me paroiſſent d'une longueur affreuſe : je compte toutes les heures. Je la vois, diſoit-il, en montrant la Princeſſe : on m'aſſure que ſon ſort & le mien vont être inſéparables, & cependant je ſouffre des peines que je ne puis définir. On ſe contenta de plaiſanter le Prince ſur les peines qu'il diſoit éprouver, & chacun les interprétoit à ſa maniere. La Princeſſe en fut même un peu fâchée ; mais elle reprenoit ſa gaieté, lorſqu'elle voyoit que, de quelque maniere que le Prince ſouffrît, c'étoit toujours de l'amour. La Princeſſe de Gueldres entra dans ſon cabinet, comme ils en étoient ſur ce chapitre : elle étoit fort rouge ; elle venoit de dormir, & elle leur dit qu'elle croyoit avoir la fievre ; qu'il y avoit déja quelques jours qu'elle ne ſe portoit pas bien, & voyant de l'inquiétude dans les yeux du Comte de Riviere : je ſerois pourtant bien marie, dit-elle, en s'adreſſant au Prince, & ſouriant un peu, ſi je n'étois pas de vos noces ; la fête ne vaudroit rien ſans moi : & puiſque j'ai ſi heureuſement avancé

votre bonheur, je ne ſuis pas d'avis de partir ſans l'avoir bien établi. Eh ! Madame, dit la Princeſſe, en l'embraſſant tendrement, pourquoi venir troubler le plaiſir que nous avons ici, en nous diſant de ſi funeſtes paroles ? Elle ſait ſi bien comme l'on eſt à ſon égard, dit triſtement le Comte de Riviere, qu'elle ne doit point chercher de nouvelles preuves pour connoître toutes ſes forces, & pour pouſſer à bout la foibleſſe que l'on a pour elle. Vous n'êtes point malade, dit la Ducheſſe de Bourgogne ; que devons-nous craindre avec des yeux ſi vifs & un teint ſi éclatant, ſi ce n'eſt que le mal des autres ne s'augmente ? Elle dit ces mots d'un air ſi fin, & voulant parler de ſon mari, dont elle railloit ſouvent avec la Princeſſe de Gueldres : hélas ! Madame, reprit-elle, on ne ſait ce qui les cauſe ces maux dont vous parlez ; & ſi le teint, les yeux, & toutes les beautés de ſa perſonne les faiſoient naître, les gens que nous connoiſſons n'auroient qu'à ſe tenir chez eux, ils ont plus qu'ils n'en méritent. Le Comte de Riviere étoit cependant fort inquiet, & fit remarquer que la Princeſſe de Gueldres avoit même la voix changée : il

il eut tous les empreſſemens d'un homme qui ſait aimer, & l'obligea, par ſes prieres, à ſe mettre au lit : elle s'y mit, & la nuit ſuivante la fievre fut très-violente ; elle alla ſi fort en augmentant, que le ſeptieme accès parut mortel. Ce fut alors que la douleur éclata d'une maniere remarquable à la Cour. Le Duc, qui étoit au déſeſpoir, ne voulut entendre parler de rien, & le mariage fut différé. La Ducheſſe étoit très-affligée, parce qu'elle aimoit la Princeſſe de Gueldres : elle étoit inceſſamment auprès d'elle, & occupée à conſoler le Duc. Le Comte d'Angoulême & la Princeſſe avoient tant de raiſons d'être affligés, qu'ils l'étoient avec excès. Mais rien n'étoit ſi affligé que le Comte de Riviere.

Elle mourra, diſoit le Comte d'Angoulême à la Princeſſe ; elle mourra, & mon bonheur ſera différé. Voilà les cruels preſſentimens que j'avois, & dont je ne pouvois rendre raiſon.

Ce Prince fut trop véritable dans ce triſte pronoſtic. La Princeſſe de Gueldres tira viſiblement à ſa fin, & tout l'art des Médecins fut inutile contre la violence de ſon mal. Ils annoncerent au Duc la terrible ſentence : il n'en put

ſoutenir le coup; il éclata dans tout ce que la douleur a de plus tendre. La Ducheſſe ne le quitta point : il fut touché de ſa vertu : on le fit ſortir de l'appartement de la Princeſſe de Gueldres; il ſe jettoit aux pieds de ſa femme; il lui demandoit pardon de ce que ſes affections étoient partagées; il la prioit de le ſecourir, & de ne point l'abandonner.

Tous ceux qui étoient dans la chambre de la Princeſſe de Gueldres étoient conſternés : on la voyoit ſeule tranquille; elle apperçut le trouble & l'affliction ſur tous les viſages; elle les regarda fixement : c'en eſt aſſez, dit-elle, je vois l'état où je ſuis. O Dieu! j'y ſuis réſolue. Ces paroles ſaiſirent tous les cœurs, & un torrent de larmes ſortit de tous les yeux. Eh! dit-elle, pourquoi vous affliger; je vais être heureuſe? Eſt-ce un ſi grand mal que de mourir? Je meurs bien jeune, continua-t-elle, en voyant le Comte de Riviere dans l'attendriſſement; je meurs bien jeune : mais qu'importe un peu plutôt ou un peu plus tard? C'eſt une loi commune. Qu'on me laiſſe un moment, Madame, en s'adreſſant à la Princeſſe : faites que je puiſſe dire adieu au Comte d'Angoulême.

A ce mot, le Comte de Riviere fit un cri douloureux, & voyant qu'il n'y avoit plus de gens ſuſpects dans la chambre, il ſe traîna, tout effrayé, vers le lit de la malade, où il demeura à genoux, en la regardant avec des yeux noyés dans ſes pleurs : elle en eut pitié ; il faut nous réſoudre, lui dit-elle, & nous allons être ſéparés. Séparés ! s'écria-t-il, vous ne mourrez pas ſeule : je vous ſuivrai. A quoi ſongez-vous, lui dit-elle languiſſamment : vous vivrez, & vous vous conſolerez. Je n'ai ſervi que de tourment à votre vie, par la malheureuſe paſſion que je vous ai inſpirée : je meurs avec toute votre tendreſſe ; c'en eſt aſſez pour moi ; vous m'auriez un jour moins aimée, & ma mort ne fera que ce que le tems auroit infailliblement fait un jour. Adieu Comte ; il faut nous quitter : elle voulut ſe tourner de l'autre côté, mais le Comte de Riviere & la Princeſſe tenoient chacun une de ſes mains, qu'ils arroſoient de leurs larmes. Otez-moi ces objets, dit-elle au Comte d'Angoulême ; ils m'attendriſſent trop. On auroit eu de la peine à les arracher delà, ſi l'Évêque de Liege, ſon frere, ne s'en fût mêlé. Cette Princeſſe vécut encore deux jours, avec

un eſprit auſſi vif & auſſi bon que jamais. Elle ne voulut plus voir ni le Duc ni le Comte de Riviere; elle ne ſongea qu'à ſon ſalut : elle dit des choſes fort touchantes à la Ducheſſe & à la Princeſſe qui ne la quittoient point : elle demanda pardon à la Ducheſſe de lui avoir enlevé, malgré elle, le cœur de ſon mari : elle la pria d'obtenir du Duc que l'on continuât de traiter avec douceur le Prince de Gueldres : elle dit à la Princeſſe qu'elle mourroit avec le regret de n'avoir pas achevé ſon mariage, & qu'elle la prioit d'aimer ſa mémoire; enfin, elle attendriſſoit tout ce qui l'entouroit, & jamais à ſon âge on n'a enviſagé la mort avec plus de fermeté : elle eut de la connoiſſance juſqu'au dernier ſoupir, & ſa vertu & ſa piété lui firent recevoir la mort avec une grande réſignation.

Le Duc de Bourgogne ne ſe conſola jamais de la perte de cette Princeſſe, & ſa douleur changea abſolument ſon humeur & ſon naturel. Le Comte de Riviere eut une affliction auſſi vive & plus touchante; il la cacha aux yeux de la Cour, ſous le prétexte d'une indiſpoſition. Le Comte d'Angoulême étoit encore plus fâché qu'ils ne l'étoient tous deux, non-ſeulement parce qu'il

perdoit une parente aimable, qu'il aimoit, à qui il avoit tant d'obligations, mais auſſi parce qu'il prévoyoit bien que ſon mariage ſeroit retardé. Avois-je raiſon de craindre, diſoit-il à la Princeſſe? & en croirez vous, Madame, les preſſentimens de mon cœur? Nous avons perdu la Princeſſe de Gueldres, & vous verrez que le Duc différera mon bonheur. La Princeſſe ſe plaignoit avec lui, & de quelques jours on ne fut en état de pouvoir parler au Duc. Le Comte ſe préſentoit en particulier devant lui, le plus ſouvent qu'il pouvoit, & une fois le Duc le regardant tendrement, après avoir pouſſé un long ſoupir, & comme s'il fût revenu tout-à-coup à lui-même, je ne ſaurois ſonger à vos affaires, Comte, lui dit-il; je vous prie, remettons-les à une autre fois. Si vous aimez, il vous ſera aiſé d'entrer dans l'état où je ſuis : retournez en France; un plus long ſéjour vous rendroit ſuſpect; je prolongerai la treve, ſi je puis, & je vous rappellerai bientôt : ma fille eſt à vous, je vous l'ai promiſe; je vous confirme ma parole; je ne la donnerai point à d'autres. Allez, lui dit-il en l'embraſſant, ſoyez toujours de nos amis.

Cet ordre de partir mit le Comte au défespoir; il s'en plaignit d'une maniere bien touchante à Comines, en fortant de la chambre du Duc. Je m'en vais donc, & voilà tout le fruit que j'emporte des belles efpérances que l'on m'avoit données. Ah ! Madame, dit-il à la Princeffe, je viens vous dire adieu : on veut que je parte, & je me trouve fi malheureux, que je ne fais fi je dois prendre la liberté de vous prier de ne point m'oublier. Seigneur, reprit-elle, la Ducheffe vient de me dire la néceffité où nous fommes de nous féparer, & je trouve que les dernieres paroles que mon pere vous a dites, font bien propres, dans un fi grand mal, à en modérer la violence. Que me font-elles les paroles, reprit-il, quand j'en vois l'effet dans un fi grand éloignement ? Seigneur, dit la Princeffe, elles font d'un fi grand poids, qu'elles autorifent l'innocence des fentimens que j'avois ofé avoir pour vous : l'aveu du Duc m'engage à m'y livrer fans réfiftance. Modérez, je vous en fupplie, la peine où je vous vois : bien-loin de vous oublier, je me fouviendrai de vous avec un plaifir extrême, & nous fouhaiterons, ajouta-t-elle en rougiffant,

que votre retour ſoit auſſi prompt que vous le deſirez. Le Comte ſe jetta à ſes pieds, lui fit mille proteſtations d'une fidélité éternelle, où ils ſe firent bien voir l'un à l'autre la ſenſibilité de leur cœur dans une ſi cruelle ſéparation. Le Comte ne partit point ſans aller dire adieu au Comte de Riviere : il l'avoit vu tous les jours depuis la mort de la Princeſſe de Gueldres, & il lui avoit dit tout ce qu'il avoit pu prendre dans un cœur auſſi tendre que le ſien : ils s'embraſſerent mille fois, ſe confirmerent leur amitié par les promeſſes les plus ſolemnelles. Le Comte recommanda au Comte de Riviere de ménager les intérêts de ſon amour, & il le lui promit, en l'aſſurant qu'il ne retourneroit en Angleterre, qu'après qu'il ſeroit revenu en Bourgogne, & qu'il l'auroit vu parfaitement heureux.

Ce Prince étoit à peine retourné en France, que Charles ne pouvant reſſentir une douleur modérée, voulut l'occuper par les agitations & les ſoins de la guerre : bien-loin de faire durer la treve, il prit un prétexte de la rompre, ſur le ſujet de la mort du Duc de Berri, & fit courir des bruits injurieux à Louis. Il ſe ligua avec le Duc de Bretagne ; il paſſa comme un torrent en

France, ruinant tout ce qui s'oppoſoit à ſa fureur. Le Comte de Riviere le ſuivit dans le deſſein de chercher la mort, & cette funeſte réſolution, qui le jettoit dans le péril, ſervit à lui faire acquérir une gloire éclatante. Le Comte d'Angoulême fut aſſez heureux pour être occupé en ce tems-là à dompter le reſte des rébelles de la Guienne. Il délivra Beaujeu des priſons où le Comte d'Armagnac le retenoit, & ſa conduite & ſa valeur, dans un homme de ſon âge, donnerent de l'admiration à toute l'Europe. Le Duc n'eût pas fait tant de progrès, s'il eût eu un ſi vaillant ennemi en tête. Il alla preſque ſans réſiſtance juſqu'aux portes de Rouen, & voyant que le Duc de Bretagne ne l'étoit pas venu joindre, il s'en retourna dans les Pays-Bas : la Ducheſſe & la Princeſſe l'attendoient à Cambrai. Tous ces Guerriers, ſi fiers & ſi terribles dans leurs armées, ſe trouverent doux & ſoumis auprès des Dames. Le jeune Souverain de Savoie étoit avec le Duc : il s'en étoit entêté ; & ſoit pour mieux engager dans ſes intérêts Yolande de France, ſa mere, ſoit qu'il agît par un motif ſecret de politique, qui lui étoit aſſez ordinaire, il dit tout haut, qu'il vouloit le marier avec la Princeſſe

ſa fille. La ſeule Ducheſſe oſa lui remontrer, avec douceur, les engagemensoù il étoit avec le Comte d'Angoulême. Il lui répondit froidement, qu'il avoit changé de penſée, & voyant un jour la Princeſſe extraordinairement triſte, il lui demanda pourquoi elle ne ſe préparoit pas avec plus de gaieté au mariage auquel il l'avoit deſtinée avec le Duc de Savoie. Avec le Duc de Savoie, Seigneur? Je n'avois pas dû penſer que votre choix, que je croyois fait, dût jamais ſe tourner de ce côté là; & ne l'avez-vous pas entendu dire, reprit-il? Seigneur, j'ai écouté ce qu'on m'en a dit, comme les autres bruits de la Cour, qui n'ont aucun fondement. Vos ordres ne ſont jamais venus poſitivement juſqu'à moi, qu'en faveur du Comte d'Angoulême. Vous m'avez commandé de le regarder comme un homme qui devoit un jour être mon mari; je vous ai obéi. Elle n'acheva ces paroles qu'avec une modeſte rougeur qui lui couvrit tout le viſage; & ne ſavez-vous pas, reprit bruſquement le Duc, que je vous ai promiſe autant de fois, & à autant de Souverains, qu'il a plu à ma politique, & que les intérêts de l'État l'ont voulu? Il eſt vrai, Seigneur, lui répondit-elle,

ce ſont des traités qui ſe ſont faits loin de moi; mais dans ce qui s'eſt paſſé avec le Comte d'Angoulême, vous m'avez commandé de recevoir ſa foi, & de lui donner la mienne. Hé bien, lui dit-il, faut-il qu'une Princeſſe qui a du courage, s'abaiſſe ſervilement à ces délicats points d'honneur? Votre cœur, votre foi, tout cela n'eſt à vous, qu'autant que je le veux. C'eſt moi qui en diſpoſe. Point de raffinement, je vous prie, ni de détour de tendreſſe. Votre gloire eſt d'être toujours prête à m'obéir, de quelque maniere que je veuille diſpoſer de vous. Il la quitta, ſans la regarder, & elle demeura dans la plus profonde affliction. C'eſt en vain qu'elle appelloit le Comte d'Angoulême à ſon ſecours; qu'eût-il pu pour elle & pour lui? Il étoit encore arrêté en Guienne. Tout ce qu'elle pouvoit, étoit de ſe plaindre avec le Comte de Riviere. Elle avoit ſouvent adouci ſa douleur, en lui parlant de la Princeſſe de Gueldres, & il n'avoit pris plaiſir d'en parler avec perſonne qu'avec elle. Ils s'entretenoient auſſi du Comte d'Angoulême, & l'échange de leurs ſecrets & de leurs malheurs les mettoit dans une communication de penſées, qui avoient mille charmes pour

eux : mais que ce commerce ſi doux devint cruel pour le Comte de Riviere ! Les beaux yeux de la Princeſſe de Bourgogne, dont il connoiſſoit tous les mouvemens, pénétrerent juſqu'à ſon cœur. Tout ce qu'elle diſoit l'enchaînoit; chaque parole lui portoit un nouveau trait, & la beauté de ſes ſentimens le portoit à une paſſion qui dura autant que ſa vie. Il ne connut pas d'abord ſon mal; il avoit aſſez de courage pour le combattre, & peut-être aſſez pour le vaincre; il ſavoit trop ce qu'il devoit au Comte d'Angoulême, & s'il n'eût pu dans les commencemens ſurmonter ſon amour, ſa fuite au moins en auroit dérobé la connoiſſance : mais qu'il étoit éloigné de ſe connoître lui-même ! Il croyoit n'avoir l'eſprit rempli que d'urnes & de tombeaux; il parloit toujours de la Princeſſe de Gueldres; mais il voyoit ſans ceſſe la Princeſſe de Bourgogne : enfin, il parla moins de cette illuſtre morte, & il remarqua la premiere fois avec ſurpriſe, qu'il avoit peine à nommer le Comte d'Angoulême. Qu'il fut épouvanté, quand il développa l'état de ſon cœur ! Il ne ſe flatta point; il vit tout ſon malheur. Il ſe dit qu'il ne ſeroit jamais aimé; il ſe préſenta

le bonheur du Comte d'Angoulême ; il repassoit dans son esprit la bonne foi avec laquelle la Princesse lui parloit de sa tendresse pour celui qu'on lui destinoit pour époux. Il se faisoit cent reproches sur le sujet du Prince, & sa délicatesse se trouvoit blessée de tout ce qu'il pensoit : mais l'amour, plus fort que tous les raisonnemens, reprenoit bientôt le dessus. Après bien des combats inutiles, il s'abandonna à son destin : il aima la Princesse avec l'ardeur la plus tendre : il aimoit encore le Comte d'Angoulême ; il connoissoit l'injustice de sa passion, & s'il agissoit quelquefois en amant, il rentroit bientôt dans tous les devoirs qu'une vertu sévere lui imposoit. La Princesse, qui ne lui cachoit rien, ne tarda pas à lui parler des vues du Duc pour le Duc de Savoie. Le Comte de Riviere en eut un moment de la joie; il pensa qu'on lui ôtoit un époux aimable & aimé, pour lui en donner un qu'elle n'aimeroit jamais. Il lui vint tout d'un coup une idée agréable ; mais un instant après il eut horreur de sa pensée ; il eut pitié du Comte d'Angoulême ; il plaignit la Princesse, & il haït ensuite le Duc de Savoie. Les peines qu'ils avoient sur ce mariage ne durerent pas long-tems. Le Duc

de Savoie s'en étoit allé lui-même chercher le consentement de sa mere, & l'on sçut que cette Princesse, après une longue inimitié avec le Roi son frere, s'étoit accommodée avec lui, aussi-bien que le Duc de Bretagne. Une nouvelle si peu attendue surprit le Duc, & l'irrita d'abord contre ses nouveaux ennemis. Il les méprisa ensuite, & dit tout haut, qu'il savoit les moyens de les réduire. En effet, il parut occupé par de grands desseins, & la Princesse, qui étoit ravie de ce qui venoit d'arriver, respiroit librement, après avoir ressenti tant d'alarmes.

Elle eût long-temps ignoré la passion du Comte de Riviere, si un accident ne lui en eût donné la connoissance. La Duchesse & elle se promenoient un soir avant de se coucher; elles étoient sur une terrasse, la lune étoit claire, leurs femmes & leurs gens se tenoient éloignés par respect, n'y ayant avec elles que ceux à qui elles faisoient l'honneur de mettre de leurs promenades privées. Après qu'elles eurent fait quelques tours, elles virent sortir deux hommes d'un petit bois de grenadiers; elles conçurent que c'étoit Riviere & Comines. La Princesse chantoit alors; elle avoit dans

la mémoire un air qui étoit venu depuis peu d'Efpagne, qui avoit une certaine tendreffe capable d'émouvoir le cœur, & fur lequel le Comte de Riviere avoit fait des paroles fort touchantes fur la mort de la Princeffe de Gueldres : la Princeffe ne s'en fouvenoit pas bien, elle l'appella, & le pria de les chanter. Le Comte de Riviere avoit fait ce jour-là, par malheur, d'autres paroles fur cet air, qui exprimoient la paffion qu'il avoit dans l'ame. Il les avoit tellement dans l'efprit, que lorfque la Princeffe le pria de chanter, ce qu'il avoit fait pour la Princeffe de Gueldres, il étoit fi plein de fon autre chanfon, qu'il la chanta fans s'en appercevoir.

Le Comte de Riviere, qui croyoit chanter la chanfon qu'on lui demandoit, s'arrêta après le premier couplet, pour le faire chanter à la Princeffe. Si une méprife l'avoit jetté fi loin, fa paffion le tranfportoit tellement, & il l'avoit chanté d'une maniere fi touchante & fi naturelle, qu'il étoit impoffible de ne pas voir ce qu'il avoit tenu caché. Mais comme il étoit devant deux belles Princeffes, elles ne fçurent d'abord ellesmêmes à qui fa paffion s'adreffoit. Comines ne

ſavoit auſſi qu'en penſer, & leur étonnement fut ſi grand, qu'ils demeurerent tous dans un ſilence qui avoit quelque choſe de ſingulier. Le Comte de Riviere étoit le ſeul qui n'y prît pas garde; il preſſa la Princeſſe de chanter; il s'étonna de ce qu'elle ne répondoit point; le ſilence duroit toujours; mais la Ducheſſe le rompit enfin par un grand éclat de rire; ſon eſprit vif & pénétrant démêla dans un inſtant, que ce n'étoit pas pour elle que la chanſon étoit faite; ſi bien que trouvant quelque choſe de plaiſant dans cette aventure, auſſi-bien que dans la contenance que chacun avoit, elle ne put ceſſer de rire. Comte de Riviere, dit-elle, vous ſavez plus d'une chanſon; comme je ſuis fort peureuſe, je ſuis ravie qu'on vous ait ôté d'auprès des tombeaux: il ſembloit à vos amis que vous aviez deſſein de vous enſevelir, & nous devons ſavoir bon gré à celle qui a mis à fin une ſi belle entrepriſe, par laquelle vous nous faites connoître ſi galamment que vous aimez. Le Comte de Riviere fut ſi interdit de ce que lui diſoit la Ducheſſe, & il vit ſi bien par-là qu'il s'étoit découvert lui-même, par cette autre chanſon, qui étoit toujours préſente à ſon eſprit, qu'au lieu de répondre, un

grand soupir fut toute la ressource qu'il put tirer de son embarras. La Princesse comprit trop la part qu'elle avoit dans un changement si prodigieux; elle en eut de l'indignation contre le Comte; elle se repentit, dans le moment, de toutes ses bontés, de la confiance sans bornes qu'elle avoit eue pour lui; & pour commencer à le punir, par des endroits qui pouvoient lui être sensibles : je hais tous ceux qui se démentent dans les sermens qu'ils ont faits à leurs maîtresses, & qui peuvent se consoler si vîte par un autre attachement : oui, Comte de Riviere, je ne saurois souffrir que vous songiez à un nouvel amour, quand ce seroit pour la plus belle personne du monde : c'est si fort mon sentiment, que si je perdois le Comte d'Angoulême, à qui le Duc mon pere m'a promise, & que je puis seul aimer; si, dis-je, j'étois assez malheureuse pour le perdre, non-seulement je n'aimerois jamais rien, mais je m'enfermerois en des lieux où je serois cachée à tout l'univers. Vos sentimens sont bien austeres, dit Comines; ils sont rares; le cœur ne les peut suivre sans efforts; ils nous transportent au-delà de la nature humaine, & c'est à faire à des ames élevées, comme la

vôtre,

vôtre, Madame, à les concevoir dans toute leur étendue. Le Comte de Riviere ne dit pas un mot pendant toute la conversation, & les Princesses se retirerent. Le Duc, pour chagriner ses nouveaux ennemis, fit encore la paix avec le Roi, & le Comte d'Angoulême crut devoir profiter des privileges qu'elle donnoit. Il manda à la Princesse qu'il alloit venir en Flandres pour la voir; elle se disposa à cette vue avec tout le plaisir imaginable, & Comines en parla au Duc; ce ne fut pourtant pas avec sa liberté ordinaire. Le Duc étoit plus particulier que de coutume, plus froid avec Comines, & il paroissoit avoir l'esprit fort occupé, tellement qu'on croyoit qu'il méditoit quelque projet d'importance. On ne se trompoit pas, & il éclata dans le moment qu'on s'y attendoit le moins. Ce Prince avoit formé le plus beau dessein qui pouvoit flatter un ambitieux: il vouloit établir une monarchie d'une étendue & d'une puissance plus considérable qu'aucune autre de l'Europe, en se faisant Roi de la grande Belgique. Il avoit traité si secrétement avec l'Empereur, qui le devoit couronner, que les aprêts de son voyage étoient tous dressés, sans que qui que ce soit en ait eu la

moindre connoissance. La surprise de ce voyage fut suivie d'un événement qui en causa une aussi grande. Ce fut la disgrace de Comines, cet illustre favori. Tout le monde en parloit diversement, & l'on y donnoit des causes si ridicules, qu'elles servirent de contes, non-seulement dans les Pays-Bas, mais encore dans toute l'Europe. Il partit de la Cour, regretté de tous les honnêtes gens, & ne fit pas un mystere de sa retraite & de l'établissement qu'il alloit prendre auprès de Louis XI. Il étoit encore dans la Flandres, & il marchoit un soir au bord d'une petite riviere, qui conduisoit au lieu où il alloit coucher, quand il apperçut, entre des arbres, à trente pas de lui, dix ou douze hommes bien faits & richement vêtus, qui lui parurent être des gens de condition: il passoit son chemin sans s'arrêter; cependant il vit qu'on le regardoit attentivement, & un homme courut à lui, qu'il reconnut d'abord pour un Page du Comte d'Angoulême, lui disant que son maître étoit là, & qu'il le prioit de s'arrêter & de le venir trouver. Comines eut toute la joie qu'on peut s'imaginer de cette rencontre: il crut bien que le Prince alloit à la Cour

du Duc de Bourgogne : on lui dit qu'il étoit arrivé ce ſoir à cette couchée, & qu'il ſe promenoit avec ſes Gentilshommes. Comines envoya ſon train à la ville, & courut au galop dans l'endroit où étoit le Comte : il deſcendit bruſquement de cheval ; le Prince l'embraſſa cent fois, & lui demanda où il alloit, & paſſant avec empreſſement d'une choſe à l'autre, ſans lui donner le loiſir de répondre, il s'informa, avec quelqu'émotion, de ce qui ſe paſſoit au lieu d'où il venoit. Comines lui répondit froidement, que la Cour étoit comme à l'ordinaire, tumultueuſe & pleine d'intrigues ; que le Duc avoit toujours de grands deſſeins, qu'il ne rempliſſoit point ; que la Ducheſſe étoit la même ; que la Princeſſe étoit parfaitement belle, quoiqu'un peu moins gaie qu'à ſon ordinaire, & que pour lui il alloit en France, s'attacher le reſte de ſes jours au Roi Louis. Le Comte parut frappé d'étonnement au diſcours de Comines : il ne put lui cacher l'effet ſubit qu'il produiſoit : il admiroit ſon malheur dans l'exil, ou la fuite de Comines; car il ne pouvoit imaginer, ni ce qui le faiſoit éloigner de ſon pays, ni comment il le quittoit. Cette inquiétude d'eſprit étoit trop cruelle pour

lui : il commanda à ſes gens de ſe retirer, & prenant Comines par la main, ils furent s'aſſeoir tous deux ſous une touffe d'arbres, qui leur faiſoit une agréable fraîcheur. Vous voyez ma ſurpriſe, lui dit le Comte ; je ne ſaurois comprendre qu'il y ait ſeulement de la vraiſemblance dans ce que vous me dites. Un favori, un homme ſi néceſſaire au Duc, qui poſſede ſon cœur, comblé de ſes bienfaits, premier Écuyer, Échanſon, Chambellan ; qu'un homme comme vous le quitte, ou que le Duc s'en déſaſſe : non, Comines, vous m'avez déguiſé la vérité. Cela ne peut jamais être. Cela eſt pourtant vrai, reprit Comines, & ſi vous voulez vous donner un moment de patience, je vais vous dire des choſes que vous ignorez, & que le reſte du monde ne ſaura jamais par moi. Le Prince promit d'être fidele à ſon ſecret, & Comines continua de cette ſorte.



NOUVELLES

FRANÇAISES.

TOME III, N°. XIV.

LA DISGRACE
DE
COMINES,
NOUVELLE FRANÇAISE.



A PARIS,

Chez { NYON l'aîné, Libraire, rue du Jardinet;
BELIN, Libraire, rue Saint-Jacques.

M. DCC. LXXXIII.



Binet inv., 1785 *E. Girard l'aîné, sculp.*



LA DISGRACE DE COMINES.

MON pere étoit Bailli ſouverain de Flandres, comme vous le ſavez, Seigneur; ſa vertu étoit extraordinaire, ſon rang étoit diſtingué. Il ſe mit en tête de faire quelque choſe de moi, & me donna une éducation qui n'eſt pas commune en ce temps, où il ſemble que les gens de qualité ſe piquent d'une ignorance qui rend le ſiecle trop groſſier. Je réuſſis ſelon les deſirs de mon pere; je fus quelque choſe, & comme la renommée les groſſit toujours, on crut que je valois plus que je ne vaux. Philippe-le-Bon eut envie de m'avoir auprès de lui, croyant que mon exemple ſuffiroit pour porter ſon fils à devenir habile & digne

de gouverner les grands états auxquels il devoit ſuccéder un jour. Je fus donc mis auprès du Comte de Charolois, qui eſt maintenant le Duc de Bourgogne. Il m'aima éperduement; il me traitoit plutôt en frere qu'en favori; j'étois de tous ſes plaiſirs; nous chaſſions, nous danſions, nous jouïons enſemble; il me faiſoit ſouvent coucher avec lui; enfin, j'étois l'homme du monde le plus heureux. J'aimois mon jeune maître; il avoit des qualités éclatantes; il étoit fait à merveille, & ç'auroit été un des plus grands Princes du monde, ſi la haine implacable qu'il avoit conçue contre le Roi, & quelques heureux ſuccès qu'il a eus, n'euſſent gâté tout ce qu'il avoit de bon. Vous le connoiſſez comme moi; il a une préſomption inſolente, & une opinion ſi avantageuſe de tout ce qu'il conçoit, qu'on n'oſeroit plus le conſeiller. Il m'écoutoit encore à Péronne; & le Roi ſe trouvant bien de la douceur où je portai ſon eſprit, en conſerva une entiere reconnoiſſance, & prit dès-lors le deſſein de m'avoir auprès de lui; à quoi il a toujours travaillé depuis : ç'auroit été inutilement, ſans le malheur qui m'eſt arrivé, & qu'il eſt temps que je vous explique.

Le Comte de Charolois a été marié trois fois, comme vous le ſavez, & ce fut avec une horrible répugnance qu'il conſentit d'épouſer, en dernieres noces, Marguerite d'York, par l'amitié qu'il avoit toujours conſervée pour la Maiſon de Lancaſtre, dont ſon aïeule ſortoit. Cependant les circonſtances des affaires de ce temps-là l'obligerent à conclure cette alliance. Il m'envoya au-devant de la Ducheſſe, pour lui faire un fidele rapport de ce que je connoîtrois de ſon humeur, & pour lui pouvoir dire ſi elle étoit auſſi belle qu'on le diſoit.

Je la vis; je la trouvai trop parfaite. Je paſſe légérement ſur mon malheur; en voilà la ſource. Vous voyez bien que je l'aimai : je n'avois jamais cru tout ce qu'on diſoit des premieres vues; je penſois qu'on ſe moquoit, & ces coups de tonnere me paroiſſoient ſemblables à ces feux d'artifices, qui ne jouent que quand on le veut bien.

Je fus frappé au premier abord de la Ducheſſe, & ſi ſaiſi de ce que je prenois pour l'admiration, & qui étoit déja une paſſion forte, que je ne pus parler. La Ducheſſe remarqua mon embarras; & comme elle me croyoit de l'eſprit, auſſi-bien

que le reſte du monde, elle regarda avec plaiſir cet effet de ſa beauté; cette penſée lui cauſa un enjouement extraordinaire : elle ſavoit que le Duc m'aimoit : elle vouloit d'abord, par des manieres flatteuſes, m'engager à lui rendre de bons offices auprès de lui; elle me fit un accueil plein de charmes. Tant de bontés me confondoient encore plus; mes yeux agiſſoient ſeulement, ils ne voyoient que trop; mais pour ma bouche, elle étoit muette; enfin, la Ducheſſe faiſant un petit ſouris : eh bien ! Seigneur, me dit-elle, quelle réception m'apprête-t-on en Bourgogne ? La Roſe Rouge eſt-elle toujours aimée ? Ne comptera-t-on notre candeur pour rien? Elle me parloit dans un petit cabinet, où elle m'avoit reçu en particulier, comme favori du Prince, & elle s'expliquoit ainſi ſous cette figure, parce qu'elle avoit ſu les ſentimens du Duc, & qu'elle croyoit bien que je les ſavois auſſi. Après une confuſion trop longue, ma langue ſe détacha; je répondis; je voulus que ce fût avec eſprit, & la Ducheſſe fit ſemblant d'en être contente.

Je ne vous dis point tout ce qui ſe paſſa à ce mariage; & au bout d'un long temps je trouvai

mon amour ſi augmenté, que toute ma raiſon ne put m'empêcher d'en donner de viſibles marques à la Ducheſſe; elle en eut ſouvent pitié, à ce que j'ai ſu depuis par une de ſes filles. C'eſt dommage, diſoit-elle, ce jeune homme ſe perdra; il a de l'eſprit; il eſt ſage naturellement; j'ai peur que ſa folle paſſion ne le mene trop loin; & comme j'en laiſſois échapper des traits ridicules, elle m'en parloit avec une bonté, qui, au commencement, acheva de m'égarer, au lieu de me remettre, tant je prenois mal un mouvement, qui, ſi je l'euſſe bien connu, m'eût ôté dès-lors toutes les eſpérances que j'ai depuis ſi bien perdues.

La Ducheſſe de Bourgogne n'eſt pas une femme ordinaire. Jamais peut-être on n'a eu une plus inébranlable vertu, mais une vertu raiſonnable, ſolide & humaine: elle a le cœur tendre & ſenſible; elle aime mieux qu'une autre ce qu'elle doit aimer; elle s'eſt fait une idée de l'amour, qui lui eſt fort particuliere; elle croit qu'il ne doit porter ceux qu'il poſſede, qu'à de grandes choſes; elle ne peut penſer qu'il conduiſe au mal, & que ceux qui le reſſentent, puiſſent jamais deſcendre à des foibleſſes honteuſes; elle dit que le vrai amour ne

doit rien avoir à ſe reprocher, & qu'il n'y a que des élévations téméraires, ou des abbaiſſemens condamnables qu'il faudroit lui retrancher; que pour de certains déſordres qui arrivent trop ſouvent, ce n'eſt point du tout l'amour qui les cauſe; qu'on abuſe de ce nom; que c'eſt toute autre choſe, puiſque ce ne peut être qu'un commerce effroyable, & qui doit ſoulever tous ceux qui ſont capables d'un ſentiment de raiſon.

La Ducheſſe étant de ce caractere, vous voyez bien que je m'étois mal adreſſé; je le vis enfin, mais inutilement; mon mal étoit de ceux où les raiſonnemens & le temps ne peuvent rien : le tems même étoit contre moi; il ne faiſoit qu'augmenter ma bleſſure. J'étois ſi bien avec le Duc de Bourgogne, que cette faveur ne ſervoit qu'à rendre mes maux plus grands & plus inſurmontables; il vouloit que je vécuſſe dans une familiarité avec lui, qui me livroit ſans miſéricorde à ma paſſion; il deſiroit que je fuſſe auprès de lui à toutes les heures, à ſon coucher, à ſon lever; je le voyois au lit avec ſa femme; elle s'habilloit devant moi, & le haſard, ou ſouvent la bonne humeur du Duc m'expoſoit à des aſſauts, où un plus ſage

que moi auroit ſuccombé ; mes yeux étoient charmés, mon ame ſe perdoit.

Je faiſois des folies qui n'étoient pas imaginables, & comme ce n'étoit que dans un grand particulier que je parlois à la Ducheſſe, perſonne ne s'en doutoit. La Princeſſe, qui n'avoit pas tant d'indulgence que la Ducheſſe, m'en grondoit quelquefois. J'avois beau me faire des leçons, dès que je la revoyois, & que je trouvois une occaſion favorable, je ne me ſouvenois plus de rien. Enfin, mes extravagances allerent ſi loin, que leurs filles s'en apperçurent & s'en étonnerent. Une fois que la Cour étoit à Rure, Maiſon de chaſſe du Duc, je trouvai la Ducheſſe au fond du Parc avec ſes filles, qui leur liſoit quelques vers; elle étoit ſans gants, & voulant paſſer ſur un petit pont ruſtique, elle me donna la main pour l'aider à marcher. Cette belle main m'éblouit; je la pris entre les deux miennes; je la ſerrai follement, en me jettant à terre; je fus aſſez inconſidéré pour y porter la bouche, d'une maniere ſi ardente & ſi vive, que la Ducheſſe fit un effort pour la retirer : la violence dont elle uſoit, me fit reconnoître ma faute; je la laiſſai aller, &

je regardai, comme un ſot, toutes ſes filles qui rioient, & ſaiſi de confuſion & de repentir, je me levai bruſquement, avec la contenance d'un homme au déſeſpoir. Je laiſſai là la Ducheſſe; je voulois m'en aller au bout du monde, & je ne pouvois le faire; je me perdis dans les jardins. Sur la fin du jour le Duc me rencontra; il me dit qu'on me cherchoit de ſa part il y avoit plus de deux heures; il rentra, & me mit d'une partie de jeu avec la Ducheſſe, dont la bonté m'épargna; elle ne fit pas ſemblant de ſe reſſouvenir de ce qui venoit de ſe paſſer.

Ce procédé me toucha, & fit plus ſur moi, que toutes mes réſolutions. Je me déterminai, ſi je ne pouvois vaincre ma paſſion, de la cacher avec un ſoin extrême, en me rendant maître de mes actions. Cette prévoyance eut été judicieuſe, & quelques railleries que les filles me faiſoient, & que je ne ſoutenois pas bien, acheverent de me rendre raiſonnable. Je fis de grandes réflexions, & enfin je me mis en tel état, que, pendant près d'une année, je parlai à la Ducheſſe de ma paſſion, comme d'une folie, que j'aurois condamnée dans un autre, & que je trouvois ridicule en moi :

j'aurois

j'aurois été heureux, si ses sages conseils eussent su me guérir. Que ne fit-elle point par ses remontrances & par sa modeste douceur ! Je crois, pour moi, que son esprit, que je voyois dans toute son étendue, une pureté de mœurs incorruptibles, sa prudence & sa bonté, & tant d'admirables qualités, rendoient ma passion plus forte, & me la rendoit plus précieuse.

Il n'est pas possible de comprendre les désordres où je me replongeai : mes foiblesses étoient dignes de pitié ; je voyois qu'elles me perdroient, si elles venoient à la connoissance du Duc ; je me résolvois à les vaincre ; j'y faisois mille efforts impuissans, & quand je croyois en venir à bout, que je l'avois bien résolu, tout d'un coup je me trouvois le visage tout couvert de larmes ; je me faisois pitié à moi-même ; je pensois que je ne pouvois vivre sans adorer la Duchesse ; je me représentois ses charmes; je lui demandois pardon, comme si je lui eusse parlé, de la pensée criminelle d'avoir voulu cesser de l'aimer; je lui jurois le contraire ; je me rengageois tout de nouveau dans ma servitude; je pleurois comme un enfant, & je reconnoissois, enfin, que l'homme le plus

fort n'eſt que foibleſſe, & qu'on juge ſouvent de lui, ſur des apparences qui ſont bien contraires à ce qu'il eſt en effet.

Je m'oubliai encore une fois aux noces de la Princeſſe de Gueldres. Ne vous ſouvenez-vous pas de ce ballet, dont vous étiez, auſſi-bien que moi, & qu'à cette belle entrée que nous danſions avec le Duc de Bourgogne, vous, Châtillon, Rantelin, Vaubriſſet, & moi, la Ducheſſe repréſentoit une Déeſſe, & devoit danſer au milieu de nous? Comme elle deſcendoit dans un petit char, au lieu de danſer, je m'arrêtai, tout ravi; & dans une contemplation un peu hors d'œuvre, qu'elle eſt belle! m'écriai-je; qu'elle eſt digne de nos vœux! Je ne faiſois point mes pas. Le Duc, figurant auprès de moi, me pouſſa en paſſant, & me demanda à quoi je m'amuſois; je revins à moi, un peu confus, & ceux qui m'avoient remarqué, attribuerent ma folie à l'adreſſe d'un habile Courtiſan, qui cherche à plaire par tous les endroits; tant il eſt vrai que quand on a bonne opinion d'un homme, on explique tout à ſon avantage, & qu'on lui fait un mérite des choſes mêmes auxquelles il n'a pas penſé. La Ducheſſe me

parla férieufement fur ce nouvel égarement, & me porta à me corriger autant qu'elle le put : elle croyoit que j'étois néceffaire au Duc; elle favoit que la fauffe réputation d'homme fage, que j'avois fi injuftement acquife, avoient obligé prefque tous les Potentats de l'Europe à fouhaiter de m'avoir auprès d'eux. Le Roi de France, fur-tout, avoit fait plufieurs tentatives, par des offres fort au-deffus de ce que vraifemblablement j'en devois efpérer : j'y avois réfifté avec une perfévérance, dont la Ducheffe me favoit bon gré, & que le Duc récompenfoit par une eftime & une confiance entieres.

Enfin, Seigneur, le temps vint où vous me fîtes part de votre fecret; & fi le brave Imbercour vous donnoit de fages confeils pour votre conduite, vous exhaliez près de moi vos foupirs, & fouvent je les faifois paffer jufqu'à la Princeffe.

Depuis votre abfence nous parlions toujours de vous; nous écrivions tant de jolies lettres que vous avez reçues, & nous nous faifions un plaifir des vôtres, où la Princeffe prenoit la meilleure part.

Je m'aventurai à vous propofer au Duc; il prit,

à ce que je lui disois, tout autant de goût que nous vous le mandâmes : la Princesse de Gueldres acheva ce que j'avois commencé ; elle vous fit agréer au Duc pour être son gendre ; il vous confirma à vous-même ce qu'il avoit résolu pour vous. La mort de cette aimable Princesse éloigna votre bonheur : vous savez les obstacles qui s'y sont opposés depuis : nous vous avons mandé de revenir, & j'aurois pu contribuer à vous rendre heureux, si mon malheur & le vôtre n'eussent pas renversé tous nos projets, & ne m'eussent conduit dans le précipice où je suis.

Le Duc étoit dans la mauvaise humeur où l'avoit mis la mort de la Princesse de Gueldres, & ses chagrins continuels nous le rendirent quelquefois insupportable. Vaubrisset, qui m'envioit, & qui commençoit à s'établir dans ses bonnes graces, après des précautions adroites, parce qu'il connoissoit la délicatesse du Duc sur le chapitre de l'honneur, l'éclaira enfin sur ma passion pour la Duchesse. Le Duc résolut ma perte, sur le simple soupçon qu'on lui donna de cette passion : mais il vouloit voir auparavant comme la Duchesse la prenoit ; il usa de cent artifices pour en savoir

la vérité. Il nous mettoit à tout moment ensemble, & nous observoit, ne s'en rapportant qu'à lui-même; car nous avons su qu'il traitoit Vaubrisset d'extravagant, & qu'il lui défendit, sous peine de la vie, de découvrir jamais sa pensée à un autre. Le Duc étoit trop fier, pour vouloir qu'on pût seulement croire une telle chose : il résolut d'y mettre un ordre prompt & secret : il nous observa; il fut convaincu de mon audace & du peu de consentement qu'y prêtoit la Duchesse : mes regards languissans, passionnés, souvent timides, quelquefois hardis, firent trop paroître mon amour : au contraire, les yeux de la Duchesse n'avoient que des regards innocens, qui tomboient sur moi, comme sur les autres, sans aucune affectation, & sa conduite étoit si pure & si droite, que le Duc n'en avoit que plus d'occasion de l'en aimer mieux. Il entendit encore une conversation qui acheva ma ruine, & où, par bonheur pour moi, il n'eut que de l'admiration pour la vertu de sa femme : il détermina ma perte, & ne savoit comment s'y prendre; il n'avoit garde de faire un éclat, c'étoit tout ce qu'il eût craint; il vouloit seulement me fâcher assez par quelque

mécontentement, pour m'obliger à le quitter, & ne ſongeoit qu'à la maniere dont il me puniroit, quand je donnai moi-même inconſidérément lieu à ma diſgrace, & voici comme elle arriva.

Le Duc étoit allé à la chaſſe, & comme il en revenoit, je m'amuſai un peu derriere, & n'arrivai qu'après lui. En deſcendant de cheval, je vis un Officier de la Ducheſſe, qui me dit qu'elle avoit été fort mal l'après-dînée, d'une colique furieuſe : cette nouvelle me troubla; je courus à ſon appartement; le Duc qui y étoit déja, ayant oui ma voix dès l'antichambre, ſe cacha derriere la ruelle, & fit ſigne à ceux qui ſecouroient la Ducheſſe, de ne pas dire qu'il fût là. J'entrai ainſi que j'étois, tout botté, & je m'approchai du lit de la Ducheſſe : elle étoit ſi changée, que j'en fus tout attendri. Hélas! dis-je, vous ſouffriez donc, tandis que le malheureux Comines n'en ſavoit rien? & ſon lâche cœur ne l'avertiſſoit pas. La Ducheſſe ne m'écoutoit point; elle avoit de grands maux, & elle faiſoit de temps en temps des plaintes ſi douloureuſes, que je n'y pus réſiſter : elles me perçoient l'ame; & ſoit par l'effet que m'avoit cauſé la ſurpriſe, ſoit par l'agitation de la chaſſe,

ou par un accident fort naturel, je me ſentis défaillir, & je tombai évanoui ſur le lit de la Ducheſſe. Le Duc ſortit furieux du lieu où il étoit caché; il prit le prétexte de me faire un affront, pour m'irriter & m'obliger à ce qu'il vouloit. Il n'y avoit que des Médecins & des femmes autour de la Ducheſſe : quelques-unes s'empreſſerent auprès de moi, & me jettoient déja de l'eau ſur le viſage, quand le Duc lui-même me tirant par les pieds de deſſus le lit de ſa femme, & le faiſant avec violence, mes bottes lui demeurerent dans les mains; il me les ôta tout-à-fait, & me les jettant au viſage avec une injure, il fit entendre que c'étoit pour l'inſolente liberté que j'avois priſe d'entrer ainſi botté dans la Chambre de la Ducheſſe. Je revenois de ma foibleſſe, quand cela ſe paſſa, & j'en fus ſi outré, que dans deux jours je diſpoſai de mes petites affaires, pour porter en France les débris de ma fortune. Le Duc étoit allé à une maiſon de campagne; il ne me troubla point dans mes adieux, & j'eus la commodité de les faire à la Ducheſſe; elle me parut entrer dans ma douleur, me fit des leçons ſalutaires pour l'avenir, m'exhorta à me gouverner mieux à la

Cour de France, à me rendre désormais plus maître de moi-même. Je disois peu de choses; j'étois si saisi, que je croyois expirer. Ses dernieres paroles furent, qu'elle me conseilloit de faire un meilleur usage de mon esprit, de ne m'en plus servir qu'à des emplois graves & sérieux, & de me rendre digne par-là de la passion que j'avois osé avoir pour elle.

La Princesse me parla fort de vous : nous prîmes des mesures pour nous écrire; je lui promis de vous rendre favorable le Roi que j'allois servir. Je partis.

Quoi, Comines, s'écria le Prince, tout ce que vous me dites peut-il être vrai ? J'écoute comme un songe une aventure si surprenante, & je suis épouvanté de ma stupidité, de n'avoir pas démêlé des choses, que je vois maintenant claires comme le jour; j'admire comme étant si peu maître d'une si grande passion, que vous avez toute votre vie laissé voir à la Duchesse, vous l'ayez dérobée si long-temps à la connoissance de la plus spirituelle Cour de l'univers. J'aimois, lui dit Comines, j'aimois seulement la personne de la Duchesse; je me faisois une gloire de l'aimer, & jaloux d'une

paſſion ſi parfaite, j'aurois été au déſeſpoir, ſi on eût pu s'imaginer les ſentimens que j'avois. L'Évêque de Liege n'avoit pas ma diſcrétion; & bien que ſon caractere le dût obliger à garder plus de meſures, il a éclaté mille fois dans ſon amour pour la Ducheſſe, & jamais ne m'a fait de peine un ſeul inſtant, perſuadé que j'étois, que le cœur de la Ducheſſe n'étoit capable d'écouter que les loix de ſon devoir. Mais, mon Prince, laiſſons le diſcours de mes affaires, les voilà finies; parlons de vos intérêts : ſavez-vous que le Duc eſt parti pour aller à Treves? Il y eſt allé avec un appareil ſi magnifique, qu'on dit que c'eſt pour recevoir le titre de Roi de la main de l'Empereur; je ſuis perſuadé en effet que ſon ambition le mene : mais comme la Princeſſe ſa fille eſt avec lui, je craindrois que pour avoir ce grand titre, qu'il ſouhaite avec tant d'ardeur, il ne pût bien, pour l'obtenir avec plus de facilité, donner la Princeſſe à Maximilian, ſi on la deſire pour le prix de ſa royauté. Que me dites-vous, mon cher Comines, interrompit le Comte d'Angoulême? Ah! je vois comme vous les deſſeins du Duc; je crains tout : que faut-il faire? Je ſuis perdu.

Vous n'avez de reſſource, reprit Comines, que dans la fermeté de la Princeſſe, & dans les avis que pourra vous donner Imbercour : partez ; ſuivez leurs traces ; ne perdez pas de temps ; ils ne ſont pas bien loin ; laiſſez votre équipage ; allez inconnu, & tenez-vous de la ſorte à la Cour de l'Empereur ; peut-être que le Ciel vous guidera mieux que vous ne penſez.

Le Prince ſuivit ſes conſeils ; il l'embraſſa, le quitta, & prit deux hommes ſeulement avec lui : il marcha en diligence ſur les pas du Duc de Bourgogne ; il joignit la Cour à une petite ville, à cinq journées de Treves : il s'informa d'abord de la maiſon du Comte de Riviere ; il y fut, & comme la nuit étoit aſſez avancée, il entra ſans être apperçu. Tout le monde eſt d'ordinaire en confuſion dans ces ſortes de voyages ; ſi bien que le Prince ne trouva qu'un garçon de la chambre du Comte qui le connut ; il lui dit que ſon maître venoit de rentrer, & qu'il avoit commandé qu'on le laiſſât ſeul. Le Comte d'Angoulême ſe fit un plaiſir délicat de ſurprendre ſon ami, & de lui donner lui-même la joie de ſon arrivée ; ſi bien qu'ordonnant à celui qui lui

parloit, de ne pas le ſuivre; il entra doucement dans la chambre du Comte de Riviere. Il l'apperçut dans ſa ruelle, aſſis dans une chaiſe, appuyé ſur une petite table, ayant devant lui une lettre qu'il avoit commencé d'écrire, & qu'il avoit apparemment interrompue, par la conſidération d'une boëte qu'il tenoit ouverte, & qu'il regardoit avec beaucoup d'attention. Le Prince n'interrompit point ſa rêverie, & ſe mit vis-à-vis de lui, ſans remuer. Il crut que le ſouvenir de l'aimable Princeſſe de Gueldres l'occupoit encore; quelques larmes qu'il vit partir de ſes yeux, le confirmerent dans cette opinion; enfin, au bout d'un aſſez long temps, le Comte de Riviere fit pluſieurs ſoupirs, & dit quelques paroles ſi bas, que le Prince ne put les entendre; & hauſſant un peu ſa voix: non, dit-il, tout l'amour que j'ai pour vous ne ſauroit m'ôter l'amitié que j'ai pour lui; & regardant toujours, avec le même attachement, cette boëte qu'il tenoit à ſa main, le Prince, en ſe hauſſant un peu ſur les pieds, vit aiſément que c'étoit un portrait; mais il ne pouvoit diſtinguer de qui il étoit. En faiſant le tour de la table, il ſe plaça derriere le Comte de Riviere, & vit,

avec ſurpriſe, que ce portrait étoit celui de la Princeſſe de Bourgogne. Cette vue lui fit faire le même rôle que jouoit le Comte de Riviere; d'abord il ne regarda que cette Princeſſe en peinture, & mille idées tumultueuſes s'éleverent incontinent dans ſon ame, pour le tourmenter avec une confuſion qui n'avoit aucun objet diſtinct; enfin, il ôta les yeux de deſſus ce fatal portrait, & les baiſſant, il les porta ſur le papier, où le Comte de Riviere avoit commencé d'écrire, il y vit ces paroles.

Vous ſerez obéie, Madame, & ce que vous me commandez, n'eſt point une peine qui coûte à mon amour: je ſuis né pour ſouffrir; je vous adore malgré vous, & ſi je l'oſe dire, malgré moi: j'aime le Comte d'Angoulême; il mérite ſeul de vous poſſéder; & je vais l'avertir du malheur qu'on lui prépare; s'il n'arrive pas aſſez tôt pour le détourner, il verra ce que peut un homme.

Le Prince tomba d'un évanouiſſement dans un autre, quand il eut achevé de lire, & impatient de l'enchantement dans lequel le Comte de Riviere étoit enſeveli, poſa bruſquement la main

sur le portrait, & par cette action l'étonna merveilleusement. Que vois-je! s'écria-t-il! que vois-je! le Comte tressaillit à cette action; à ces paroles, & à la vue du Prince, il se tourna de son côté, sans se lever; il se fit entr'eux un assez long silence: enfin le Comte se leva, & se jettant au col du Prince, tout en larmes, il le serroit entre ses bras d'une maniere si tendre & si passionnée, qu'il émût le Prince: pardon! lui dit-il plusieurs fois; pardon! mon cher Prince! écoutez-moi! écoutez-moi! je ne me suis point rendu sans combattre; je combats encore tous les jours, & vous êtes aussi puissant dans mon cœur que la Princesse qui y regne. Ensuite il lui fit un discours, où la vérité paroissoit dans tous ses caracteres; il lui conta sa douleur sur la mort de la Princesse de Gueldres, ses ennuis, ses regrets, la fin si peu attendue d'un état si cruel, par un autre état encore plus misérable; il ne lui cacha rien, pensées, desirs, actions; il lui avoua comme il avoit été reçu de la Princesse, lorsque, sans y penser, il lui fit connoître sa passion, combien elle l'avoit méprisée, & qu'il n'avoit obtenu son pardon, que par les promesses inviolables de ne lui parler jamais d'un amour si involontaire,

& lui faisant voir en toutes rencontres la même amitié pour le Comte d'Angoulême, & la même ardeur pour ses intérêts; qu'il avoit toujours ainsi vêcu avec elle depuis ce temps-là; que le départ de Comines les avoit tous affligés; que le voyage du Duc les avoit surpris; mais qu'ils avoient été tous déconcertés, quand le Duc avoit mis les Princesses du voyage; que le commencement s'en étoit fait assez tristement: mais ce n'est rien, continua le Comte de Riviere, & ce qui est arrivé aujourd'hui, n'a que trop découvert les intentions du Duc, votre malheur & celui de la Princesse. Le matin, à la dînée, il lui a appris qu'il alloit à Treves célébrer son mariage avec l'Archiduc Maximilian, & qu'elle se préparât de bonne grace à lui obéir. Quoi, grand Dieu! s'écria le Comte d'Angoulême, le cruel viole donc ses sermens envers le Ciel, & ses promesses envers les hommes! Ah! Comte, passons sur ma douleur, en rencontrant en vous un rival, puisque vous êtes encore mon ami: ne songeons qu'à Maximilian. Quel malheur! quel événement! Que dit la Princesse? que ferons-nous?

La Princesse vous aime, reprit le Comte de

Riviere; la Princeſſe s'eſt jettée aux pieds de ſon pere, elle a pleuré, elle a gémi; mais il faut qu'elle obéiſſe; au lieu de dîner, elle m'a envoyé chercher; je l'ai trouvée toute baignée de ſes larmes, & la Ducheſſe en un état peu différent du ſien; elle m'a conté ſon malheur, & m'a conjuré de vous avertir de ſon aventure: j'ai d'abord dépêché trois de mes gens, afin qu'on ne vous manquât pas; j'en ai envoyé un en Guienne; l'autre à Amboiſe, où eſt la Reine, & le troiſieme auprès de Louis, avec des lettres pour Comines. Mais, mon Prince, écrivez vous-même tout à l'heure à Comines, afin qu'il avertiſſe le Roi, dont les intérêts ſont ſi contraires à ce mariage: nous faiſons de très-petites journées, & avant la concluſion de ce funeſte hymen, le Roi trouvera bien les moyens de l'empêcher, qui vous donneront le temps de raccommoder vos affaires; rompons ce coup, & du reſte, remettez-vous à la fortune.

Le Comte d'Angoulême écrivit ſur le champ à Comines, bien aſſuré qu'il ne manqueroit pas de le ſecourir; après cela le Comte de Riviere lui fit prendre une caſaque d'un de ſes gens, &

comme il étoit déja tard, il fut, suivi du Prince, jusqu'à l'appartement de la Princesse, où il trouva la Duchesse : elle étoit si triste & si abbatue qu'elle s'alloit mettre au lit. Le Comte les pria toutes deux de vouloir passer un moment dans un jardin qui étoit au pied de leur appartement : la Princesse le regarda attentivement, & jugeant à son air qu'il avoit quelque chose d'extraordinaire à leur dire, elle prit la Duchesse sous le bras, & marchant avec le Comte de Riviere : qu'avez-vous donc appris, lui dit-elle? que dit-on ? quelle nouvelle y a-t-il? Que le Comte d'Angoulême est ici, Madame, lui répliqua-t-il ; qu'il doit être dans ce jardin, & que je suis bien trompé si ce n'est pas lui qui traverse ce parterre, pour se rendre sous ce berceau. Ah! s'écrierent en même temps les deux Princesses, quel bonheur! & s'étant dans un moment rencontrés ensemble, le Prince baisa la main à la Duchesse, & mettant un genou devant la Princesse, il ne lui exprima d'abord que sa passion ; mais ses premiers transports étant modérés, la regardant d'une maniere assez triste : que m'a-t-on appris, lui dit-il? on vous destine à Maximilian : le Duc de Bourgogne veut vous le donner :

donner : ma Princeſſe ſe donne-t-elle ? Non, Seigneur, reprit la Princeſſe, je ne me donne point, & ſi le Duc me conſultoit, nous n'acheverions pas le voyage. Savez-vous tout ce qui s'eſt paſſé, ajouta la Ducheſſe ? Le Comte de Riviere vous a-t-il bien dit la rigueur du Duc, & comme ils nous a traitées, quand nous avons voulu lui repréſenter les engagemens où il étoit avec vous. Je ſens vos bontés & ſes cruautés, repliqua le Prince : mais, Madame, vous le connoiſſez ; il ne faut plus s'oppoſer à ſes volontés, & ſonger aux moyens d'en empêcher l'effet. Le principal Miniſtre de Frédéric eſt de mes amis ; il eſt honnête homme, & je l'ai connu à la Cour de France, du temps qu'il y fit quelque ſéjour ; le Roi ne me déſavouera pas ; il faut promettre en ſon nom. L'Empereur eſt avare, & ſi par adreſſe nous ne rompons pas ces traités, la vie de l'Archiduc ou la mienne vous rendra libre. Je n'aime pas ce dernier remede, reprit la Princeſſe ; allons au plus doux ; je vous en conjure ; & je réſiſterai de mon côté autant que la bienſéance me le permettra : je montrerai au Prince Maximilian toute la répugnance que j'ai pour lui ; je parlerai encore

à mon pere; après cela, Prince, j'obéirai à regret; mais j'obéirai ſi j'y ſuis contrainte : vous ſavez les ſentimens que j'ai pour vous; ils n'ont point changé; ils ſeront les mêmes tant que vous ſerez fidele, & je veux travailler avec vous à tout ce qui ſe peut faire pour me conſerver à vous.

Ils firent alors un plan de tout ce qu'ils devoient faire, réſolurent de ſe voir tous les ſoirs, & que le Prince iroit *incognitò* avec l'équipage du Comte de Riviere.

Après toutes ces précautions ils arriverent ſans nul accident à Treves, où l'Empereur attendoit le Duc : il le reçut autant qu'il put, comme le plus grand Prince du monde : mais, quoiqu'il fît, ſon humeur avare gâtoit tout, & on la voyoit paroître également par-tout. Charles, de ſon côté, étoit bien différent. Il parut avec une magnificence bien plus digne de l'Empire, que celui qui en aviliſſoit la majeſté : tout étoit grand & ſuperbe en lui, & véritablement il ne lui manquoit que le titre de Roi, qu'il venoit chercher à ſi grands frais.

Je paſſe légérement ſur un endroit de l'hiſtoire que perſonne n'ignore. Dans une des fêtes que le Duc donna, car il en faiſoit la dépenſe, il ordonna

à la Princeſſe de Bourgogne de donner une bague à Maximilian, pour gage de leur alliance : on ſait que la Princeſſe obéit, & que ces paroles ayant été données, le mariage ſe devoit faire dans trois jours, avec le couronnement du Duc de Bourgogne. Le Comte d'Angoulême en penſa mourir de douleur : il vouloit aller arracher cette fatale bague à l'Archiduc, en lui faiſant perdre la vie ; il vouloit paroître reprocher au Duc ſa perfidie, & ſe venger : mais enfin, modérant des penſées, qui, au lieu de ſervir à ſes deſſeins, lès pouvoient détruire, il prit un expédient plus judicieux & plus néceſſaire : il alla trouver le Miniſtre ſon ami, feignit d'arriver ſur le champ de la part du Roi Louis XI, dont la vigilance l'inſtruiſoit toujours à point nommé de tout ce qui ſe tramoit contre lui ; il lui dit que des ordres plus précis de la volonté du roi arriveroient inceſſamment après lui ; qu'il offroit à l'Empereur, de ſa part, tout l'argent qu'il deſireroit, & qu'il n'accordât point au Duc le titre qu'il demandoit. Le Prince ne parla en nulle maniere du mariage de la Princeſſe & de Maximilian, parce qu'il ſavoit bien qu'il ne ſe conclueroit pas ſans le don de la royauté.

La chofe réuffit comme il l'avoit penfé; le Miniftre écouta le Prince, & le fit parler en fecret à l'Empereur; la dignité de la perfonne fit qu'on y ajouta foi; l'Empereur avare ouvrit les yeux à un intérêt préfent, dont il étoit touché par-deffus toutes les autres confidérations de l'avenir, telles qu'elles puffent être: il eut affez de prétextes pour retarder les cérémonies. Quatre jours ne s'étoient pas écoulés, qu'il arriva un pouvoir fecret, mais extrêmement étendu, au Comte d'Angoulême, de rompre ce traité en toutes manieres.

Il ne négligea pas en cette rencontre les intérêts du Roi, qui s'accordoient fi bien avec ceux de fon cœur. Tout fut rompu, fur le refus que l'Empereur fit au Duc de le couronner. Le Duc reçut ce défaveu avec une fierté extraordinaire, & avec une hauteur, qui le fit voir en cette occafion plus grand & plus maître que celui qu'il bravoit.

L'Empereur & le Duc fe féparerent brufquement & fans cérémonie. Maximilian parut feul être au défefpoir; il aimoit véritablement la Princeffe de Bourgogne: il fe plaignit à fon pere; il

demanda au Duc l'accompliſſement de ſes promeſſes : mais ſes murmures envers l'Empereur, & ſes prieres au Duc de Bourgogne furent également inutiles. Charles partit plein d'indignation contre Frédéric, ſe conſolant de ce refus, puiſqu'enfin il avoit la puiſſance & les richeſſes des plus grands Rois, & qu'aidé de ſon pouvoir & de ſon courage, il réſolut d'établir, à quelque prix que ce fût, ſa monarchie. Il vouloit y comprendre la Lorraine, & ſoutenir dans l'Évêché de Cologne, Rupert de Baviere, contre le Prince Herman de Bade : dans ce deſſein, il s'achemina vers Nuitz ; il y manda ſon armée pour l'aſſiéger, & ſe mit en chemin avec une ſorte de bonne humeur, dont il y avoit long-temps qu'on ne l'avoit vu capable.

S'il parut tranquille dans ce deſſein, la Princeſſe avoit bien de la peine à cacher ſa joie : elle étoit dans le dernier excès, pour la rupture de ſon mariage avec l'Archiduc ; tout étoit gai autour d'elle, & le Comte de Riviere même entroit dans la ſatisfaction de ces deux amans.

A deux journées de Treves, le Duc apprit que la petite vérole étoit à la ville où il alloit coucher

ce jour-là, & bien avant encore ſur la route ; & comme il ne vouloit pas expoſer les Princeſſes, qui la craignoient horriblement, il ſe ſépara d'elles en cet endroit, pour continuer ſon chemin vers Nuitz ; & pour leur en faire prendre un détourné, il leur donna l'eſcorte qu'il leur falloit, & le Bâtard de Bourgogne & Imbercourt pour les conduire.

Le retardement que cette ſéparation cauſa, & le mauvais temps qui ſurvint, fit que les Princeſſes ne purent arriver au lieu où elles avoient deſſein d'aller coucher. La nuit étant arrivée, & ne reconnoiſſant plus les chemins, on fut obligé d'arrêter auprès de deux ou trois petites maiſons qui n'étoient accompagnées que d'une grange : on campa donc comme on put ; on fit une ouverture à la grange, pour ſervir de ſalle des gardes à la petite chambre des Princeſſes, qu'on tendit diligemment. Le Comte de Riviere ne les avoit point quittées, ni ſon feint domeſtique par conſéquent ; & comme ils avoient tous l'eſprit ſatisfait, le déſordre & la confuſion où tout étoit pour lors, leur donnoit autant de matiere de divertiſſement.

Les Princeſſes congédierent les Seigneurs qui les accompagnoient, pour pouvoir, avec plus de

liberté, s'entretenir avec le Comte d'Angoulême, & elles le faiſoient avec plus de plaiſir & de tranquillité, qu'elles n'en avoient encore eu, lorſqu'elles entendirent pluſieurs voix, qui nommoient Maximilian, & qui leur firent connoître que ce Prince devoit être là. Leur ſurpriſe fut extrême, par la ſituation de la chambre, & à cauſe de l'ouverture qu'on avoit faite à la grange : le Comte d'Angoulême ne pouvoit ſortir. La Princeſſe ſe déshabilloit pour lors dans une petite chambre au bout de celle-là ; mais le Prince, la Ducheſſe, & le Comte de Riviere étoient expoſés en vue. Dans cette extrémité, la Ducheſſe ſe jetta ſur un lit qu'on lui avoit dreſſé, & le Comte de Riviere fit aſſeoir à un petit coin aſſez obſcur, qui ſe trouva près du lit, le Comte d'Angoulême, le couvrit d'un habillement de la Princeſſe, qu'un valet-de-chambre avoit dans ſes mains : le Comte de Riviere ſe poſta de maniere, qu'il cachoit toute la clarté qui venoit des bougies. A peine tout cela fut-il fait avec une grande précipitation, que le Prince Maximilian entra : il étoit ſi défait & ſi abbatu, qu'à une plus grande lumiere on auroit bien vu le changement que la douleur avoit cauſé

ſur ſon viſage : il ſalua la Ducheſſe avec reſpect; parcourant des yeux toute cette petite chambre, il reconnut l'habillement de la Princeſſe, & croyant que ce fut elle-même, il ſe jetta aux pieds du Comte d'Augoulême, & lui embraſſant les genoux, avec une paſſion qui avoit quelque choſe d'infiniment tendre : me fuyez-vous, Princeſſe ! lui diſoit-il : ſuivez-vous le cruel qui vous arrache à moi, après vous avoir ſi ſolemnellement engagée? Devons-nous être les victimes de votre pere & du mien ? & ſerons-nous miſérablement ſacrifiés aux paſſions qui gouvernent leurs intérêts ! Je quitte Frédéric, je quitte ſon empire; j'abandonne tout pour vous ſuivre : vous êtes mon épouſe, ma divine épouſe; je veux ſuivre votre ſort. Ce pauvre Prince ſe ſoulageoit ainſi, par des diſcours ſi pleins d'amour & ſans ſuite, ſans s'appercevoir de l'extravagance où ils l'emportoient. Le Comte d'Angoulême en ſouffroit; il avoit la tête cachée ſous le rideau du chevet, & ſi l'action du Prince proſterné avoit d'abord quelque choſe de riſible, ce premier mouvement paſſé, le Comte ne pouvoit ſouffrir des témoignages d'amour donnés avec tant de véhémence :

il ne répondoit rien, comme l'on peut penſer; & Maximilian ſerrant les genoux de ſa prétendue maîtreſſe, avec des manieres encore plus touchantes : que dites-vous, Madame, de mon malheur? je dis de mon malheur, continua-t-il avec un ſoupir; car je vois qu'il eſt pour moi ſeul, & que vous n'y prenez point de part. Eh bien, reprenoit-il, je mourrai donc, puiſqu'il n'eſt point partagé. Grand Dieu, s'écrioit-il, quelle chûte! Il ajouta un torrent d'autres paroles, qui faiſoient bien voir le déſordre dans lequel ſa douleur le jettoit. La Princeſſe qui l'entendoit du lieu où elle étoit, fut d'abord dans un grand étonnement; enſuite elle eut envie de rire, de voir les perſonnages des deux Princes. Le Comte de Riviere, tout ſage qu'il étoit, avoit peine à ſe contenir, & la Ducheſſe, dont le tempérament étoit gai, ne pouvoit aſſez ſe contraindre; mais comme elle étoit très-prudente, & qu'elle fit réflexion à tout ce qui pouvoit arriver, faiſant un grand effort ſur elle-même, elle tendit la main à Maximilian, lui faiſant ſigne de ſe relever : Seigneur, lui dit-elle, pardonnez-nous; nous ſommes encore ſi effrayées du danger que nous

avons pensé courir, que nous ne pouvons nous remettre; la Princesse en est malade de frayeur; nous sommes aussi un peu troublées de votre arrivée, vous connoissez l'humeur févere du Duc; Monseigneur, il se formalise de moins : permettez que nous ne vous voyons qu'en présence de ceux qu'il nous a donnés pour nous conduire: ainsi, Seigneur, trouvez bon de passer pour un moment là-dedans; nous allons faire avertir Imbercourt & le Bâtard de Bourgogne, & nous nous verrons devant eux avec la même liberté & une plus grande satisfaction.

Le Comte de Riviere comprenant l'intention de la Duchesse, aida à Maximilian à se relever, & le conduisit dans la chambre prochaine; on tira une espece de portiere qu'on venoit d'attacher devant l'ouverture qu'on y avoit faite, & la Princesse vint promptement prendre la place du Comte d'Angoulême, & la robe qu'on avoit jettée sur lui. La Princesse & la Duchesse ne purent s'empêcher de rire : mais le Comte d'Angoulême n'étoit pas de si bonne humeur : il étoit en colere de tout l'amour qu'il avoit remarqué dans le Prince Maximilian, & ne pouvoit se résoudre à

ſe cacher, s'il n'eût vu toutes les ſuites dangéreuſes d'un ſi étrange deſſein; il le fit néanmoins, après avoir eſſuyé quelques railleries des Princeſſes, ſur la rigueur d'une ſi belle Dame.

Le Bâtard de Bourgogne & Imbercourt ramenerent Maximilian: la Princeſſe feignit de ſe trouver mal, & lui fit ſes excuſes comme elle put, ayant beaucoup de peine à tenir ſon ſérieux & à ſe contraindre. Le Prince recommença ſes plaintes & les protéſtations de ſon amour. La Princeſſe lui dit qu'il ne devoit point ſe prendre à elle de tout ce qui étoit arrivé, qu'elle ne ſavoit qu'obéir, & qu'elle le prioit inſtamment de ſe retirer, & de ne l'expoſer pas davantage au courroux du Duc ſon pere, qui ne pourroit pas ignorer ſa viſite, & qui ne la trouveroit nullement à propos, dans les termes où il en étoit avec l'Empereur. Maximilian dit tout ce qu'il imagina pour toucher la Princeſſe, & pour tirer quelque parole d'elle, qui lui pût être favorable: mais tout fut inutile: il la quitta enfin, comme un déſeſpéré, & l'aſſurant que de tous ceux qui étoient attachés à ſon ſervice, il étoit le plus fidelle, & celui qui l'aimoit le plus parfaitement. Le Comte de

Riviere ſoupira tout bas à cette proteſtation, & le Comte d'Angoulême eût dit tout haut, s'il l'eût oſé, qu'il en connoiſſoit un plus conſtant & plus tendre. Cette dangereuſe ſcene finit enfin; Maximilian s'en alla, & les Princeſſes, après avoir paſſé une partie de la nuit dans la joie où les mirent toutes les circonſtances de cette aventure, réſolurent, de peur de quelqu'autre inconvénient, que le Comte d'Angoulême les quitteroit, puiſqu'encore que la treve fût continuée entre le Duc & le Roi, le Comte ne pouvoit aller ſervir Charles, ſans la permiſſion de Louis. Il quitta donc les Princeſſes, dès qu'elles entrerent dans les terres du Duc, & ce ne fut pas ſans un chagrin égal de part & d'autre : il réſolut d'obtenir du Roi qu'il iroit ſervir de ſa perſonne auprès de Charles; & après avoir renouvellé toutes les meſures qu'ils avoient accoutumé de prendre dans leurs abſences, après mille proteſtations de s'aimer éternellement, ils ſe ſéparerent.

Mais laiſſons les Princeſſes continuer leur voyage, & ſe renfermer dans la ſolitude pendant le ſiege de Nuitz, où le Duc fut ſi occupé, & où je dirai, pour n'en plus parler, qu'il vit venir, pour

défendre cette Ville, toutes les forces du Corps Germanique, & l'Empereur en perſonne, qui ſembloit n'être là, que pour honorer l'intrépidité de Charles, qui fut toujours avantageuſement retranché, & qui craignant enfin de perdre l'alliance des Anglois, leva le ſiege, ſous prétexte de rendre ſa Sainteté arbitre du différend de Rupert & d'Herman. Cependant le Comte d'Angoulême tourna ſes pas vers la France, & vint où le Roi étoit : il fut ſurpris, en arrivant, de trouver la charmante Jaquelin maîtreſſe de ce Prince. Le Roi, qui ſavoit qu'ils s'étoient vus en Bourgogne, leur fit fête à tous les deux du plaiſir de ſe revoir : ils eurent en effet une grande joie; ils s'eſtimoient infiniment, & comme l'aimable Jaquelin s'étoit déclarée ouvertement pour Comines, ils étoient ſouvent tous trois enſemble, où ils avoient un plaiſir ſenſible de parler de tout ce qui leur étoit arrivé en Bourgogne : mais il ne fallut pas beaucoup de ces converſations pour allarmer Louis. Le Comte étoit admirablement bien fait, Jaquelin étoit belle; en voilà trop pour faire naître des ſoupçons dans un eſprit naturellement foible, méfiant & jaloux. Au premier

ombrage, il ordonna au Comte d'aller à Loches, où il avoit été élevé jufqu'à l'âge de dix-huit ans, & en ce temps le Roi choifit ce lieu pour la demeure de Charlotte de Savoie fa femme, & elle y étoit toujours pendant les courfes du Roi, & durant fa retraite au Pleffis-les-Tours. Le Roi commanda au Comte d'Angoulême de s'y retirer auprès d'elle, & d'y refter jufqu'à nouvel ordre. Le Prince en fut fâché, quoiqu'il fût attaché à la Reine par le refpect le plus entier; ce fut en vain qu'il demanda d'aller fervir Charles; le Roi le refufa; il fallut donc obéir. Comines obtint la liberté de l'accompagner jufques-là: les Comtes de Trancanville & de Taillebourg y allerent auffi, & ce dernier étoit amoureux de la Princeffe, fœur du Comte.

C'eft ici où je dois parler de Charlotte de Savoie. Varillas en fait un fi beau portrait, que tout ce que je puis faire, eft de prendre quelqu'une de fes couleurs, pour la repréfenter comme une des plus accomplies perfonnes du monde. Elle étoit belle, elle étoit vertueufe; fon efprit étoit merveilleux; elle favoit tout; elle jouoit des inftrumens; elle étoit favante en poéfie, en

musique ; elle peignoit bien ; enfin elle étoit incomparable ; avec cela elle avoit une douceur & une gaieté qui charmoient. Louis ne la voyoit jamais, que lorsqu'il en avoit besoin pour quelque cérémonie, & pour quelque fête d'éclat, dont sa personne faisoit toute la dignité & l'ornement : il lui faisoit passer sa vie au Château d'Amboise, ou à Loches, n'ayant d'hommes auprès d'elle que des domestiques, dont elle ne pouvoit se passer. Pour des femmes, toutes celles qui avoient de l'esprit & de la raison, se tenoient le plus qu'elles osoient auprès d'elle, & tous les Seigneurs de la France lui envoyoient leurs filles, pour avoir l'honneur d'être élevées & tenues auprès d'une si sage Reine. En arrivant, le Prince sut que la Reine étoit à la promenade : il trouva d'abord plusieurs Dames qui furent ravies de le revoir ; comme il avoit été élevé parmi elles, & qu'il y avoit passé une partie de sa vie, il en étoit beaucoup aimé : elles firent de grands cris à sa vue, & il eut le plaisir de voir qu'elles étoient pour lui comme il les avoit laissées.

Il s'avança vers l'endroit où étoit la Reine : il l'apperçut venir de loin à lui ; elle étoit appuyée

ſur une jeune fille, blonde, d'une parfaite beauté; elle parloit d'une maniere fort animée à la Reine, & quand elle fut aſſez près pour diſcerner le Prince : ah ! le voilà lui-même, s'écria-t-elle. C'eſt lui, reprit la Reine, & ſi l'explication que je vous ai faite de votre ſonge, étoit auſſi juſte dans les autres parties qu'en celle-là, vous auriez une meilleure opinion de mon ſavoir : elle étoit ſi près du Prince à ces dernieres paroles, que tout ce qu'elle put faire, fut de ſe baiſſer pour le relever de ſes pieds où il s'étoit mis : elle l'embraſſa avec beaucoup de tendreſſe, & continuant à marcher entre le Prince & la perſonne qui étoit avec elle, elle l'entretint ſur les guerres de Guienne, & ſur la rébellion du Comte d'Armagnac. Le Prince lui en rendit compte : la belle perſonne qui étoit avec la Reine ſe mêla de cette converſation avec beaucoup d'eſprit; mais avec moins de vivacité qu'elle n'avoit accoutumé d'en avoir. L'arrivée du Prince ayant fait grand bruit, toutes les perſonnes de la Cour de la Reine vinrent s'empreſſer autour de lui, pour lui témoigner leur joie; car comme la Reine étoit auſſi bonne, qu'elle étoit admirable en tout, elle

ſouffroit

ſouffroit qu'on eût auprès d'elle une certaine liberté, qui rendoit ſa petite Cour la plus charmante de la terre. Le Prince ne ſe retira dans ſon appartement que fort tard : mais comme il faiſoit une de ces belles nuits qui ſont propres aux perſonnes qui ont de la confiance les unes pour les autres, le Prince & Comines deſcendirent dans les jardins pour s'entretenir de leurs affaires. A peine eurent-ils commencé de parler, qu'ils furent diſtraits par une voix charmante. Ils s'approcherent doucement d'une touffe d'arbres, qui formoit une eſpece de cabinet ruſtique : ils virent deux femmes qui étoient couchées ſur l'herbe; celle dont la voix les avoit attirés, continua : je ne m'étonne pas que d'une auſſi longue habitude, il puiſſe naître une forte paſſion; mais j'avoue que je ne comprends pas ces amours impétueux, qui naiſſent du premier coup d'œil. Hélas! reprit celle qui n'avoit pas encore parlé, c'eſt une fatale habitude qui m'a ſi cruellement attachée. Qui n'auroit aimé comme moi? Tout flattoit ma paſſion; nous étions jeunes; nous nous voyons tous les jours, & favoriſés par l'inclination de nos cœurs, nous nous abandonnions à

nos desirs. On dit que le Comte d'Angoulême est aimable, repartit l'autre, & vous ne voyez que lui ; voilà trop de raisons pour vous perdre: vous êtes une fille parfaite, répliqua celle à qui on venoit de parler; je crois qu'il n'y a que vous au monde qui résistiez à l'amour, comme vous faites. Ne m'en faites point honneur, répond-elle, je n'ai nul mérite à me conserver. Quoi, répliqua celle qui venoit de parler; vous défendre, comme vous faites, de la passion du Comte de Bigorre, de Sancerre, & de celle du Comte de Dunois, la gloire d'avoir assujetti ce grand Capitaine n'est pas légere. Ne parlons point de moi, répond la personne indifférente ; mais racontez-moi un peu vos folies ou vos amours. Je veux savoir comment une personne faite comme vous, peut se résoudre à un engagement si dangereux.

Dès que le Comte d'Angoulême eut entendu prononcer son nom, il ne put s'empêcher de sourire, & prenant Comines par le bras, il avoit voulu l'emmener. Mais Comines, au lieu de le suivre, se penchant doucement près de son oreille; non, dit-il, je saurai votre histoire; je

ne m'éloignerois pas d'ici pour toutes chofes : allez, retirez-vous, & laiffez-moi. Le Prince lui fit un figne de tête, & lui dit adieu. Comines fe rapprocha, & fe mettant doucement à terre, le plus près qu'il put, il entendit tout leur entretien.



NOUVELLES

FRANÇAISES.

TOME III, N°. XV.

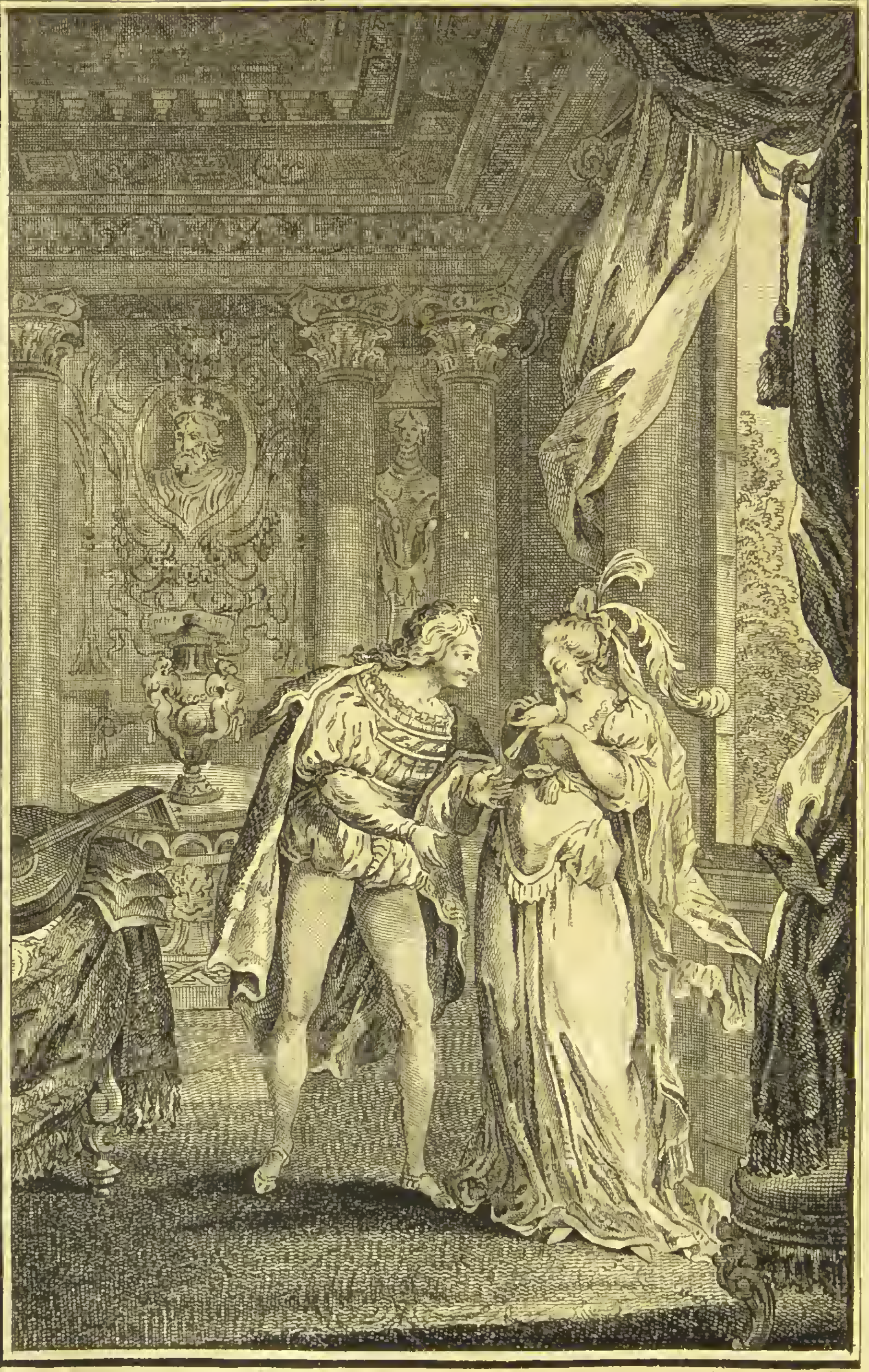
LES AMOURS
DU COMTE
D'ANGOULÊME.
NOUVELLE FRANÇAISE.



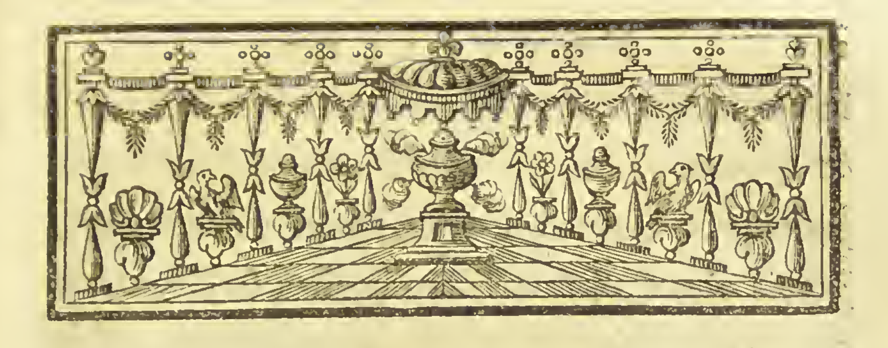
A PARIS,

Chez { NYON l'aîné, Libraire, rue du Jardinet,
BELIN, Libraire, rue Saint-Jacques.

M. DCC. LXXXIII.



Binet, del.　　　1783　　　E. giraud, lainé Sculp.



LES AMOURS
DU COMTE
D'ANGOULÊME.

JE vais vous raconter mes folies, puiſqu'il vous plaît de les nommer ainſi. Je fus miſe auprès de la Reine, dès l'âge de dix ans : le Prince alors n'en avoit que treize. Nous étions tous deux beaux comme le jour. Vous voudrez bien me permettre, dit Floriſe à l'une de ſes Compagnes qui l'écoutoit attentivement, de vous parler avantageuſement de mon enfance. On me mit au quartier des petites filles, qu'on élevoit, comme vous ſavez, avec beaucoup de ſoin. Je paſſois l'attente de mes gouvernantes, & elles ne perdoient point leurs peines avec moi. La Reine me témoigna dès ce temps-là

beaucoup d'amitié ; mes vivacités lui plaisoient, & souvent, pour s'amuser, elle assistoit à nos petits jeux. Quand le Comte d'Angoulême y étoit, j'avois plus d'esprit qu'à l'ordinaire ; & l'ascendant que j'avois pris sur mes petites compagnes, l'air de majesté que j'affectois en leur commandant, l'air absolu que j'avois pris, m'avoient donné le nom de petite Reine, nom auquel on s'est tellement habitué, qu'on ne m'en donne presque plus d'autre. Tous les jours le Comte passoit avec nous les heures qu'il ne donnoit pas à ses Maîtres. Quand je le voyois, je devenois plus gaie, & quand il étoit près de moi, ses yeux s'animoient d'un feu plus brillant ; son humeur devenoit semblable à la mienne ; nous étions toujours de même avis ; & si on vouloit obtenir de lui quelque acte de complaisance, c'étoit toujours à moi qu'on s'adressoit : si moi-même j'avois refusé quelque chose, on le prioit de me le demander, & je l'accordois aussi-tôt. Quand nous nous séparions, nous nous embrassions quelquefois à la dérobée, en nous témoignant une égale impatience de nous revoir. Dès que je fus un peu plus grande, je devins plus modeste, mais je ne l'en aimai pas

moins ; je ne m'effrayai point par la connoiſſance que j'eus de moi-même ; une honnête pudeur me rendit ſeulement plus timide avec le Prince, il s'apperçut comme moi des ſentimens qu'il avoit ; il les connut avec plus d'aſſurance ; il me cherchoit avec empreſſement : la premiere fois qu'il m'en donna une preuve plus ſérieuſe, ce fut en m'apportant un oiſeau, auquel il avoit appris à ſifler un air que j'aimois beaucoup ; & au premier ordre que le petit animal en reçut, il étala tout ſon ſavoir. Je n'en fus pas peu ſurpriſe ; j'acceptai cet aimable oiſeau, & le baiſai mille fois. Qu'il eſt heureux, aimable Reine ! s'écria le jeune Prince : je ſuis jaloux ; careſſez-le moins, ou permettez-moi de prendre part aux careſſes que vous lui donnez. Ah ! Seigneur, lui dis-je, puis-je moins reconnoître le plaiſir que vous me faites, qu'en donnant à ce petit oiſeau ces foibles marques de ma reconnoiſſance : je n'ai que des baiſers à lui donner. Et moi, me dit-il, qu'aurai-je donc ? Vous aurez, Seigneur, lui dis-je, en rougiſſant, vous aurez plus : je vous aime, & je n'aime ce pauvre oiſeau que pour l'amour de vous. Pour l'amour de moi, interrompit-il ? Savez-vous ce que c'eſt que de

l'amour? Pour moi je le connois bien, continua-t-il, d'un air tendre; vous l'avez mis dans mon cœur; il s'y eſt introduit avec douceur; je ne ſens que du plaiſir à vous aimer, & ſi vous vouliez, vous le rendriez parfait. Que faut-il faire, Seigneur? Je vous aime, & je ne vois rien au-delà d'aimer. Il faut continuer, dit le Prince, être fidele, & nous donner en tout temps, en tous lieux, des marques continuelles de notre amour. Vous ſavez qu'on y met déja des obſtacles; que vos Gouvernantes ne veulent plus que nous ſoyons enſemble, qu'on me gronde ſouvent, & qu'on me fait des réprimandes à moi-même; juſqu'à la Reine, qui s'eſt ſouvent amuſée de notre amitié, lui preſcrit à tous momens des bornes par les remontrances qu'elle nous fait. Il faut donc tromper tout le monde, ma belle maîtreſſe, feindre dans nos actions une paſſion réglée, mais nous aimer un peu mieux que nous n'avons fait encore; nous le dire quand nous pourrons, nous l'écrire ſouvent, & les ménager tous, pour rendre notre ſort digne d'envie.

Que vous dirois-je, ma chere compagne; je fus en tout de l'avis du Prince; nous réglâmes ſi

bien nos petites affaires, que jamais deux perſonnes de notre âge n'ont agi avec une intelligence ſi impénétrable. Dès le lendemain, le Prince me donna un bouquet devant la Reine. Je me doutai qu'il commençoit à mettre en pratique les fineſſes que nous étions convenus d'employer. J'avançois la main pour le recevoir, quand la Reine, qui en ce moment étoit occupée à peindre, le prit pour en copier les fleurs. Je fus d'abord un peu troublée; mais me remettant preſqu'auſſi-tôt, je courus à une corbeille de fleurs qu'on venoit de poſer dans le cabinet de la Reine, & la plaçant à côté d'elle, je pris le bouquet du Prince, en diſant : ah! Madame, ſi l'on me prive de l'amour du Comte d'Angoulême, qu'on me laiſſe du moins jouir encore aujourd'hui des reſtes de ſa galanterie. Je divertis encore quelque temps la Reine par mes plaiſanteries, & dès que je pus m'eſquiver, j'allai dans un lieu ſûr viſiter mon bouquet, & j'y trouvai ce billet.

« J'ai plus de plaiſir à dire myſtérieuſement que » je vous aime, que je n'en ai éprouvé quand il » m'étoit permis de le dire devant tout le monde. » Augmentons tous nos plaiſirs; je crois que le

« myſtere en pourroit faire naître de nouveaux,
» que nous n'avons pas encore goûtés ».

Je fus plus tranſportée de la façon dont on m'avoit donné ce billet, que du billet lui-même. J'y fis auſſi-tôt cette réponſe.

« J'ai le même plaiſir que vous; dites-moi ſi
» vous éprouvez comme moi une ſecrette émo-
» tion. D'où vient-elle? naît-elle du myſtere?
» ou ne fait-elle que ſuivre l'amour »?

Après avoir écrit ce peu de paroles, je fus inquiete ſur la maniere de les lui faire parvenir, car cela devoit ſe faire myſtérieuſement. Après y avoir bien réfléchi, je formai le projet de mettre mon petit papier dans une boëte d'or, que je remplis de ces poudres odorantes que nous mettons ſur nos cheveux; & quand j'apperçus le Prince, je la lui préſentai pour la lui faire ſentir. Il comprit à merveille ce que je voulois dire, & prenant la boëte, il la ſecoua dans ſes cheveux, en badinant; il mit finement le billet dans ſa poche, & me rendit la boëte. Nous nous écrivions ainſi trois ou quatre fois le jour, & dans près de deux ans, nous eſſayâmes toutes les manieres pour ſuivre notre correſpondance. Nous plaçions nos

lettres, tantôt ſous les couſſins de la Reine, tantôt ſous les bras des ſtatues, dans des arbres, dans tous les recoins du parc; nous pouvions dire que tout ſervoit à nos plaiſirs.

Nous n'avons jamais eu qu'une ſeule querelle. Le Comte de Roucy, qui étoit avec le Prince, étoit amoureux de moi auſſi. Quelques jours avant que le Connétable ſon pere le rappellât, nous jouyons enſemble, mes compagnes & moi, à divers jeux; & comme je courois légérement, nous fîmes une gageure deux de mes compagnes & moi : c'étoit Durefort & Budos. Nous prîmes nos meſures, en nous diſputant ſelon l'uſage, & nous partîmes enſuite à un ſignal donné. Un jeune cerf ne va ni plus vîte ni plus légérement. Nous conſervâmes pendant quelque temps une même égalité; vers la fin de la carriere Durefort me paſſa, & je dévançai Budos d'aſſez loin. Durefort étoit près du but, quand elle apperçut une couleuvre qui traverſoit l'allée. Elle en fut effrayée, & ſe retournant bruſquement, pour revenir ſur ſes pas, ſon front rencontra le mien, & nous nous heurtâmes avec une telle impétuoſité, que, comme deux jeunes Chevaliers dans la joûte, nous

allâmes mesurer la terre. Nous fûmes tellement étourdies du choc, qu'on nous crut mortes. Tout le monde vint à notre secours; les Princes arriverent les premiers; Durefort m'étouffoit sous le poids de son corps; le Comte d'Angoulême la releva, pour me laisser respirer; le Comte de Roucy me releva de son côté, & s'assit sur le sable pour me soutenir. Il essayoit avec mes compagnes, qui étoient accourues au bruit, de me faire revenir; les unes étoient auprès de moi, les autres entouroient Durefort. Enfin nous ouvrîmes les yeux l'une & l'autre. Mais quel objet frappa les miens; c'étoit Durefort dans les bras du Comte d'Angoulême; je les refermai soudain. Je haissois la lumiere; je détestois le jour; je ne voulois plus rien voir. Cependant, après un moment de réflexion, je pensai que je pouvois n'avoir pas bien vu, & dans l'accès de ma jalousie, je les r'ouvris. Mes yeux virent effectivement ce qu'ils avoient déja vus: ce n'étoit point une illusion. Mais il faut dire la vérité: ses regards étoient fixés sur les miens; il parloit sans cesse de ce qu'il falloit me donner, & sembloit ne prêter qu'à regret les secours qu'il donnoit à Durefort. Je

voyois

voyois bien qu'il l'eût quittée, si la bienséance l'avoit permis, pour voler auprès de moi. J'ai compris depuis tout ce que je vous dis; mais alors je ne voulois écouter que ma colere. Je lui fis des yeux si terribles, qu'il devina sans peine de quel mouvement injuste j'étois agitée, & tournant la tête, pour voir par qui j'étois soutenue, je reconnus le fils du Connétable. Je le repousse dédaigneusement, & m'appuyant sur une de mes Compagnes, je me tournai de maniere que je ne pouvois voir ni le Comte de Roucy ni le Comte d'Angoulême. Il me demanda plusieurs fois comment je me trouvois, & pour réponse, je demandois des nouvelles de la santé de Durefort. D'un autre côté, Roucy m'accabloit de soins & de questions. Enfin, le Prince se débarrassa tout doucement de Durefort, & passa de mon côté. Mon air changea aussi-tôt, & je pris un ton railleur, pire que la mauvaise humeur que j'avois montrée. Je boudai ainsi pendant quatre ou cinq jours, & c'étoit trop. Mais Durefort qui est aimable, & extrêmement douce, me désespéroit par les honnêtetés qu'elle faisoit au Prince, & tout mon chagrin retomboit sur lui. Le départ du Comte de Roucy

put ſeul nous raccommoder. Le Prince, qui ſoupçonnoit que je le diſtinguois, me vit ſi gaie au moment du départ de ce jeune Cavalier, qu'il fut bientôt déſabuſé, ſuppoſé toutefois qu'il s'imaginât que Roucy avoit fait la moindre impreſſion ſur moi. Son abſence nous raccommoda donc, & je conviens que j'en fus charmée. Je ne ſupportois cette froideur qu'avec la plus grande peine. Nous vécûmes encore quelque temps dans les douceurs de l'union & de l'amour; mais elles furent diſſipées par l'éloignement du Prince. Il nous quitta, & comme un autre Achille, laiſſant les molleſſes, où il vivoit avec la fille de Licomede, tous ſes pas ſe porterent à la gloire. Vous avez entendu parler des actions courageuſes où il s'eſt trouvé, & des marques de valeur qu'il a données. Le Roi l'occupa d'abord, & il ſe tira d'affaire avec une conduite admirable. J'étois triſte & inquiette pendant ce temps-là; mais les marques d'amour continuelles que je recevois de ſa part, adouciſſoient tous mes maux. Je ne vous ai pas dit comment nous nous étions quittés; mais vous pouvez vous en faire une idée. Jamais, de mon côté, douleur ne fut plus véritable; autant que je le pouvois,

je dévorois mes larmes en ſecret; mais plus je voulois me contraindre, & plus je ſouffrois. Le Prince n'étoit pas comme moi; il paroiſſoit enchanté de nous quitter, ſous prétexte qu'il trouvoit l'occaſion de ſe ſignaler à la guerre. Il s'attendrit cependant à notre dernier adieu, & toutes les fois qu'il nous eſt revenu voir depuis, ſeul ou avec le Roi, j'ai été également ſatisfaite de ſes ſentimens, juſqu'à ſon voyage en Bourgogne, où il fut chargé de conduire la fille du Duc de Bourbon, qui alloit épouſer le Prince de Gueldres. Je ne ſais ce qu'il a trouvé à cette Cour; mais, ou je ſuis bien trompée, c'eſt-là qu'il a ceſſé de m'aimer, & qu'il a formé un nouvel attachement. Tout me le dit; mais plutôt jugez-en vous-même. Tant qu'il fut dans ce pays-là, je ne reçus que rarement de ſes lettres. Au commencement elles étoient gaies, comme venant d'un eſprit libre; elles étoient remplies de deſcriptions de fêtes galantes, de nouvelles; elles étoient écrites du ſtyle le plus agréable. A ces lettres, il en ſuccéda de froides; elles devinrent plus courtes, & je m'appercevois ſans peine que quelqu'occupation diſtrayoit le Prince de penſer à moi. Enfin, il en

vint au point de ne plus m'écrire du tout; & il s'écoula plusieurs mois sans que j'en entendisse parler.

A son retour de Bourgogne, il fut tellement occupé dans le cabinet du Roi, qu'il ne passa pas une seule fois dans l'appartement de la Reine. Ce changement porta le coup le plus redoutable à ma sensibilité. Cependant nous apprîmes que le Roi le faisoit passer en Guyenne avec le Comte de Beaujeu, & qu'il venoit en personne les accompagner jusqu'ici, où le Roi étoit bien aise de se rendre, sous prétexte de voir la Reine. Comme vous n'avez point vu le Roi, & que vous n'arrivâtes ici que trois ou quatre jours après qu'il s'en fut retourné, je vous dirai, mon amie, que la réunion de ces deux Cours formoit le plus charmant spectacle. Tous ces jeunes Guerriers si bien faits, puis les Dames & les Filles de la Reine produisoient l'effet le plus agréable à l'œil. Je m'étois extrêmement parée; & dès que j'apperçus le Comte d'Angoulême, que je n'avois pas vu depuis plus d'une année, mon cœur s'émut, & je sentis un trouble auquel je ne pus résister. Je m'apperçus d'un léger embarras, qu'il eut en me

voyant; mais il ſe remit promptement, & enſuite ſon air de liberté me ſurprit; il ne ſe gêna en aucune maniere; il ne fit aucun effort pour me parler; ſes yeux ne me dirent rien, & il ne fit pour moi, rien de plus que pour mes Compagnes. J'obſervois dans un ſi grand étonnement, que je n'avois pas même la force d'en parler. D'ailleurs, le Comte de Roucy, que je n'aimois pas, faiſoit tout ſon poſſible pour me faire appercevoir de ſes ſentimens. Hélas! il étoit pour moi, comme j'étois pour le Comte d'Angoulême, & j'étois pour lui, comme le Comte d'Angoulême étoit pour moi. La nuit me parut cruelle; je ne dormis point; je formai mille réſolutions, qui ſe détruiſoient les unes & les autres; je voulois m'éclaircir; je voulois lui parler ou lui écrire, un reſte de fierté me retenoit; je me flattois encore, & je crus que le Prince reviendroit de lui-même.

Le jour qui ſuccéda à la nuit que j'avois paſſée avec tant de peine, fut accompagné de chagrins nouveaux. Le Prince continuant de manquer aux procédés, me laiſſa confondue avec mes Compagnes, ſans me dire un ſeul mot. Tout le monde me faiſoit des complimens devant lui; on me

disoit que j'avois grandi, que j'étois embellie; & tout ce qu'on peut dire de plus agréable à une femme: il le disoit comme les autres; mais c'étoit au milieu d'un cercle nombreux, & il n'avoit point l'air de me l'adresser. Pour moi, insensible à tout ce que proféroient les autres, j'étois dans le plus profond accablement. Le Comte de Roucy me parloit, & je lui laissois dire tout ce qu'il vouloit. Je le quittai, sans le regarder; mes yeux avoient une autre occupation; ils cherchoient à tout moment ceux du Comte d'Angoulême, & mes regards languissans lui redemandoient mon cœur.

L'instant fatal arriva où je le vis partir pour la Guienne. Depuis, j'ai passé ma vie dans un ennui que je n'avois jamais connu. Le Prince est retourné auprès du Roi, & la nuit passée, dans la plus cruelle agitation, le sommeil ne s'est présenté à moi que pour me faire voir l'image affreuse de mon malheur. Il me sembloit que je voyois le Prince, & qu'ayant voulu m'approcher de lui, il a disparu tout à coup. Je me suis reposée un instant; puis je voulois courir après lui, quand un nuage brillant de toutes les couleurs

de l'arc-en-ciel l'a entiérement dérobé à ma vue. Après cela, j'ai long-temps erré dans des lieux inconnus; j'avois cet embarras pénible qu'on a dans les ſonges; quand je l'ai revu, du moins je croyois que c'étoit lui; mais il n'avoit plus aucun de ſes traits; il me fuyoit encore; j'ai eu le cœur ſi ſerré, que je me ſuis éveillée en ſurſaut.

Tantôt, en me promenant avec la Reine, nous avons parlé des amours du Roi avec Jaquelin, & du retour du Prince. J'ai pris la liberté de dire mon reve à la Reine; elle l'a écouté avec attention, & prenant enſuite la parole: Reine, m'a-t-elle dit, votre amant a changé; il ne vous aime plus; rien n'eſt ſi clair que ce ſonge; je ſuis trompée s'il n'aime ailleurs; mais vous le ſaurez bientôt. La Reine s'appercevant que j'avois rougi à l'interpellation de mon ſonge: vous êtes trop ſage, continua-t-elle d'un ton ſérieux, pour avoir conſervé d'autres ſentimens que ceux de l'eſtime pour le Comte d'Angoulême. Les jeunes cœurs quittent les ſentimens amoureux avec autant de facilité qu'ils les prennent. La fortune du Prince, & tous les engagemens raiſonnables qu'il doit contracter, dépendent abſolument des volontés du Roi. Je

n'eus pas le temps de répondre; il parut, comme la Reine parloit, & ſon éloignement pour moi n'a été que trop manifeſte; car il n'a rien dit que je puiſſe expliquer à mon avantage.

Je ſuis fâchée de vous dire, interrompit la Compagne de Reine, que je ſuis de l'avis de notre ſouveraine : une autre pourroit vous flatter; mais moi je plains votre paſſion; vous ne l'avez pas aſſez modérée dans ſon principe. Cependant allons nous coucher; il eſt tard; nous raiſonnerons demain ſur la conduite que vous devez tenir. J'irai à la Chapelle de la Reine, exprès pour y voir votre ſuperbe vainqueur.

Ces deux femmes ſe ſéparerent. Comines donna des ſoupirs aux malheurs de l'aimable Reine; il compara ſes malheurs aux ſiens : elle a été aimée pourtant, dit-il en lui-même, elle en a goûté la douceur, & moi je n'ai ſenti que le tourment d'aimer.

Dès le matin, quand Comines fut habillé, il alla à l'appartement du Prince, qu'il trouva encore au lit : quoi, lui dit-il, vous dormez paiſiblement, quand vous cauſez tant de déſordres; & que vous troublez des nuits, qui devroient

être si belles, par des tourmens véritables & de cruelles visions. Il lui raconta alors tout ce qu'il avoit entendu, & ce Prince lui avoua que tout ce que Reine avoit dit étoit vrai : il plaignit le malheur de cette aimable fille, s'il étoit vrai qu'elle l'aimât encore, avouant qu'il avoit vu depuis la Princesse de Bourgogne, & que tout avoit fait place dans son cœur à l'amour qu'il avoit ressenti pour cette charmante Princesse.

En allant à la toilette de la Reine, Comines fit part au Prince de la curiosité de l'Inconnue. Elle avoit assuré qu'elle le verroit à la Chapelle. Le Prince remarqua trois Filles dans l'appartement de la Reine, qu'il ne connoissoit point ; il s'imagina que la curieuse en étoit une, & il les considéra avec attention. Il demanda à Durefort leurs noms. Elle les lui dit : elles sont ici, continua-t-elle, depuis qu'on ne vous a vu ; mais il y en a une autre qui est un peu malade : c'est la plus belle personne du monde, & d'un mérite extraordinaire ; la Reine a beaucoup d'amitié pour elle, & en vérité on ne peut trop l'aimer : c'est la fille du Seigneur de Polignac.

Le Prince & Comines la cherchoient à la

Chapelle; mais ils ne l'y trouverent point; & ayant demandé où elle étoit, on leur répondit qu'elle pourroit bien s'être placée dans une tribune grillée.

La nuit étant venue, Comines mena le Prince au même endroit où ils avoient été le soir précédent. Ils s'entretenoient sur ce qu'on leur avoit dit tout le jour de la merveilleuse beauté de Polignac, des charmes de son esprit, & de toutes les qualités qu'on lui avoit attribuées, quand ils l'apperçurent avec Reine. Ils mesurerent leurs pas aux leurs, cachés derriere une palissade, & ils entendirent que Polignac disoit : il m'a surprise; il est mieux fait que tout ce que j'ai j'amais vu; mais il ne suffit pas de la vue pour aimer. Se laisse-t-on enchanter par les yeux? Si le Comte d'Angoulême avoit peu d'esprit, ou qu'il l'eût méchant; s'il étoit étourdi, ou bien indifférent, qui l'aimeroit? Non sans doute; il faut que tout en lui réponde à une si belle représention. Il n'a rien de ce que vous dites, reprit Reine; il est encore plus aimable par les charmes de son esprit, & par ses manieres, que par son extérieur. Je doute, reprit Polignac, qu'on doive s'en rapporter à un

eſprit prévenu. Ah! demandez-le à toutes mes Compagnes, reprit Reine; que ne vous ont-elles pas dit mille & mille fois? Cependant, répondit Polignac, d'un ton ironique, cet homme ſi parfait, a le plus grand des défauts, ſelon moi; il ne vous aime plus; il a changé. Ah! ma chere Compagne, continua-t-elle d'un ton plus ſérieux, croyez-moi, le Comte n'eſt pas ſi merveilleux qu'on le dit; je crois appercevoir quelque choſe d'inhumain dans la conduite qu'il tient avec vous. Je le crois vain, plein de lui-même, léger.... Leur voix ſe perdit alors, parce qu'elles prirent une autre allée. Le Comte demeura confus, & regardant Comines avec dépit: ah! Polignac, dit-il un inſtant après, je ne puis ſouffrir que vous ayez cette opinion de moi; vous perdrez cette penſée; vous changerez. Je ſerois bien malheureux, dit-il à Comines, ſi j'étois réellement mépriſé d'une perſonne ſi eſtimable.

Le lendemain, le Comte d'Angoulême s'étant trouvé auprès de la Reine, au moment où elle alloit voir Polignac, qu'on avoit placée dans la maiſon des bains, il donna la main à la Reine pour l'accompagner, & fit un ſigne à Comines,

pour lui dire combien il étoit satisfait de trouver cette occasion d'aller chez Polignac.

Cette belle fille étoit assise sur un faisceau de jasmin; ses cheveux étoient négligemment relevés au-dessus de sa tête; une robe, d'une légere étoffe verte, retomboit jusques sur ses pieds; elle remplissoit des vases de fleurs.

Elle se leva précipitamment, dès qu'elle apperçut la Reine, qui lui nomma le Prince, Comines, Taillebourg & Tancarville : elle les salua avec distinction, & la Reine l'ayant tirée à part pour l'entretenir, elle regarda tous ces Cavaliers avec la même indifférence. Mais la Reine rendit la conversation générale; elle observa ce que disoit le Prince avec attention; & comme tout ce qu'il dit étoit galant & spirituel, Reine crut s'appercevoir que Polignac en étoit très-satisfaite. Il est inutile d'amuser le lecteur par de vains détours; pourquoi ne pas lui dire sur le champ que le Comte d'Angoulême fut vengé; Polignac avoit trop de goût pour ne le pas trouver aimable; elle l'aima tout autant, & peut-être plus que Reine ne l'avoit jamais aimé.

A peine elle s'en apperçut, que son cœur en fut

affligé. Il n'eſt rien qu'elle ne fît pour étouffer cette inclination dominante, à laquelle elle ſe voyoit aſſujettie, malgré ce qu'elle en avoit penſé. Que ne ſe dit-elle point ? que ne fit-elle pas ? Quels reproches même à l'égard de Reine, quoiqu'elle ne la privât de rien ? Elle feignit même d'être encore malade, pour ne pas ſe rencontrer ſi ſouvent avec le Prince, quoiqu'elle l'eût déja trop vu.

Quelqu'agréable que fût l'exil du Prince, il languiſſoit loin de la Princeſſe de Bourgogne ; il n'avoit de conſolation que celle de recevoir de ſes lettres, & de lui en écrire, qui exprimoient toute la tendreſſe de ſon cœur. Il fut même bientôt privé de la compagnie de Comines, qui retourna auprès du Roi avec Tancarville. Sancerre vint voir ſes ſœurs, qui étoient auprès de la Reine, ou plutôt il vint voir Polignac. Le Comte de Dunois y vint auſſi. Cette belle perſonne recevoit les marques de leur amour, avec une modeſtie qui les enflammoit davantage ; & ſi elle avoit une honnête prudence pour ce guerrier fameux, elle n'avoit que de la rigueur pour Sancerre.

Reine & Polignac qui avoient toujours eu de

l'amitié l'une pour l'autre, ne se quittoient plus. Elles s'entretenoient de ce qu'elles aimoient. Reine, dans son malheur, étoit ravie d'avoir une confidente ; & Polignac, qui cachoit sa passion, avoit le plaisir d'entendte à tout moment parler du Prince qu'elle aimoit. Elle n'étoit point jalouse de Reine, parce qu'elle savoit bien qu'elle n'avoit pas sujet de l'être. Mais le Comte d'Angoulême étoit fort embarrassé, quand il se trouvoit seul avec sa premiere maîtresse ; il en fuyoit toujours les occasions ; & un jour qu'il étoit allé rêver auprès du tombeau de la belle Agnès Sorel, lieu fort agréable, quoiqu'il représentât la tristesse, les pas de l'aimable Reine la conduisirent vers l'endroit où étoit son infidele amant. D'aussi loin qu'il l'apperçut, il se leva, & tourna ses pas d'un autre côté pour l'éviter. Elle s'apperçut de cette intention, & en fut vivement piquée ; elle s'appuya tristement contre l'arbre où elle avoit vu le Comte d'Angoulême ; elle y soupira, & un moment après elle grava, avec l'aiguille de ses cheveux, quelques paroles sur l'écorce de cet arbre. Le Comte de Roucy qui suivoit Reine de loin, & qui avoit vu s'éloigner le Comte d'Angoulême, l'aborda

comme elle achevoit d'écrire ; & le Comte d'Angoulême, que Polignac rencontra, fut obligé de retourner avec elle au tombeau d'Agnès, où elle savoit qu'étoit sa Compagne. Ils trouverent le Comte de Roucy, occupé à deviner le sens de ces lettres, que Reine avoit écrites sur l'arbre. Il les avoit mises sur ses tablettes, avec les mêmes points, pour en venir plus facilement à bout. L'amour & la jalousie sont de grands maîtres ; il lut facilement ce que ces lettres signifioient, & les écrivant sous celles qu'il avoit vues sur l'arbre, il les présenta à Reine, qui lut : *vous fuyez, inhumain, & mon amour vous suit.* Elle ne convint pas qu'il eût trouvé le véritable sens ; mais Roucy n'en pouvant douter, écrivit au bas de ces paroles : Ah ! que mon cœur seroit charmé, si je vous inspirois une même foiblesse. Il présenta ses tablettes à Reine ; elle employa un peu de temps à les déchiffrer ; puis : ah ! ma chere Compagne, dit-elle à Polignac, je veux que vous lisiez ces paroles : elle en ajouta d'autres. Le Comte d'Angoulême étoit embarrassé de l'état où étoit réduite l'infortunée Souveraine ; il l'estimoit assez pour en être au désespoir ; & il s'imaginoit souvent que

s'il lui avouoit de bonne foi tout ce qui se passoit dans son ame, elle y prendroit part, & l'excuseroit peut-être. Elle avoit une discrétion & une générosité, qui lui faisoient du moins espérer, qu'elle useroit avec prudence de tout ce qu'il se croyoit en honneur contraint de lui avouer.

Elle lui lançoit souvent des traits piquans, & quand sa gaieté lui revenoit, c'est alors qu'elle étoit redoutable : le retour en étoit cruel pour elle ; & quand elle laissoit échapper des marques de sa tendresse, elle tomboit dans une douleur que rien au monde n'égaloit. Comme le Comte d'Angoulême étoit parfaitement honnête homme, rien n'étoit plus affreux pour lui qu'un séjour où il avoit trouvé autrefois tant de charmes, & où il étoit livré sans pitié à la nécessité de voir à tous momens une personne qu'il avoit mortellement offensée par l'inconstance de son amour. Il eut envie de lui faire un aveu sincere de ses sentimens, en lui cachant le nom de celle qu'il aimoit : il fut quelques jours à se déterminer. Sa résolution une fois prise, il eut de la peine à l'exécuter. Polignac & Reine ne se quittoient

plus ; & celle-ci évitoit avec ſoin de ſe trouver en particulier avec le Prince. Enfin il la fit ſi bien obſerver, qu'un jour que Polignac étoit enfermée avec la Reine dans ſon cabinet, il la ſuivit dans un bois où elle étoit allée, accompagnée ſeulement d'une femme à ſon ſervice.

L'abord du Comte l'étonna ; elle le ſalua froidement, & pourſuivit ſa promenade, en faiſant ſemblant de lire. Le Prince marcha quelque tems à ſes côtés, & voyant qu'elle liſoit encore, il lui prit avec reſpect le livre des mains. Vous êtes bien attachée à votre lecture, lui dit-il ; ne pourroit-on vous demander un inſtant d'entretien. Seigneur, je n'avois pas lieu de m'attendre à l'honneur que vous me faites. Si vous deſirez que je vous écoute, vous pouvez parler. Oui, je parlerai, mon aimable Reine, je parlerai, & je n'aurois pas attendu juſqu'à ce moment la répugnance étonnante que j'avois à vous avouer qu'en effet j'avois pu rompre vos chaînes. Elles étoient trop fortunées pour moi, à qui le ciel n'a réſervé que des malheurs. Heureux en vous ſervant, j'aurois paſſé le reſte de ma vie dans une trop parfaite félicité ; & pour me punir de

ma perfidie, je ſuis réduit à ſouffrir des peines, que tout autre que moi ne pourroit ſupporter. J'aime une autre perſonne, il y a déja long-tems, & vous êtes aſſez vengée par la cruauté de ma deſtinée. Je ne vous dirai point que votre aſpect m'a fait éprouver des remords; vous avez dû vous en appercevoir cent fois, & connoître le déſordre où vous me jettiez ; & cependant je ne viens point vous dire que je rentre ſous votre loi. Non : ma deſtinée eſt achevée; je n'ai que de l'amitié à vous offrir ; mais une amitié ſi tendre, ſi fidelle, que ſi vous daignez la recevoir, vous me rendrez encore le bonheur.

Tant que parla le Prince, le viſage de la Reine changea pluſieurs fois de couleur. Le Comte attendoit ſa réponſe ; mais elle reſta long-tems ſans pouvoir s'exprimer. Il reprit la parole : parlez, aimable Reine, & ne me haïſſez pas, je vous en conjure; je vous aime de maniere à pouvoir encore ſatisfaire un cœur qui ſe borneroit à des ſentimens moins vifs que ceux de l'amour; recevez mon empreſſement, mes ſoins, mon amitié. Mon amitié, dites-vous? Vous m'offrez votre amitié! je n'en veux point; & qu'avez-vous qui ſoit digne

de moi? Ses pleurs la trahirent alors, & le Prince attendri lui repartit : cachez-moi ces larmes précieuses; il n'en faut point répandre pour un ingrat. Vous êtes un ingrat, & vous l'avouez.... Allons, Seigneur, c'en est assez ; je suis satisfaite de l'aveu que vous venez de me faire : retirez-vous ; soyez assuré seulement que votre estime m'est nécessaire; je la veux ; je saurai m'en rendre digne.

Elle s'éloigna, en faisant tomber son voile sur son visage, pour dérober les marques de sa douleur aux personnes qu'elle pourroit rencontrer. En rentrant dans son appartement, elle retrouva Polignac, &, tout en pleurs, se jeta à son col. C'en est fait, s'écria-t-elle, c'en est fait; je suis perdue : elle ne put d'abord proférer que ces mots, qu'elle répétoit incessamment. Polignac, troublée elle-même, ne pouvoit l'engager à s'exprimer, & étoit désolée de voir sa compagne plongée dans une si grande affliction, sans en pouvoir deviner la cause. A la fin, quand Reine put parler, elle lui fit part de ce qui venoit de se passer. Il aime donc une autre personne, lui dit Polignac, & il vous l'avoue ? C'est donc ce qu'il vouloit dire au tombeau d'Agnès, quand il vous disoit :

je voudrois aimer, ſi je n'aimois ailleurs. Cet aveu eſt d'une eſpece rare, & peu d'anciens amans ont porté la franchiſe à ce point. Polignac étoit auſſi déſolée que Reine, & la paſſion qu'elle avoit conçue ne lui faiſoit enviſager qu'avec déſeſpoir la paſſion du Prince. Reine fut ſi peu maîtreſſe d'elle-même, qu'elle réſolut de ſe diſpenſer de paroître pendant quelques jours. Mais le départ du Comte d'Angoulême, qui alloit trouver le Connétable à S. Quentin, où il s'étoit retiré mécontent, troubla toute cette Cour. Le Comte de Roucy étant ſur le point de partir, alla dire adieu à Reine : il la trouva auſſi triſte que lui. Après bien des choſes obligeantes, tâchant de tirer quelqu'avantage de la froideur du Comte d'Angoulême, & voyant qu'il n'y réuſſiſſoit pas, emporté par ſa jalouſie & ſon amour, il lui apprit que c'étoit pour la Princeſſe de Bourgogne que brûloit le Comte d'Angoulême. Il ne laiſſa pas d'alléguer toutes les raiſons qu'il put, pour juſtifier le Comte, & pour faire connoître à Reine le peu d'eſpoir qui lui reſtoit. Je ne vous propoſe point, lui dit-il, de ſuivre les pas d'un infortuné ; je ne vous dis point de partager le deſtin d'un malheureux ; mais je vous conjure ſeulement de

permettre que je vous aime, de me laiſſer l'eſpérance, & je vous jure de vous réſerver ma main, quoi qu'il arrive jamais. Dans quelque tems que ce puiſſe être, rappellez-moi, vous me verrez l'eſclave de vos volontés. Reine fut attendrie de tout ce que lui dit le Comte de Roucy, & lui dit les choſes les plus obligeantes. Il partit moins déſeſpéré qu'il n'avoit oſé s'en flatter.

Mais que ne penſa point Souveraine des amours du Comte d'Angoulême & de la Princeſſe de Bourgogne? Cette nouvelle fut un trait empoiſonné lancé dans ſon cœur; ſon eſprit, tout fort qu'il étoit, ne put rien ſur ſa paſſion. L'eſprit ſe reſſent d'ordinaire des atteintes portées au cœur; & il eſt rare qu'une grande paſſion ne faſſe faire des fautes. Reine en ſera un exemple. Elle ſe perdit dans mille projets qui troublerent ſa raiſon, & ne prit conſeil que de ſon amour. Elle ne fit point part de ſes deſſeins à Polignac; elle feignit d'avoir reçu des lettres, qui l'avertiſſoient que ſon pere étoit dangereuſement malade, & peu de jours après un Gentilhomme que connoiſſoit la Reine, vint la chercher dans un équipage.

La Reine la laiſſa partir, après l'avoir comblée

de careſſes, lui recommandant de revenir ſi-tôt que ſes alarmes ſeroient calmées ſur l'état de ſon pere. Polignac & Reine répandirent bien des pleurs en ſe ſéparant; & quand le Comte d'Angoulême parut pour lui faire ſes adieux : Seigneur, lui dit-elle, vous allez apprendre à me connoître, & vous verrez tout ce que mon cœur eſt capable de faire pour vous. Le Prince frémit à ce diſcours; il craignit que cette belle perſonne ne prît quelque réſolution funeſte contre elle-même.

Suivons les pas de Reine, & nous nous retrouverons inſenſiblement en Bourgogne. Après la premiere journée, elle prit la route de Bourgogne, changea les habits de ſes gens, & détermina le gentilhomme, qui lui avoit des obligations de fortune, à faire tout ce qu'elle jugeroit à propos. Arrivés dans les Etats du Duc, ils apprirent qu'il étoit à Péronne, d'où il alloit ſouvent à Calais, pour avoir des conférences avec le Roi d'Angleterre. Pendant ce temps-là, la Ducheſſe & la Princeſſe s'étoient retirées à Ruere, où elles vivoient dans une aſſez grande ſolitude. Reine loua une petite maiſon à une lieue de Ruere, & envoya ſon conducteur, qui paſſoit pour ſon pere, examiner

ce qui se passoit à la Cour de la Duchesse de Bourgogne ; & comme il étoit instruit des desseins de Reine, il lui fit le plus grand plaisir en lui apprenant que l'Intendant des jardins étoit son meilleur ami.

Elle eut bientôt fait une négociation avec lui, ce fut de le déterminer de lui donner un appartement secret dans la maison des bains ; qu'elle passeroit pour sa parente, & qu'elle demeureroit avec lui, jusqu'à ce qu'elle eût recouvré la santé. En effet, elle se rendit chez lui, avec une seule fille qui passoit pour sa sœur, & toutes les deux étoient vêtues des habits les plus simples. Cette fille, à qui elle faisoit part de son secret, avoit été élevée avec elle dans sa maison, & s'étoit donnée à elle dès son enfance ; elle avoit la plus tendre affection pour sa maîtresse, une discrétion & une fidélité à toute épreuve : son caractere étoit enjoué, charmant ; il a souvent réussi à dissiper la tristesse de Reine, & en quelqu'occasion que ce put être, elle plaçoit toujours quelques traits de sa façon. Reine n'avoit rien de caché pour elle ; elle avoit dessein de tâcher, soit par adresse, ou autrement, de s'éclaircir des sentimens de la Princesse de

Bourgogne pour le Comte d'Angoulême, étant résolue, si elle s'appercevoit que la Princesse ne l'aimât point, de regagner son cœur par tous les moyens imaginables; mais aussi elle s'étoit déterminée à le servir auprès de cette Princesse, si elle reconnoissoit qu'elle eût de l'inclination pour lui; & ce qui devoit faire toute son occupation, c'étoit d'en découvrir la vérité. Reine fut plus tranquille dès qu'elle se vit dans des lieux qu'elle avoit toujours desirés. Qu'elle eut d'idées grandes & généreuses. Elle vit souvent les Princesses; elle en admira la beauté, & trouvant la Princesse de Bourgogne trop aimable, elle découvrit sa perte dans ses charmes! Elle suivit cent fois ces Princesses, qui se promenoient souvent écartées de leur suite; mais elle ne put jamais les entendre sans courir le risque d'en être apperçue. Elle parcouroit sans cesse toutes ces belles & vastes promenades; & comme sa beauté pouvoit la faire remarquer, un voile léger retomboit toujours sur son visage.

Les nuits étoient pour lors très-chaudes, & Reine s'apperçut qu'au premier clair de la lune, les Princesses venoient se promener d'abord après leur souper; qu'ensuite elles se reposoient sur des

carreaux qu'on plaçoit ſur le bord d'une fontaine, dont les eaux couloient dans un grand baſſin de marbre. Cette belle fontaine étoit entourée de caiſſes d'orangers, de myrthes, de grenadiers & de lauriers roſe. Un vaſte boulingrin qui entouroit le baſſin, ſe terminoit par une allée d'arbres prodigieuſement élevés. On alloit à cette fontaine par quatre grandes allées à perte de vue, coupées par des jets d'eau, & l'une de ces allées ſe trouvoit vis-à-vis l'endroit où l'on mettoit les carreaux des Princeſſes. C'étoit dans cet aimable endroit, où s'oubliant ſouvent dans la douceur de leur entretien, elles ont paſſé des nuits preſque entieres. Souveraine les voyoit bien; mais, comme on a dit, il étoit difficile d'en approcher ſans être vu, & encore plus de les entendre. Elle paſſa pluſieurs nuits, comme les Princeſſes, à veiller & à ſonger aux moyens de pouvoir être de leurs ſecrets, ſans être découverte. Enfin, elle crut avoir imaginé un expédient ſûr, & après l'avoir communiqué à ſon prétendu pere, elle le chargea de l'exécuter. Il y réuſſit, comme elle l'avoit penſé. Il fit faire un faux oranger, couvert de fleurs, ſi bien contrefait, que tout le monde s'y ſeroit mépris. La

caiſſe étoit de ſapin, vuide en dedans, & ſi grande, qu'elle pouvoit contenir une perſonne à l'aiſe. Cette machine étoit merveilleuſement imaginée, & Souveraine la voyant, en fut fort ſatisfaite. Elle avoit gagné un des Jardiniers; & pendant que les Princeſſes ſoupoient, il alla poſer ce bel oranger, à côté d'un petit myrthe qui étoit près des places qu'elles occupoient. Souveraine dit à Gabrielle (c'eſt le nom de ſa confidente) qu'il étoit temps d'aller occuper ſon poſte, & jouer le rôle dont elles étoient convenues, qui étoit qu'elle ſe mettroit dans l'oranger, & écouteroit ſimplement toute la converſation des Princeſſes, croyant bien qu'elles ne feroient pas ſans nommer le Comte d'Angoulême. Elle obéit. Souveraine mouroit du deſir de voir ſa curioſité ſatisfaite. Les Princeſſes furent plus long-temps qu'à l'ordinaire à ſe promener, & elle avoit des inquiétudes qui ne lui laiſſoient guere de patience. Enfin, les Princeſſes vinrent s'aſſeoir auprès de l'oranger qui renfermoit Gabrielle, & la Ducheſſe avoit le dos appuyé contre le myrthe, tellement que la Princeſſe de Bourgogne étoit préciſément adoſſée au feint oranger, & Gabrielle pouvoit voir toutes ſes actions

& entendre tout. Que va-t-il faire encore à Calais, poursuivit la Duchesse ? Aigrira-t-il de nouveau, par sa fierté, le Roi mon frere ? Croit-il que Louis XI ne profitera pas de ses mécontentemens ? Le Duc se lasse d'être heureux ; il se détruira lui-même, & je prédirois assurément une partie de ce qui lui doit arriver. Nous verrons donc toujours la guerre, reprit la Princesse ? Je croirois bien que le Roi médite quelque chose, puisqu'il a permis que le Comte d'Angoulême allât deux fois le voir ; mais ce que je trouve de merveilleux, c'est qu'il n'a jamais voulu qu'il vît Jacquelin, tant il est vrai que le Roi croit sa jalousie bien fondée. J'avois écrit sur cela au Prince, & vous voyez la réponse que je viens de recevoir ; au lieu de me guerir l'esprit, il m'allarmeroit sur ce que vous voyez qu'il me dit des belles personnes qui sont auprès de la Reine, si les marques continuelles qu'il me donne de son amour ne me rassuroient. Vous n'avez pas à douter de son cœur, reprit la Duchesse ; je suis plus en peine du vôtre ; car quoique vous l'aimiez cherement, vous ne désobéiriez pas au Duc, s'il vous commandoit de porter ailleurs votre choix, & cependant c'est de

la fermeté de vos ſentimens que le Comte peut attendre ſon bonheur. Il n'y a qu'à faire quelques réſiſtances au premier caprice du Duc. Si vous voulez n'être pas foible, vous ſerez un jour infailliblement au Comte d'Angoulême. Tout ce que vous dites a une raiſon que je ſens, reprit la Princeſſe; mais j'avoue que je ne ſaurois réſiſter aux volontés de mon pere. Foibleſſe! foibleſſe! s'écria la Ducheſſe, & vous croyez aimer. Non, Princeſſe, pour bien aimer, il faut faire la fortune du Comte; il eſt du plus illuſtre ſang de l'univers; il eſt votre parent; il eſt aimable; il poſſede le mérite qui fait les grands hommes. Je ſens tout cela, reprit la Princeſſe; je regarde avec confuſion ma timidité pour mon pere, & j'ai quelquefois des craintes que le Comte d'Angoulême ne m'aime peut-être pas pour moi-même; je crains qu'il n'aime en moi la plus riche héritiere du royaume; je crains que les Dames qui ſont auprès de la Reine, ne l'écartent un peu de ce qu'il me doit. Il aime, il vous aime, s'écria Gabrielle, du creux de l'arbre où elle étoit enfermée! Elle ne put retenir ſon premier mouvement, qui fut cauſé par les doutes de la Princeſſe. Comme elle avoit envie de s'amuſer,

elle oublia ſi bien ſon oranger, & elle l'agita d'une telle force, que cet ébranlement, qui dura plus que ces paroles, donna une terreur ſi grande aux Princeſſes, qu'après un cri horrible, elles demeurerent étroitement embraſſées. La Ducheſſe avoit tourné la tête aux accens de cette voix, & elle avoit bien vu qu'elle ſortoit de l'oranger. La peur qu'elles avoient les rendit immobiles, & Gabrielle, qui connut ſon imprudence, en trouva l'effet ſi plaiſant, qu'elle en rit. Les Princeſſes prirent la fuite vers le Château. Quand Gabrielle les vit un peu éloignées, elle ſortit de ſon poſte, & par un petit ſignal, dont elle étoit convenu avec ſa Maîtreſſe & le Jardinier, ils allerent bien vîte ôter cette caiſſe d'oranger; ils la porterent à l'autre extrémité de la fontaine, & en remirent une ſemblable à la place, croyant bien que les Princeſſes enverroient pour ſavoir le miracle de l'arbre qui avoit parlé. Elles revinrent bientôt elles-mêmes, ſuivies de tout ce qu'il y avoit de monde dans le Château. Gabrielle ne pouvoit répondre aux queſtions que lui faiſoit Souveraine. Tout ce qu'elle put faire, fut de s'éloigner un peu, voyant revenir les Princeſſes. Mais qu'a donc

dit ce merveilleux arbre, disoit le Prince de Cleves? Il assuroit que la Princesse seroit heureuse, dit la Duchesse, qui ne vouloit pas dire sur quoi il avoit parlé. Il n'est pas nécessaire que les arbres s'animent pour en être persuadé. On marqua cet oranger avec un ruban, & chacun se retira, à l'exception de Souveraine, qui resta avec Gabrielle; après avoir beaucoup ri, elle écouta la conversation que Gabrielle avoit entendue sur la tendresse de la Princesse pour le Comte d'Angoulême. Souveraine soupira de douleur, & demanda au Ciel que ce fût-là le dernier sentiment de son amour pour cet infidele.

Fin de la quinzieme & derniere Partie.

